Mémoires Des Autres

PAR

La Comtesse DASH



★★★

Souvenirs Anecdotiques

SUR

CHARLES X

ET

La Révolution

DE

JUILLET



Publiés par CLÉMENT ROCHEL

PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

MÉMOIRES

DES AUTRES

★★★

SOUVENIRS ANECDOTIQUES

SUR

RLES X — LA RÉVOLUTION DE JUILLET

MÉMOIRES
DES AUTRES

PAR

LA COMTESSE DASH



***

SOUVENIRS ANECDOTIQUES SUR

CHARLES X — LA RÉVOLUTION DE JUILLET

PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

MÉMOIRES DES AUTRES

* * *

SOUVENIRS ANECDOTIQUES SUR

CHARLES X. — LA RÉVOLUTION DE JUILLET[1]

CHAPITRE PREMIER

Les bals de l'Opéra. — Leur composition. — Costume de rigueur. — Les samedis. — Les trois plus beaux bals. — Prérogative du masque; code du bal masqué. — Détails du domino. — Comment on allait au bal. — Histoire d'une laide. — Ses séductions. — Coup de théâtre. — Une autre histoire. — Le comte Honoré de Sussy. — Sa liaison avec Mme ***. — Louise Othello. — La rue Sainte-Anne. — Un domino inconnu et sorcier. — Recherches et conversation. — Doutes. — Le diable. — Nouvel auditoire. — Petite circonstance qui peut devenir importante.

J'ai promis de raconter les bals de l'Opéra de ma jeunesse. Ils ressemblaient peu à ceux d'aujourd'hui. C'était le fruit défendu, et presque toutes les femmes y allaient, au moins une fois, quelque honnêtes qu'elles fussent.

Ces bals se composaient d'hommes appartenant à différents mondes. Ils n'y pouvaient paraître qu'en habit, cravate blanche et bas de soie à jours.

Quant aux femmes, le domino était de rigueur. La seule concession qu'on fît à la fantaisie était d'admettre des dominos de couleur; encore y en avait-il fort peu, et pas du tout dans la bonne compagnie,

1. Le volume des *Mémoires des autres* qui précède celui-ci a pour titre : *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration.*

vouée au noir exclusivement. Les quelques femmes un peu risquées, qui se trouvaient là, étaient des actrices, des demoiselles prises parmi la très haute bohême du temps, mais les filles et les coureuses n'y mettaient pas les pieds.

Tous les costumes en étaient bannis.

L'orchestre, établi sur le théâtre, jouait toute la nuit, bien qu'on ne dansât jamais; on se promenait durant la musique et sans foule aucune, ce qui était fort agréable pour causer. Quelques sièges étaient épars sur le parquet de la salle; on s'y asseyait à volonté, mais la majeure partie des masques se tenait dans le foyer, dans les loges, et dans les corridors.

Les bals avaient lieu comme à présent, tous les samedis. Les gens de la société ne s'y rendaient pas avant une heure du matin. Quand ils devaient y venir, ils allaient presque toujours auparavant, soit à un cercle, soit à un bal quelconque. Les hommes partaient hautement; et, que d'efforts détournés n'essayait-on pas pour les retenir! Ils résistaient, je dois l'avouer. Le bal de l'Opéra les attirait bien plus que les plus charmants salons. Ils y retrouvaient souvent les mêmes personnes, et ils étaient plus à leur aise pour leur faire entendre ce qu'elles n'auraient probablement pas écouté ailleurs.

Les trois plus beaux bals masqués de la saison étaient ceux du jeudi et du lundi gras, plus le jour de la mi-carême; il n'y en avait souvent pas le mardi gras, ou, s'il avait lieu, il était presque désert. Ce jour-là était généralement consacré à la famille; fréquemment aussi, de très belles fêtes se donnaient. Dans les maisons rigoureuses, on se séparait à minuit. D'autres faisaient servir le souper à onze heures; on dansait néanmoins, après, sans rien prendre.

Il était rare qu'on choisît le lundi gras pour une grande réunion. On comptait avec l'Opéra, où tous les hommes et bien des femmes n'auraient pas manqué.

Le masque avait ses prérogatives, et une sorte de code d'honneur, qu'on n'osait pas enfreindre, à moins de passer pour un homme mal élevé, ce qui était alors une très grande injure.

Il était défendu de toucher au masque, de lever la barbe sous aucun prétexte ; on pouvait demander à voir le pied, la main, sans être taxé cependant d'impertinence. Les personnes véritablement distinguées ne tutoyaient pas et ne souffraient pas qu'on les tutoyât. Du reste, toutes les familiarités, de mauvais goût et de mauvais ton, n'étaient pas admises. Si un cuistre ou un malotru fût sorti de ces règlements, les passants mêmes auraient pris fait et cause pour une femme, qui se serait plainte, surtout si sa mise et sa tournure révélaient une femme comme il faut.

Ainsi que je l'ai dit, le domino était noir, soit en satin, soit en taffetas. Le domino de satin était garni de dentelles ; celui de taffetas, de ruches très fournies et découpées en pareil. Le premier était plus riche ; le second plus élégant.

Le coqueluchon[1] entourait tout à fait la tête et s'attachait sous le menton ; il ne fallait pas montrer les moindres parcelles de peau, ni la moindre mèche de cheveux, à moins que, pour mieux dérouter les curieux, on n'en laissât passer quelques-uns comme par mégarde, d'une autre couleur que les véritables. C'était une arme de guerre, et les habiles ne s'y méprenaient pas.

1. Aux XVe et XVIe siècles, les malades atteints d'une sorte de grippe se couvraient la tête d'un capuchon ou *coqueluche* ; en Bourgogne, on désigne encore la cape de certaines femmes sous le nom de *côqueluchô* ; et, dans le Midi, l'enfant qui a été longtemps malade de la coqueluche, qui est « gentil, mignard », est un *coqueluchon*. Le mot coqueluche, sorte de capuchon, est très vieux, de même que l'expression « être la coqueluche du pays ». Le coqueluchon, dont Mme Dash nous montre le rôle charmant et discret, désigne aussi certain capuchon de moines, et fut mis à la mode par les belles coureuses des bals de l'Opéra qu'elle raconte.

Un grand camail cachait la taille; le vêtement n'était ajusté dessous que par un ruban noué. Les bas de soie noire à jours, les souliers de satin complétaient la toilette. Les gants blancs étaient irréprochables; on y tenait d'autant plus, ainsi qu'à la chaussure, que toute la coquetterie se réfugiait là, le reste étant impénétrable. Un joli pied et une jolie main avaient toujours les plus grands succès.

J'ai vu des femmes, plus raisonnables que les autres, adopter les gants noirs par économie. Après deux heures de conversation ou de promenade, le gant blanc était défraîchi; le noir pouvait se remettre plusieurs fois et attirait moins les yeux.

On avait un ou plusieurs dominos, si l'on fréquentait positivement l'Opéra. Des femmes, plus adroites, en louaient chaque fois un nouveau, pour écarter tous les indices. Il va sans dire que tous les bijoux, de toutes espèces, étaient proscrits, ainsi que tous les mouchoirs armoriés ou chiffrés, la préoccupation constante étant d'éviter qu'on pût reconnaître et mettre un nom certain à ce fantôme noir.

Les dominos que louaient les élégantes étaient magnifiques, et ne révélaient pas leur origine, sans cela on les aurait impitoyablement écartées.

On allait au bal, soit en partie, afin de souper après, soit seule avec un homme âgé de sa famille ou de ses amis. On avait un signe de reconnaissance ; on convenait d'un endroit pour se retrouver; puis, l'on volait de ses propres ailes. En ce temps-là, l'esprit était tout puissant au bal masqué ; les laides y prenaient une revanche, lorsqu'elles en avaient; on les entourait à triple rang.

J'ai connu des femmes que le masque grisait, pour ainsi dire, et qui répondaient à dix hommes à la fois. Elles avaient des mots, des saillies pour tous, et jetaient une malice aussi vivement qu'on tire un coup de pistolet sans voir.

Il était entre autres une dame du faubourg Saint-

Germain, qui n'était plus jeune, quand je l'ai connue, et dont le bal masqué faisait les délices. Elle portait un nom que la science de son fils a rendu très célèbre, en même temps que très honoré. La vicomtesse de R*** était, avec la comtesse de Sussy, devenue la baronne Bachelu, la femme la plus spirituelle de la société parisienne.

A côté de cet esprit était le plus affreux visage que j'aie vu de ma vie. La bouche et le nez se touchaient; sa peau était brune et grosse ; les cheveux rares ; enfin, c'était une laideur complète, dont la physionomie n'était pas pourtant désagréable, une fois qu'on y était accoutumé. Bien qu'excessivement maigre, peut-être à cause de cela, elle avait la taille élégante et le pied charmant. Sa main était fine et aristocratique; en dépit de sa couleur, elle pouvait passer pour une main de duchesse.

Elle n'avait du reste aucune prétention; elle plaisantait elle-même de sa figure et en faisait les honneurs, avec une simplicité gracieuse.

Son esprit, je l'ai dit, était le plus ravissant du monde. Elle en avait assez pour que sa grande bonté ne l'éteignît pas, ce qui est rare. Elle badinait, elle taquinait sans mordre, et, cependant, quelles dents ! au positif et au figuré.

Sa réputation intacte, sa position, lui donnaient dans le monde une liberté qu'on ne lui disputait pas; elle portait son avis sur toutes choses, causait avec qui lui plaisait, aussi longtemps qu'il lui plaisait, sans craindre les médisances et les calomnies. Elle ne manquait pas un bal de l'Opéra, car là étaient ses triomphes.

Elle tenait d'abord une conversation générale, que l'on trouvait trop courte ; puis elle choisissait un admirateur, dont elle montait la tête, et qui ne manquait pas de devenir passionnément amoureux. Elle lui donnait rendez-vous pour les samedis suivants, piquant sa curiosité par des récits contradictoires, lui

faisant des contes des mille et une nuits, lui laissant entendre toutes les extravagances de la terre et, sans rien accorder, sans rien promettre, elle lui faisait *supposer* que, *peut-être un jour*, elle *pourrait* s'attendrir en sa faveur.

Elle saupoudrait tout cela de tant de paillettes d'or, qu'elle le transportait ; il finissait par en perdre la cervelle et par attendre avec une impatience dévorante le moment enchanteur, où il la connaîtrait enfin. Lorsqu'elle promettait cette faveur, elle avait soin d'ajouter :

— Rappelez-vous que cela ne vous engage à rien, ni moi non plus.

La vicomtesse avait soin de choisir un homme qui lui fût entièrement étranger, qui ne pût se rapprocher aucunement de son monde, car, bien qu'il fût distingué, sa surprise et son roman eussent été manqués si elle avait pu le rencontrer ailleurs.

Le jour fixé pour le coup de théâtre, après s'être beaucoup fait supplier, elle indiquait un lieu public où elle se promènerait, le lendemain, à une heure convenue. Elle choisissait le plus discret et le plus éloigné, ordinairement quelque coin du Luxembourg ou du Jardin des Plantes. Elle tiendrait à la main un objet convenu, qui rendît toute erreur impossible.

Elle avait beau devancer l'heure, l'amoureux y était avant elle, palpitant d'espoir. Elle arrivait tout naturellement, portant le rameau de la colombe, et passait devant lui en le regardant d'un air narquois.

— Il fallait les voir, ajoutait-elle en riant aux larmes ; ils n'en croyaient pas leurs yeux, et faisaient une mine si piteuse que j'en aurais eu presque pitié. Comme je ne voulais pas qu'ils me crussent abusée sur moi-même, j'avais grand soin de marquer la mystification que j'avais conçue, prévoyant très bien le dénouement. Ils s'en allaient tout désappointés.

Il fallait son esprit et sa supériorité, pour jouer ainsi avec ce qui eût été une si grande affliction pour

une autre femme, moins forte et moins intelligente. Lorsque je la rencontrais dans le monde, je n'avais pas de plus grand plaisir que de l'écouter. Je me plaçais à côté d'elle, et je ne perdais pas un mot de ses conversations véritablement délicieuses.

Je sais bien des histoires de bal masqué. Je vous en raconterai quelques-unes, parce qu'elles ont le cachet de leur temps, et qu'elles seraient presque impossibles dans les mœurs d'aujourd'hui.

Je nommerai les masques, autant que cela me sera possible : les hommes surtout, pour prouver que je n'invente rien. En voici une, arrivée à un homme mort bien prématurément, le comte Honoré de Sussy. Je l'ai beaucoup connu ; c'était un de mes bon amis, et je la tiens de lui-même.

C'était un homme excellent que ce pauvre Honoré, l'honneur et la loyauté même, très souvent chargé, à cause de l'excessive recherche de sa toilette, à cause de ses gilets ouverts, de ses grandes manchettes et de sa taille pincée. Pas un de ceux qui le blâmaient n'avaient autant de sérieux que lui dans le cœur, autant d'honorabilité dans la conduite. Très aimé, très estimé, de tous ceux qui l'ont fréquenté, il a laissé de vifs regrets. Pour ma part, je ne l'oublierai jamais. Nous le retrouverons plus tard.

Il était en liaison avec une comédienne fort jolie et fort intelligente, dont le mari montrait toutes les fureurs d'Othello. Elle avait donc exigé de lui une discrétion absolue, — qu'il eût gardée quand même. On ne lui en aurait pas fait une condition, personne n'étant plus discret et plus sûr. Mme Louise, prenons ce nom, était très convaincue que son seigneur et maître lui tordrait le cou, s'il découvrait quelque chose, non pas peut-être par l'amour qu'il lui portait, mais par son amour-propre désordonné, qui ne souffrait pas la moindre atteinte.

Ils se voyaient dans un réduit ignoré de la rue Sainte-Anne, avec des précautions infinies ; elle, trem-

blante, et lui, presque sérieux, en songeant aux suites que pourrait avoir cette aventure en cas de découverte.

En sa qualité de lion, il ne manquait pas un bal de l'Opéra. Une nuit il s'en allait assez désœuvré, lorsqu'un domino, d'une tournure irréprochable, s'empara de son bras et lui demanda une demi-heure de causerie, sans déguiser sa voix le moins du monde, ce qui indiquait la certitude de ne pas être reconnu. Elle l'entraîna sur un canapé et, lorsqu'ils furent assis, débuta par un coup de foudre :

— Vous avez passé ce matin de douces heures, rue Sainte-Anne, monsieur. Vous y rêvez encore sans doute? Vous avez grandement raison, d'y penser et d'en être fier. C'est une charmante personne que Mme Louise.

Honoré crut rêver; il resta interdit, puis il se fit répéter ces paroles, se figurant avoir mal entendu.

— Oui, reprit-elle, vous voilà bien étonné, bien effrayé, même, car si votre histoire était connue, vous auriez des malheurs à craindre. Tranquillisez-vous, je sais tout, mais je ne dirai rien.

— Vous savez... dit le comte, qui commençait à reprendre ses sens, vous savez? dites que vous inventez, ma chère; avec moi, ces histoires-là ne prendront pas, je vous en avertis! Parlons d'autre chose.

— Pas du tout; parlons de cela, je tiens beaucoup à vous convaincre que je n'ignore rien.

Elle lui raconta alors, avec des détails précis, sa liaison, depuis le premier jour où il avait vu sa maîtresse; elle lui cita des passages de sa correspondance et lui répéta, presque mot pour mot, sa conversation du matin; il resta confondu.

La position était fort embarrassante. Il brûlait du désir d'en connaître davantage et, en interrogeant le domino, c'était presque un aveu. Il prit le parti de le railler à son tour, et de traiter légèrement ce qu'il regardait comme un grand embarras. Il essaya de détourner les chiens. Elle tint bon et ajouta :

— Vous n'avouez pas combien vous êtes intrigué, en voyant un secret si bien caché, découvert par une troisième personne. Vous n'êtes pas au bout ; chaque samedi, je vous donne rendez-vous ici, à la même heure : je vous tiendrai au courant de vos faits et gestes de la semaine, sans en oublier un seul. Je sais tout, je vois tout, et je me tais, je vous le répète. Mais, n'espérez pas me rien cacher. C'est peine perdue, et cela seul pourrait me rendre indiscrète. Adieu.

Elle s'échappa, si vite, qu'il n'eut pas le temps de la saisir. Il ne se le serait pas permis, du reste, mais il crut que la tête allait lui tourner ; il y avait certainement de la sorcellerie là-dessous. A moins d'avoir été dans une armoire, elle ne pouvait pas connaître ce qu'elle venait de lui dire. Il rentra chez lui tout pensif, cherchant vainement le mot de cette énigme.

Il vit, le lendemain, Louise, rue Sainte-Anne ; avant de prononcer un mot, il s'en alla ouvrir tous les tiroirs ; il sonda les murs, il releva les coussins, il regarda sous les meubles, et, lorsqu'il fut très certain qu'ils étaient seuls, il lui raconta ce qui s'était passé.

— Je ne réponds plus du secret, poursuivit-il, puisqu'il est maintenant connu d'une troisième personne ; et, si par hasard il était dévoilé, ne m'accusez pas.

La comédienne, au lieu de s'effrayer et de s'étonner, s'emporta.

— Vous êtes fort habile, répliqua-t-elle ironiquement, mais vous ne m'attraperez pas si facilement que vous croyez. Comment puis-je ajouter foi à une chose impossible ? Nul ne sait ce qui se passe entre nous. Ce n'est pas moi qui aurais un confident, grand Dieu ! je voudrais que mon ombre l'ignorât. Ce n'est pas vous, l'honnête homme par excellence ; nul n'est en tiers dans nos entretiens, nul n'a lu nos lettres ; je ne puis donc admettre que l'on ait deviné tout cela. Non, aveugle ! vous avez causé longuement, hier, avec un domino, vous craignez que je le découvre, vous redoutez ma jalousie, et vous faites ce conte à dormir

debout, pour détourner mes soupçons. Si je croyais que cela fût vrai, du reste, qu'une femme fût en possession de notre secret, je ne vous reverrais de ma vie! Cessez donc ce jeu dangereux, pour vous et pour moi, et dites-moi tout bonnement la vérité. Je ne suis point ridicule, je comprends que vous devez aller au bal masqué; on remarquerait votre absence, on en chercherait la cause, on finirait peut-être par arriver jusqu'à notre nid, on le découvrirait, quelque bien caché qu'il soit, et alors, je serais perdue. Au bal, vous êtes attaqué par une femme d'esprit, vous lui répondez; elle vous accuse, je vous le pardonne. J'ai confiance en vous, ne me trompez pas, ce serait mal, car je n'ai pas une pensée qui ne vous appartienne. Ne me faites plus de contes, je vous prie; vous voyez si je suis loyale et indulgente, ne cherchez pas à m'abuser.

Il y avait tant de simplicité, de tendresse, de franchise, dans ces paroles, qu'Honoré se demanda s'il n'avait pas rêvé la veille, et s'il avait bien entendu. Il était, en effet, impossible que ce masque eût pu découvrir leur intimité; il n'avait pas parlé certainement, Louise avait encore moins parlé que lui; dès lors, il ne pouvait admettre une indiscrétion, et les sorciers sont rares au XIX[e] siècle. Il n'insista pas là-dessus, pour ne pas effrayer sa maîtresse, que la seule idée d'une découverte faisait évanouir; et, en la quittant, il ne savait plus à quoi s'en tenir lui-même sur sa dernière soirée; il doutait de l'évidence et attendit fiévreusement le samedi suivant pour se convaincre.

Ce samedi arriva. A l'heure dite, il était à son poste, et vit, avec une sorte de terreur superstitieuse, le même domino s'approcher de lui. Il se laissa conduire vers un siège; il écouta avec une stupeur croissante, non seulement le récit de ce qui concernait Louise, mais encore le rapport détaillé de ses actions depuis huit jours. On lui dit où il avait été, ce qu'il avait vu, ce

qu'il avait pensé, pour ainsi dire, ses conversations avec sa mère sur des affaires qui les occupaient, ses irrésolutions, ses doutes; c'était à n'y pas croire. Cette fois, ce n'était pas dans une armoire qu'avait dû se cacher le lutin, c'était dans sa poche, c'était dans sa conscience; et ces mots lui échappèrent, qu'il aurait bien voulu retenir :

— Décidément, vous êtes le diable!

— Peut-être, mais, soyez tranquille, je ne vous ferai pas de mal.

Vous jugez si les doigts lui démangeaient de toucher à cette barbe de satin, — le masque était de trop bon lieu pour porter une barbe de dentelle. Il ôta le gant, examina la main fort belle et fort aristocratique. Elle le laissa faire avec une tranquillité presque méprisante.

— Regardez, regardez! Je ne vous crains point, et les ongles ne sont pas crochus.

Elle les offrait avec une superbe impertinence de grande dame; plusieurs amis du comte s'approchèrent.

— Je vous présente le diable, dit-il.

Et, comme ils l'interrogèrent, elle leur déclara, sur-le-champ, leurs noms, leurs aventures, sans se tromper d'un iota. M. de Sussy remarqua néanmoins, qu'en s'adressant à eux, elle déguisait sa voix; donc, ils pouvaient la reconnaître, donc elle craignait qu'on trahît son déguisement.

CHAPITRE II

Continuation d'incertitude. — Nouveaux étonnements. — Découverte. — Les complices. — Amitié. — Aventure d'un financier très célèbre. — Domino mystérieux. — L'échange. — Le dîner. — Voilà pour l'autre. — Mot du vicomte de Juilly. — Mme Alphée de Vatry. — M. Hainguerlot. — Mlle Oudinot. — La Banque et les carrosses du roi. — Bal de Mlle Mars. — Un autre bal à l'hôtel Beauvau. — Maladie de la marquise de Saint-Mars. — Dupuytren. — Bigottini, *Nina*. — Mlle Comtat. — Le comte Gilbert des Voisins. — Marie Taglioni. — La copie de *Mazeppa*. — Horace Vernet. — Lepaulle. — La préface de *Cromwell*. — Réflexions sur la littérature de l'époque. — Son influence sur les femmes.

Pendant toute la semaine, le comte ne pensa pas à autre chose qu'au domino ; il interrogea madame sa mère, qui se moqua, et l'accusa de devenir visionnaire. Il était alors question pour lui d'un mariage, dont il se souciait peu, mais que personne ne savait, pas même sa famille, pas même les plus intimes. Il en causait avec sa mère, d'une façon si distraite, que celle-ci ne put douter de sa répugnance. Elle le raillait, et son esprit si fin avait beau jeu.

Quand le samedi fut venu, elle lui dit en le voyant partir le soir :

— Si ton domino te parle de mon projet, je le tiens pour Lucifer en personne. Car nul n'a pu le savoir. Tu me raconteras cela demain.

Ce fut la première chose que lui annonça le lutin. Elle y ajouta tout ce qui concernait Louise, tout ce qui le touchait lui-même. Elle s'étendit complaisamment sur une fête, où il avait été, lui nomma ses valseuses, les femmes qui s'y trouvaient, lui dépeignit les toilettes.

— Vous y étiez donc ? demanda-t-il.

— Oui, j'avais une robe bleue.

Il chercha aussitôt dans sa mémoire toutes les robes bleues qui l'avaient coudoyé ; il ne put en évoquer une seule, qui ne fût pas une vieille ou une laide, et il en fut profondément humilié.

Pendant tout le carnaval, les rendez-vous eurent lieu tous les samedis, et chaque fois l'étonnement allait croissant ; il crut qu'il en deviendrait fou. En supposant que cette étrange créature ne fût pas un être surnaturel, comment pouvait-elle connaître en même temps le haut monde et savoir les secrets intimes d'une comédienne ? En ce temps-là, une barrière infranchissable séparait les artistes de la société. On était ridiculement bégueule à cet égard. Un tel phénomène n'était pas supposable ; d'un autre côté, il croyait peu aux sylphes et aux farfadets. Il rapportait à madame sa mère tout cela, lui confiait ses perplexités et lui demandait ses conseils.

— Cherche, lui répondit-elle. Certainement, c'est une vraie femme, et tu la connais.

Un jour, il crut avoir trouvé le mot et confia à sa mère que ce devait être la duchesse d'Abrantès, qui venait très souvent chez elle.

— Tu as trop entendu sa voix, répliqua-t-elle ; elle n'est pas aisée à contrefaire…

— Ah ! c'est vrai !… Ce n'est donc pas elle.

On peut dire que, pendant tout ce carnaval, le pauvre garçon n'eut pas sa tête à lui. Au carême, ce fut pis encore ; il ne la voyait plus, elle lui envoyait chaque dimanche matin le bulletin de la semaine. Au moment où il jetait sa langue aux chiens, elle lui écrivit :

le jour de la mi-carême, elle lui dévoilerait le mystère; elle avait pitié de lui. Il en poussa un soupir de soulagement, et se hâta de confier sa joie à sa mère.

— Vous verrez que vous la connaissez, lui dit-elle, et que vous vous trouverez un sot de ne pas l'avoir devinée.

Enfin, ce grand jour vint à luire et à s'effacer pour faire place aux ombres. Vers les deux heures du matin, il vit arriver son diable, les deux mains tendues vers lui; elle lui prit les siennes et lui demanda pardon de s'être gaudie à ses dépens, pardon pour elle et pardon pour ses complices. Elle se nomma; c'était une jeune femme de la société, qui passait pour avoir beaucoup d'esprit, et qu'il rencontrait souvent à la Monnaie, dont son père était directeur, et où la comtesse avait un charmant salon. Par un hasard étrange, il ne lui avait jamais parlé.

Ses complices étaient d'abord la comtesse elle-même, qui s'amusa fort d'intriguer son fils, puis Louise. Le domino avait connu celle-ci avant qu'elle fût au théâtre; elles avaient été en pension ensemble et entretenaient des liaisons cachées, que le monde n'eût pas pardonnées, s'il les eût connues, car, ainsi que je l'ai dit, il était très sévère, pour ce qu'il appelait un déclassement de société. Toutes les deux s'étaient diverties à tourmenter le pauvre Honoré, qui ne pouvait pas se reconnaître, on en conviendra, dans ce labyrinthe. Il avait un trop bon esprit pour s'en fâcher, et, depuis ce moment, son lutin devint une de ses meilleures amies. Ils sont restés liés jusqu'à la mort, alors que, depuis longtemps, Louise et lui ne se voyaient plus.

On racontait aussi, quelques années après, alors que la société se mélangeait, une autre aventure assez piquante; on l'attribuait à un de nos financiers les plus illustres. Il faut se rappeler qu'alors les financiers célèbres étaient rares; ceux qui occupent le monde aujourd'hui n'existaient pas, sauf un seul, et

ce pourrait bien être ce *seul-là;* il a du reste assez d'esprit pour qu'on puisse le soupçonner.

Il alla au bal masqué, et, par extraordinaire, s'y trouvait un peu isolé, lorsqu'une femme vint prendre son bras. Elle resta avec lui, tant qu'il voulut rester lui-même, et lui plut infiniment par sa conversation. Il comprit vite qu'il n'avait pas affaire à une tigresse; et, après lui avoir avoué qu'il la trouvait très aimable, il l'engagea à dîner pour le lendemain. Il ne la conduisait pas souper sur-le-champ, parce que la famille lui interdisait les repas de nuit, dès cette époque; elle n'aurait qu'à se trouver au Rocher de Cancale, à six heures et demie. Elle lui plaisait assez moralement, pour qu'il pût en résulter une relation sérieuse, pour bien peu que son visage approchât seulement de son esprit.

La demoiselle rentra chez elle, ravie et désolée. Quelle gloire et quel profit pour elle qu'une semblable conquête! mais la difficulté était de la conserver. Elle n'était ni jeune ni belle; elle ne se le dissimulait pas, et quand il la verrait, le banquier perdrait la bonne opinion qu'il avait d'elle. Tout le reste de la nuit se passa à y rêver; elle crut enfin avoir trouvé un moyen de concilier les choses, aussi bien que faire se pouvait.

Elle alla chez une de ses amies, très belle créature, mais un peu bête. Elle lui raconta son aventure, la styla de son mieux, la pomponna, et l'envoya au Rocher à sa place. Il fut convenu qu'elles partageraient les profits, et que la fausse héroïne soutiendrait, envers et contre tous, qu'elle était la vraie.

Celle-ci la vit partir avec une certaine inquiétude; elle n'avait point confiance dans son adresse, mais quel moyen de faire autrement?

— Si je pouvais être derrière elle et la faire parler! pensait-elle.

C'est tout à fait le cas du vieux vicomte de Juilly, une curieuse figure, que nous étudierons plus tard. Il

voulait persuader à une jeune femme de ses amies d'accepter la cour d'un jeune homme, qu'il cherchait à lancer dans le monde, en laissant supposer qu'il lui appartenait par des liens illicites et mystérieux. Il n'en était pas peu fier. Aristide était un grand et beau garçon, et le vicomte était bossu comme Esope. En revanche, il avait tout l'esprit possible, et Aristide n'était qu'une grue.

La jeune femme se récriait fort sur l'ennui que lui imposait l'amitié du vieillard.

— Il est trop bête, répondait-elle, je ne pourrai jamais lui permettre de me faire la cour.

— Et que vous importe, dit l'autre, je parlerai et il fera les gestes !

Revenons au dîner du Rocher de Cancale.

L'amphitryon fut agréablement frappé à l'aspect de sa convive ; mais après un quart d'heure de conversation, il ne lui resta aucun doute sur la fraude, bien que la substituée jouât son rôle de son mieux et n'oubliât pas un seul des renseignements donnés par son amie. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et, au moment de se séparer, il lui offrit, dans un joli portefeuille, un billet de mille francs, puis, en tirant un second de sa poche, il le lui remit également.

— Voilà pour l'autre, ajouta-t-il, pour celle d'hier!

La somme était doublée.

Je ne voudrais pas jurer qu'elle ne se repentît pas de n'avoir pas risqué elle-même l'aventure, puisqu'il estimait l'esprit autant que la beauté.

Je pourrais dire encore d'autres histoires de bal masqué, mais elles trouveront plus naturellement leur place, ailleurs, quand il sera question de ceux à qui elles sont arrivées. J'écris à mesure que mes souvenirs me viennent, et sans imposer un ordre bien positif à mon récit. Ces temps lointains m'apparaissent comme des songes, et les figures que j'ai connues passent lentement devant moi, ou surgissent tout à coup évoquées par ma mémoire.

Ainsi, je ne sais pourquoi je pense, à présent plus que tout à l'heure, à une des femmes dont le monde s'occupait le plus, dans les dernières années de la Restauration, Mme Alphée de Vatry (Mlle Hainguerlot). Sans avoir une beauté positive, sa physionomie était pleine de charme; sa taille pleine de grâce, en dépit d'un léger défaut. Elle était d'une suprême élégance. Elle avait de l'esprit et de la distinction. Partout où elle paraissait, elle devenait le point de mire de tous les regards.

Son frère, M. Hainguerlot, épousa en 1829 Mlle Oudinot, fille du Maréchal. Par suite de ce mariage et de son intimité avec la famille des nouveaux époux, Mme de Vatry fut présentée à la cour par la duchesse de Reggio. Jamais je ne vis de telles révoltes et de tels cris. Son mari était d'une famille de banque[1], et n'aurait pas fait probablement ses preuves pour monter dans les carrosses du roi. Mme la duchesse de Berry eut le bon esprit de laisser crier, et Charles X, suivant son habitude, fut aussi galant qu'aimable envers la jeune présentée. Hélas! toutes ces démarcations devaient bientôt disparaître, et il n'était plus la peine de disputer pour si peu.

Puis, cette année, eut lieu le fameux bal donné par Mlle Mars, qui piqua si fortement la curiosité. Le même jour, il y avait une fête chez la princesse de Beauvau. Et les femmes y furent très délaissées, vers la fin surtout. Tout ce qu'il y avait d'hommes élégants s'en alla chez la grande artiste, dans son hôtel de la rue de la Tour-des-Dames. La soirée fut splendide! On en parla dans tous les salons, où l'on fai-

1. M. Hainguerlot, banquier lui-même, fut créé baron, mais les carrosses du roi lui restèrent fermés, tandis que sa femme (fille d'un maréchal de France, duc et pair) avait le droit d'y entrer. Le frère de la comtesse Dash avait épousé, en 1835, Mlle de Lorencez qui était la nièce de cette Mlle Oudinot, mariée à M. Hainguerlot, lequel était frère de la baronne Alphée de Vatry. — *Lettre de M. R. de Cisternes*, 16 août 1896.

sait raconter les détails à ceux qui l'avaient vue, au grand scandale des *collets montés*. Ce vieux dicton était encore de mise; il ne serait plus guère compris maintenant.

La marquise de Saint-Mars tomba malade, justement après la fin des bals; je l'aimais beaucoup, on le sait; cette maladie nous imposa une retraite forcée, que sa mort, arrivée peu de temps après, rendit plus sévère encore. Je vis pour la première fois, auprès de son lit, le célèbre Dupuytren. Il mit un intérêt tout particulier à la soigner, je ne sais plus pour quel motif; il venait chaque jour, et il restait longtemps; je l'écoutais comme un oracle.

Il passait dans le monde pour un brutal, qui menait les malades tambour battant : je ne vis rien de ce genre, au contraire. Il parlait à ma grand'mère, très doucement; il l'écoutait avec une patience admirable, et ne lui disait que de bonnes paroles.

La veille de sa mort, comme il nous voyait pleurer, dans le cabinet qui précédait sa chambre, il vint à nous et nous dit qu'il fallait remercier Dieu de la prendre, qu'elle souffrait cruellement, et que ce serait une sainte au ciel. Je ne puis rendre la bonté qu'exprimait son regard ; il avait l'air de prendre une part véritable à notre chagrin. Je ne saurais m'empêcher de remarquer cela, car bien des gens ont, au contraire, accusé ce grand praticien de ne s'intéresser à personne. Aussi je veux dire ce que j'ai vu, c'est justice.

Deux ou trois jours avant que ma grand'mère tombât malade, j'avais assisté à une représentation à bénéfice à l'Opéra. Je ne l'oublirai point, c'est la seule fois que j'ai vu Bigottini.

Elle jouait *Nina*, et jamais je n'ai retrouvé ce que j'éprouvai ce jour-là. Elle me fit pleurer à chaudes larmes, pleurer à une pantomime! Et je ne suis pas la seule qui eut ce ridicule... si c'en est un. Toute la salle était émue. Sa physionomie, ses gestes étaient si touchants, elle était si bien folle, et folle par amour

que pas un cœur ne resta insensible. Je ne crois pas que l'art ait été poussé plus loin.

Mlle Bigottini était retirée du théâtre. Elle consentait à paraître pour une bonne œuvre, et je vous assure que le bénéficiaire fit une riche recette. L'enthousiasme fut grand, quand elle eut quitté la scène, tant qu'on la voyait, on ne songeait pas à applaudir, on était tout yeux, tout attention. On s'identifiait avec cette douleur, qu'elle exprimait d'une façon si déchirante. Je le répète, je n'ai jamais éprouvé cela depuis.

A la fin, quand, en retrouvant son amant, elle recouvrait la raison, son visage rayonnait d'intelligence et de bonheur; et les applaudissements éclataient comme un tonnerre. Pendant qu'elle souffrait, on était contenu, malgré soi, par le respect qu'inspirait cette désolation : combien il fallait qu'elle fût vraie, pour produire un effet semblable !

Mlle Bigottini était mariée, et vivait très retirée. Elle n'était pas plus remarquable qu'une autre comme danseuse; beaucoup l'ont égalée, plusieurs l'ont surpassée. C'était une artiste mimique que personne n'a remplacée, surtout dans les rôles à sentiment.

Beaucoup d'actrices, en ce siècle, ont épousé des hommes du monde. Mlle Comtat fut une des premières, et devint la femme de M. de Parny. Depuis ce temps, plusieurs autres ont suivi cet exemple et peu ont été heureuses. Les unions non assorties apportent avec elles tant de chances de malheur !

Je rencontrais dans le monde un charmant garçon, très gai, très spirituel, qui devait, quelques années plus tard, épouser une des célébrités de ce temps.

C'était le comte Alfred Gilbert des Voisins[1]. Il avait un joli visage, une tournure agréable, de l'esprit, de bonnes manières, et passait pour un « bon enfant ».

1. Les Gilbert des Voisins étaient une des bonnes familles du rlement de Paris.

Nul ne l'eût cru capable de ce qu'il a fait depuis, du moins ceux qui le connaissaient superficiellement.

Il est devenu le mari d'une femme charmante, bonne, honorable, parfaite, la reine de la danse, Marie Taglioni, et il a eu envers elle une de ces conduites qui lasseraient les anges[1].

Nous entrerons plus tard dans plus de détails, lorsque Taglioni se mèlera à ma vie. Je voulais seulement noter que le comte Alfred était alors un très aimable homme, et que j'avais grand plaisir à causer avec lui au bal ou dans les raouts. Il allait beaucoup chez une grande dame, qui le menait assez rudement, et à laquelle il le rendait bien. Déjà ruiné, il n'avait pas dans la société le rang et la situation d'un fils de pair de France.

Après la mort de ma grand'mère, nous sortions peu. Mon oncle me conduisait quelquefois chez un monsieur qui habitait la même maison, de la rue Hauteville, où logeait toute la famille. Je ne me souviens plus de son nom. Je me souviens seulement que c'était un élève d'Horace Vernet, et que celui-ci venait quelquefois chez lui.

Il avait fait une très bonne copie de *Mazeppa*. Le maître était alors fort à la mode; il était jeune encore, très élégant, très distingué, et d'une conversation charmante. Il racontait fort drôlement. J'aurais passé des heures à l'entendre parler de son art, surtout, et de son père et de son grand-père, qu'il appelait la « dynastie des Vernet ».

Il ressemblait beaucoup à un militaire. On voyait qu'il avait vécu avec eux. Son atelier était le rendez-vous de ce qu'il y avait de mieux en hommes aimant

1. La Taglioni n'était pas belle, mais elle avait une jambe superbe. Avec Rachel, Mars et la Malibran, elle représentait une des plus parfaites expressions de l'art et la poésie de la danse. Ses créations remarquables sont : *le Dieu et la Bayadère, la Sylphide, la Révolte au Sérail*. Victor Hugo, lui envoyant un livre, écrivait en dédicace : « A vos pieds, — à vos ailes ».

et cultivant les arts. Il connaissait tout le monde, et tout le monde le connaissait. Je ne l'ai jamais revu.

Un autre peintre, dans un autre ordre, fréquentait aussi le marquis de Saint-Mars. C'était Lepaulle. Il se rappelle bien le temps de ses débuts où, simple rapin, il habitait un petit coin dans cet hôtel. Il travaillait avec ardeur et courage, et peignait tout ce qui paraissait au bout de sa brosse. Il était, comme aujourd'hui, un excellent garçon, l'obligeance même. Il a très bien fait son chemin, ses portraits ont de la réputation ; peut-être pas autant qu'ils le méritent.

Nous parlions littérature avec les artistes bien plus qu'avec les gens du monde. La préface de *Cromwell* et *Cromwell* lui-même venaient de paraître. Hugo s'élançait bien au delà de *Han d'Islande*, et de *Bug-Jargal* qu'il avait donnés successivement.

Cette préface commençait à remuer le monde. Elle annonçait des doctrines nouvelles, qui trouvaient de nombreux contradicteurs. Ce jeune homme — il avait vingt ans à peine — ce jeune homme osait tenir tête aux fameux de la littérature, à l'Académie. Il savait d'avance que tout cela s'armerait contre lui.

A peine une femme osait-elle avouer sa prédilection pour ces nouveautés, qu'on traitait de folies. Cela n'était ni séant ni convenable; il y avait trop de passion dans ces livres. On en craignait l'effet; je dois dire, pour être juste, qu'on n'avait pas tort, l'avenir l'a prouvé.

Sur des femmes élevées comme on nous élevait alors, ces œuvres devaient avoir une grande puissance. On cultivait surtout le côté noble, généreux du cœur ; on éveillait en nous des sentiments dont la source était dans ceux de nos pères, dans les idées chevaleresques. Tous les amours devaient être poétiques et exaltés. Nous ne comprenions que les grandes actions et les dévouements. Les romans et les pièces de l'école romantique devaient nous exciter encore ; cela ne manqua pas.

Nous voyions des héros dans des hommes fort ordinaires. La vie ne nous apparaissait qu'à travers un prisme; nous ne découvrions point la réalité, sous ces couleurs brillantes, dont notre imagination la parait. Nous étions entrées dans une voie fausse, et nous devions la suivre jusqu'au bout.

Les bonnes natures arrivaient à l'exagération du bien, tout en sortant des bornes imposées par l'ordre social. Si elles restaient pures, c'était après des combats qui les brisaient. Elles défendaient leur vertu avec des extravagances, parce que rien ne pouvait être simple dans les drames que nous jouions. Au lieu de fermer la porte à l'homme dangereux, de le fuir, d'étouffer son souvenir sous le devoir, elles luttaient avec leurs passions, elles voulaient affronter les périls et en triompher; elles se torturaient à plaisir et ne rompaient ces combats, qu'après avoir passé par les émotions les plus brûlantes et les plus désolées.

Celles qui n'avaient pas la force de résister cédaient, en se rendant les plus malheureuses créatures du globe. Leurs remords les déchiraient; elles avaient des craintes, des jalousies, des douleurs à en mourir. Leur roman passait par les plus tristes péripéties. Elles faisaient des coups de théâtre éclatants; elles n'aspiraient qu'à se perdre et à se dévouer, pour prouver combien elles aimaient, combien leur entraînement était irrésistible. Elles trouvaient dans ces excès mêmes une excuse à leurs fautes; c'était peut-être la seule, en effet : elles n'avaient pas leur raison, leur cœur emportait leur tête.

Pauvres créatures! combien elles payaient cher quelques éclairs de leurs joies volées! Il faut les plaindre et non les blâmer.

Quant aux mauvaises natures, elles étaient alors ce qu'elles sont aujourd'hui et, de celles-là, je ne m'en occupe point.

CHAPITRE III

Les salons littéraires du haut monde. — Mme de Duras. — Chateaubriand. — Lamartine. — Passions qu'il inspire. — Alfred de Vigny. — *Le Menteur*. — Un voisin de théâtre. — Anecdote sur Louis XIV et Corneille. — L'auteur des *Contes à ma fille*, M. Bouilly. — M. de Curzay. — M. de Martignac. — Sollicitation. — Gracieuse réponse. — Départ pour Colmar. — La girafe. — Ses escortes. — Ses yeux. — *Quentin Durward*. — *Trente ans ou la vie d'un joueur*. — Frédérick. — Mme Dorval. — Satires de Méry et de Barthelémy. — Quelques mots sur *le Mariage de Figaro*. — Comparaison. — Charles X et sa cour. — La cathédrale de Strasbourg illuminée. — Mon ascension. — Détails sur la flèche. — Départ pour Cambrai. — Voyage de vingt-sept jours. — Mot de Mme Sophie Gay. — La société de Cambrai. — Le pays. — La ville. — La place Verte. — Bals de l'hôtel de ville.

Il y avait, sous la Restauration, ce qui n'existe plus aujourd'hui, les salons littéraires du haut monde : celui de Mme de Duras entre autres. Elle avait fait trois volumes dont un seul eut véritablement du succès, le premier, *Ourika ;* j'en ai déjà parlé[1].

Là, se réunissaient les deux littératures, celle qui s'éclipsait et celle qui allait naître. M. de Chateaubriand était des deux et avait son pied dans chaque; cependant, on peut le regarder comme le père du ro-

1. Cf. MÉMOIRES DES AUTRES, *Souv. anecdot. sur la Restauration*, p. 42.

mantisme. Lamartine était dans sa plus pure gloire : il était jeune, il était beau, il était distingué, riche et quel poète ! Aussi, bien des femmes en avaient la tête tournée.

J'en ai connu une, reléguée à la campagne par la volonté d'un mari bien peu fait pour elle et qui se mourait d'amour pour l'amant d'Elvire. Elle employa une diplomatie raffinée pour obtenir son voyage de Paris, afin de tâcher de le voir. Elle le vit une fois à une séance académique ; il n'était pas encore un des quarante, mais il y assistait. Elle avait son portrait dans toutes les formes, ses livres dans toutes les éditions ; elle lui écrivait tous les jours, sans envoyer ses lettres, comme un journal. Je ne voudrais point assurer qu'elle n'a pas fait parvenir quelques-unes de ses élégies, en conservant l'anonyme.

Elle était jeune, très jolie ; on l'avait sacrifiée à un rustre qui savait à peine lire, tandis qu'elle avait une éducation supérieure, des goûts artistiques et une haute intelligence. Elle n'avait qu'une bonne chose dans sa détresse, une entière liberté ! Elle pouvait faire tout ce qui lui plaisait dans sa chambre, dans sa maison, dans sa terre. Son mari ne la voyait qu'aux heures des repas ; il ne s'informait pas de ses actions ; pourvu qu'elle n'attirât pas chez lui des *muscadins*, il n'en demandait pas plus.

Cette passion silencieuse dura dix ans. Je crois qu'elle ne l'a jamais oubliée complètement. Je suis sûre que pareille folie s'est répétée bien des fois pendant la jeunesse de M. de Lamartine ;[1] il pourrait dire là-dessus de curieuses choses s'il le voulait.

1. « Il est assurément coupable d'une bonne moitié de nos folies : toutes les femmes voulaient être des Elvire ; ses vers nous ont fait attraper bien des rhumes, en regardant la lune au bord des lacs ou sous les grands arbres, par des nuits fraîches et limpides. » — *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration*, page 42.

Et, puisque Mme Dash insiste sur l'influence de M. de Lamar-

M. de Vigny était aussi fort goûté, quoique à un degré inférieur. *Eloa* n'avait pas autant de fanatiques que les *Méditations*. *Cinq-Mars* avait eu le succès que j'ai dit. La princesse Marie de Gonzague, cette égoïste galante ainsi transformée par le talent, nous a fait verser beaucoup de larmes.

Je me suis toujours rappelé une rencontre et une particularité historique qui ne sauraient mieux trouver leur place qu'ici.

Mon oncle, le marquis de Saint-Mars, me conduisit un soir à la Comédie-Française. Je n'avais jamais vu jouer *le Menteur*, et je m'en faisais une fête. Nous nous mîmes dans une avant-scène, afin de mieux entendre. Il n'y avait pas foule. Nous restâmes seuls, jusqu'à ce que la comédie de Corneille commençât; alors un vieux monsieur, avec une perruque en gazon, vint se placer derrière moi.

L'entr'acte allait finir; il eut cependant le temps de nous adresser quelques mots polis de bon voisinage, puis nous écoutâmes silencieusement un acte. De temps en temps, néanmoins, il m'échappait des remarques, et la conversation continuait entre nous trois à bâtons rompus. Le rideau baissa, et nous nous mîmes à parler de Corneille. Je vis que nous avions affaire à un homme très instruit, rempli de bienveillance et de bonté. Il nous raconta des traits inconnus qui m'intéressèrent beaucoup, entre autres celui-ci, dont il me garantit l'authenticité. Il avait trouvé cette anecdote, nous assura-t-il, dans un manuscrit original de la bibliothèque personnelle du roi, manuscrit écrit par un témoin oculaire, que de hautes considérations politiques empêchaient de communiquer fréquemment,

tine sur ses lectrices, est-il permis de répéter, ici, un mot irrévérencieux et charmant? Il fut dit par une femme d'esprit, dans ce qu'on appelait, sous la Restauration, « le petit château » et devint très célèbre, sans vouloir froisser le poète : « *M. de Lamartine est un incendiaire qui s'est fait pompier !* »

à plus forte raison d'imprimer. Je vous le donne pour inédit; du moins, je ne l'ai vu mentionné nulle part.

Ce fait m'a produit une impression de grandeur que je ne saurais oublier.

Sur la fin de sa vie, Corneille, malheureux, demande une audience à Louis XIV; celui-ci la lui accorde, à l'heure où il les donnait à ceux qui n'étaient pas de la cour et qu'il voulait distinguer, c'est-à-dire le matin, avant la messe.

On introduit le poète; il expose sa gène et sollicite pour qu'on vienne à son secours; le roi le lui promet, et c'est alors que Corneille obtient cette pension qui donne du pain à ses derniers jours.

Le roi, si exact d'ordinaire, oubliait en causant avec Corneille que l'heure de la messe était passée et que la cour attendait dans la pièce voisine; comme tout était réglé à Versailles, un huissier entra, fit un profond salut, et rappela à Sa Majesté que le prêtre allait monter à l'autel.

En même temps, il s'avança vers la porte pour en ouvrir les deux battants et annoncer le roi, ainsi qu'il en avait l'habitude. Louis XIV l'écarta d'un geste souverain, après qu'il eut ouvert la porte, et dit à haute voix, en franchissant le seuil et en montrant Corneille qui le suivait :

— Messieurs, le roi et le grand Corneille.

Quelle phrase dans la bouche d'un souverain tel que Louis XIV, et combien le poète dut en être fier et heureux!

Nous passâmes une soirée charmante avec cet inconnu. Au moment de nous séparer, j'étais presque aussi intriguée qu'au bal masqué. Je ne pus m'empêcher de demander à cet aimable vieillard quel était son nom, ne doutant pas qu'il fût célèbre et que je fusse heureuse de le conserver dans ma mémoire.

— Mon nom est bien modeste, madame; peut-être néanmoins est-il arrivé jusqu'à vous, quand vous étiez

une petite fille ; vous ne pouvez l'avoir oublié, il y a si peu de temps ! Je suis M. Bouilly.

C'était l'auteur des *Contes à ma fille*, des *Contes aux enfants de France*, et de beaucoup d'autres ouvrages du même genre, qui eurent un grand succès, en leur temps, et qui n'en auraient aucun maintenant, comme le disait Odry[1] dans une de ses spirituelles boutades :

— A présent, les enfants sont supprimés.

Il me reste à conter, avant de finir mon séjour à Paris, les trop courtes relations que j'eus avec un homme fort éminent, et qui restera célèbre dans l'histoire. S'il eût conduit plus longtemps les affaires, elles auraient marché différemment.

M. de Martignac était alors directeur général de l'enregistrement et des domaines ; le plus jeune de mes frères était receveur, je ne sais plus où. Il était question d'obtenir pour lui de l'avancement. Je priai M. de Curzay, dont j'ai parlé déjà et qui était député de la Vienne, de me conduire chez M. de Martignac et d'appuyer ma sollicitation. Je me déclarais très novice et très ignorante de ce métier-là.

Nous fûmes introduits sans faire antichambre, grâce à la qualité de mon compagnon, et nous fûmes reçus admirablement. Le futur ministre avait le visage le plus affable, des manières de grand seigneur, un usage du monde exquis ; quant à son esprit, il n'a pas besoin d'être rapporté.

Je lui exposai ma demande, les droits de mon frère, ceux que le nom vénéré de mon père lui avait transmis ; il m'écouta sans m'interrompre, en me regardant avec attention, comme s'il pesait la portée de mes paroles, et me dit ensuite :

1. Odry était aux Variétés, et fit une création dans *les Saltimbanques* fort belle. Il se trouvait l'ami de Brunet, « qui n'avait qu'une corde, la bêtise, mais elle était sublime. » — *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration*, p. 226.

— Madame, je ne doute pas de tout ce que vous m'apprenez ; le nom de monsieur votre père ne pouvait m'être inconnu, mais je suis nouveau et étranger dans l'Administration ; ma nomination a un peu fait crier ceux qui croyaient avoir des droits à la place que j'occupe ; aussi je ne veux rien faire qu'à coup sûr. Il est très peu galant de vous prier de revenir, — pardonnez-le moi, c'est pour vous servir plus efficacement. Lorsque j'aurai mis la justice de votre parti, nous serons victorieux complètement, et nous n'aurons à redouter ni réclamations ni influences.

Nous nous retirâmes, pour revenir huit jours après.

Cette fois, nous fûmes mieux accueillis encore, et nous obtînmes une heure d'audience ou plutôt de causerie délicieuse ; j'ai rencontré rarement un homme aussi gracieusement aimable. Au moment où j'allais partir, il fit demander la liste des bureaux vacants parmi ceux auxquels mon frère pouvait prétendre.

— Je me suis fait rendre compte, madame; monsieur votre frère est dans toutes les conditions voulues pour obtenir de l'avancement. Comme je désire particulièrement vous être agréable, je vous laisse le choix de la recette qui vous conviendra; prononcez, elle est à vous.

Il y avait une douzaine de noms et le chiffre des appointements à côté. Je choisis la meilleure, cela va sans dire, encore plus charmée de la façon d'obliger que de l'obligeance même.

Nous prîmes congé du secrétaire d'Etat.

Il m'a laissé une impression ineffaçable; jamais homme en place ne sut recevoir les gens avec une aménité plus parfaite. Bien qu'il ne fût pas né grand seigneur, personne n'eût été plus digne de l'être, et personne n'avait l'air de l'être autant que lui. Je ne suis pas revenue à Paris pendant le temps où il fut ministre.

Il me fallut retourner au printemps à Colmar, où se trouvait le régiment. J'y passai l'été. Je fis des

excursions charmantes dans toutes les montagnes, et j'admirai de plus en plus cette Alsace, assurément la province de France la plus pittoresque.

Ce fut pendant cet été qu'arriva la fameuse girafe qui fit tant de bruit, qui donna la mode, dont on racontait les faits et gestes comme ceux d'un personnage. Elle eut des escortes d'honneur pendant son voyage de la mer à Paris. Je me souviens d'une lettre écrite par un de mes amis, officier de chasseurs en garnison à Lyon, qui nous racontait comme quoi il avait eu l'honneur d'accompagner cette belle aux yeux de velours. J'ai rarement vu, en effet, un œil plus doux, plus expressif, que celui de ce singulier animal.

Heureux temps, où l'arrivée d'une girafe était un événement, et où la France n'avait pas une préoccupation plus grave que celle-là !

La prospérité était partout, le haut monde s'amusait beaucoup et répandait un argent énorme ; le luxe était grand, sans être aussi insensé qu'à présent, et surtout aussi répandu. Il y avait encore une forte différence, dans la mise, entre une femme possédant cinquante mille livres de rente et celle de la femme d'un commis à deux mille francs.

La littérature romantique faisait « son petit chemin. » J'avais vu, avant de quitter Paris, avec grand plaisir, *Quentin Durward*, à la Comédie-Française. Firmin jouait Quentin avec une grande jeunesse. Michelot jouait Louis XI, rôle destiné à Talma, qui venait de mourir. Il fut très remarquable dans ce rôle.

J'oubliais aussi de rappeler *Trente ans ou la vie d'un joueur*, qu'on avait donné, à la Porte Saint-Martin, et où Frédérick et M[me] Dorval s'étaient révélés. Ce drame trouva une vive opposition dans la partie grave de la société. Les gros bonnets prétendaient qu'on ne devrait pas représenter sur la scène des désordres pareils à ceux du jeu. Pris sous ce point de vue, cet essai de réalisme effrayait ; on avait tort :

plus le vice sera montré dans son horreur, plus on le fuira.

Le *Joueur*, de Regnard, tout spirituel qu'il soit, n'a corrigé personne ; celui de la Porte-Saint-Martin n'aura peut-être pas corrigé non plus. Cette terrible passion ne laisse guère sa victime, quand elle la tient. Mais ces deux pièces auront pu préserver quelque novice, tout prêt à se laisser entraîner, et c'est beaucoup.

Les satires de Méry et de Barthélemy se tiraient à un nombre infini d'exemplaires ; on en riait fort, car il y avait bien de l'esprit. Quelques royalistes s'en affligeaient, d'autres s'en fâchaient au point de chercher de mauvaises querelles à leurs prôneurs. La plus grande partie de la jeunesse fit ce qu'avait fait la noblesse, lors du *Mariage de Figaro* : elle s'en amusa, sans en mesurer la portée.

J'ai souvent réfléchi à ce *Mariage de Figaro* et à ses suites. Beaumarchais, avec son esprit de démon, força les gentilshommes d'abord à se moquer d'eux-mêmes. Ils applaudissaient les épigrammes qui les déconsidéraient ; ils les répétèrent, ils les commentèrent entre eux, et ils ne comprirent pas qu'ils leur prêtaient un poids énorme dont ils seraient écrasés.

Nous en faisions à peu près autant, et les conséquences ne se laissèrent pas attendre longtemps. Combien ces vers de Racine ont trouvé de fois leur application, depuis quarante ans ! Combien nous avons signalé :

« ... Cet esprit d'épouvante et d'erreur,
« De la chute des rois funeste avant-coureur. »

L'Alsace était une province fort libérale, très commerçante, peuplée d'ouvriers, hérissée d'usines. La noblesse ne quittait pas ses châteaux ; elle est restée un peu allemande. Il y a pourtant là de grandes races.

Le voyage de Charles X, un an plus tard, a eu

une immense influence sur le pays ; il y fut reçu avec un enthousiasme extrême. Il s'y montra charmant, et il charma.

On ne saurait imaginer un plus beau coup d'œil que celui de la cathédrale, illuminée depuis le haut de la flèche jusqu'à sa base. Pas une pointe, pas une rosace qui ne fût *en lumière* (sans jeu de mots). Le premier essai de ce magnifique éclairage avait été fait pour le voyage de Louis XV, au moment de la bataille de Fontenoy ; il s'est souvent renouvelé depuis.

Je fis cette année une immense folie, à propos de cette cathédrale. Je montai jusqu'à la dernière plateforme avec mon mari et le comte Peter O'Heguerty, que nous rencontrâmes, par basard, à Strasbourg. La chair de poule me vient quand je me la rappelle. Il y a trente-cinq marches en dehors, sans parapet, de quarante centimètres à peine de large, qui sont une vraie manière de tenter Dieu. Je ne comprends pas comment on peut les gravir, maintenant que j'y réfléchis. Ce n'est pas tout. Lorsqu'on a pris pied, sous une espèce d'arcade fort étroite, pour arriver à un autre petit escalier intérieur, très à jour pourtant, il faut mettre chaque pied l'un après l'autre sur des sortes de pierres d'attente, les deux doigts posant à peine. La position n'est pas gracieuse, quand on pense surtout que, si l'on manque son léger point d'appui, on est précipité en arrière de quatre cent quatre-vingt-quinze pieds de haut.

Je le déclare, on mérite une loge à Charenton, lorsqu'on fait de pareils essais ; on risque sa vie pour admirer un point de vue splendide, c'est vrai, mais dont on jouit presque aussi bien du haut des tourelles, ce qui n'est pas sans danger non plus.

Il faut aujourd'hui une permission spéciale pour l'ascension de la flèche ; on devrait bien n'en pas donner. Il est encore à la rigueur possible de monter ; mais la descente est impossible, sans des vertiges et

des frémissements. Pour mon compte, je suis descendue assise; en racontant cette extravagance, je sens tout mon sang se glacer.

Au mois d'octobre, le 2e dragons fut envoyé à Cambrai ; je recommençai donc un de ces voyages à petites journées qui me plaisaient tant. Il y avait loin d'Alsace en Flandre. Nous restâmes, je crois, vingt-sept jours en route; c'est au moins vingt et un. Cela ne ressemble pas aux façons d'aller d'aujourd'hui. Quand on n'est pas pressé, je préfère les anciennes. Au moins on voit le pays qu'on parcourt, tandis qu'avec les chemins de fer on arrive, on ne voyage pas[1].

Mon Dieu! le joli mot, le mot profond, que m'a dit Mme Sophie Gay à propos des chemins de fer :

— Ah! c'est ennuyeux! On ne sera plus loin de personne.

C'est une vérité vraie. N'avons-nous pas tous quelqu'un, parmi tous ceux que nous connaissons, dont nous ne sommes pas fâchés d'être loin?

Nous arrivâmes donc à Cambrai et, là, nous trouvâmes un tout autre monde que celui de nos garnisons précédentes; nous étions en plein commerce; il n'y avait, il me semble, dans toute la ville que trois ou quatre familles nobles. Elles en avaient pris leur parti, et vivaient à merveille avec les fabricants à qui leur fortune faisait tenir le haut du pavé. Il n'était question partout que de dentelles et de batistes. Le pays, plat comme la Beauce, ne présentait, tant que la vue pouvait s'étendre, que des champs de lin, cou-

1. Cette boutade est à peu près celle de Gozlan qui disait : « Avec les chemins de fer, on ne voyage pas; on arrive et c'est tout. » En parlant des mêmes chemins de fer, Rossini s'écriait : « Ce nuage de fumée, ce bruit, ces tunnels, ce coup de sifflet tartaréen qui déchire les oreilles, tout cela c'est le diable! » Méry protestait aussi : « La matière animée me fait encore plus peur que l'homme en état d'ivresse. » — Cf. Ph. Audebrand. *Léon Gozlan, Scènes de la vie littéraire*, p. 276.

pés par des colzas et des coquelicots; c'était d'un effet charmant pendant la floraison, mais c'était bien triste autrement.

La Flandre française n'est pas un pays pittoresque, il s'en faut; les accidents de terrains sont les moulins à vent dont les plaines sont émaillées. L'Escaut, qui devient un grand fleuve, prend sa source à un petit lieu qu'on appelle Escaut-Douvre, près de Cambrai. Il traverse la ville comme un petit ruisseau. Il coulait sous ma fenêtre, et servait d'abreuvoir; c'était un vrai cloaque.

La ville est fortifiée; la citadelle est, dit-on, à peu près imprenable. Je retrouvai ces vilaines portes et ces vilains fossés qui m'effrayaient tant à Neuf-Brissach. Excepté la cathédrale où l'on admire de belles grisailles, où se trouvent des souvenirs de Fénelon, je ne sache rien de remarquable dans cette cité guerrière. Les rues sont irrégulières et les places également. L'inévitable *place verte* des deux Flandres n'y fait pas défaut. Pourquoi y a-t-il une place verte dans toutes les villes de ce pays, depuis Bruxelles jusqu'à la plus petite réunion de maisons ne dédaignant le nom de village, je voudrais bien le savoir?

La promenade à la mode de mon temps était l'esplanade, située entre la citadelle et la ville. Tous les soirs les belles dames s'y réunissaient. On s'amusait assez à Cambrai. Il s'y donnait des bals très nombreux à l'hôtel de ville, par souscription; c'était bien le sanctuaire de l'égalité; tout ce qui pouvait acheter une robe blanche et des gants en obtenait l'entrée. Nous y dansions quelquefois, jusqu'à cinq heures du matin, pendant la kermesse surtout.

CHAPITRE IV

La trompe des heures en Flandre. — Gallud. — La légende de Martin. — Sa femme et ses enfants. — Sa condamnation. — Il est sauvé. — La statue. — La société de Cambrai. — Une jeune femme. — Son portrait. — Son histoire. — Sa mère, ses frères. — Second mariage. — Bonheur. — Revers de fortune. — Voyage. — Le notaire. — Retour. — Informations. — Mélodrame. — Un forçat. — Un bigame. — Monstrueux aveux. — Complicité forcée. — Soumission. — Angoisses.

Il existe en Flandre un usage auquel on a de la peine à s'accoutumer, c'est celui d'une certaine trompe qui vient vous éveiller, la nuit, pour annoncer l'heure. Je ne sais s'il en est encore de même aujourd'hui, mais alors un guetteur était placé sur une tour située au milieu de la ville ; il sonnait à chaque heure et, si le feu prenait quelque part, il le voyait sur-le-champ, du haut de son observatoire, et il sonnait d'une certaine façon pour qu'on accourût.

Ce personnage portait, de siècle en siècle, le nom de *Gallud*, évidemment dérivé du latin *Gallus*. Il révélait suffisamment les fonctions qu'il était appelé à remplir.

Cambrai, cette ville si positive, a cependant une égende, et je ne sais comment la raconter. Elle n'a rien de romanesque. Au contraire, elle est trop réaliste ; mais, comme elle est curieuse et authentique, à ce qu'il paraît, je voudrais bien vous la faire connaître.

Je vais essayer. Pardonnez-moi si vous la trouvez inconvenante, je ne l'ai pas inventée.

Au-dessus de l'hôtel de ville, monument assez vilain, se trouve une horloge; plusieurs statues en bois peint entourent le cadran et forment la sonnerie. Ces statues représentent Martin et sa famille. Il sonne les heures en frappant sur le timbre, sa femme les demies, et ses enfants les quarts et les trois quarts.

Assurément rien de plus innocent que tout cela; c'est pourtant l'histoire de Martin qu'il s'agit d'écrire, et je ne sache rien de plus difficile que ce récit.

Martin vivait dans un siècle très reculé; l'horloge n'existait pas encore, et elle est très vieille. C'était un jeune homme, fort joli garçon, uniquement occupé de faire la cour aux femmes, son unique idée. Malheureusement, il ne se contentait pas d'offrir ses vœux à celles qui l'y autorisaient; il courait après les rebelles et, plusieurs fois, il profita de sa force corporelle pour les contraindre à l'écouter.

La législation de ces temps-là était bien plus sévère que la nôtre à cet égard, parce que l'autorité ecclésiastique s'en mêlait et que, en outre du crime social, il y avait le péché, ce qui, aux yeux des dévots, était bien autrement grave.

Martin, après un excès plus éclatant que les autres, fut arrêté, conduit en prison, jugé et condamné à mort. Rien que cela ! Il vint un religieux, pour l'escorter et le confesser, avant son supplice; il marchait, tenant le crucifix, très repentant, après avoir reçu l'absolution du prêtre et lui ayant donné pour excuse, la même qu'il avait présentée à ses juges, à savoir qu'il n'était pas maître de lui, que l'amour le dominait toujours et dans tous les instants, que c'était chez lui une pensée incessante et que, ni dangers en ce monde, ni craintes de l'enfer, n'avaient le pouvoir de l'en détourner.

La foule était grande autour de lui. Les femmes surtout ne voulaient pas manquer d'assister à la punition d'un tel coupable; elles se pressaient pour le mieux

voir; mais ses yeux ne se baissaient pas, même en apercevant la potence.

Le moine l'exhortait au repentir; il lui rappelait la miséricorde de Dieu, qui lui pardonnerait et l'accueillerait en son saint paradis, s'il avait une contrition sincère.

— Je le crois bien, mon père, qu'il me pardonnera, répondit le patient, lui qui connaît la vérité. Il sait bien que ce n'est pas ma faute, et puisqu'il m'a créé tel que je suis, il ne peut pas me punir. Les juges ont cru que je mentais, lorsque je leur ai juré que la vue de l'échafaud ne me changerait pas, que l'image même de la mort ne me donnerait pas d'autres pensées que celles de l'amour. Soyez-en donc convaincu. J'aperçois d'ici l'instrument de mon trépas; quelques pas encore et j'y toucherai; eh bien, je ne songe pas à l'éternité qui va s'ouvrir, je ne songe pas à ma jeunesse fauchée sur sa tige, je ne vois que ces charmantes créatures avides de ma mort. Leur beauté fait circuler dans mes veines un feu si ardent que, si je n'avais pas les mains liées, je mériterais une fois de plus d'être pendu en allant les supplier de m'entendre. Et, si elles s'y refusaient, il est très probable que je recommencerais ce que j'ai fait, sans me soucier des spectateurs. Vous voyez donc bien que c'est invincible, et que je ne dois pas être puni devant Dieu qui sait tout.

Le moine ouvrait de grands yeux. Une telle violence lui eût paru une fiction, s'il n'eût pu s'en convaincre par suite du récit de Martin. Ceci lui donna à réfléchir; il arrêta le cortège, demanda à être conduit devant le tribunal assemblé à huis clos, avec son pénitent.

Là, le procès recommença. Martin fut entendu; il donna des raisons si convaincantes que les juges, tous d'une voix, réformèrent leur arrêt. Martin fut sauvé; il fut plus, il fut honoré d'une statue; celle-ci est au grenier depuis longtemps. La naïveté de nos pères

n'y voyait pas de mal; nous qui sommes plus corrompus, nous nous en trouverions offensés.

Voilà pourquoi Martin et sa famille sonnent les heures au beffroi de Cambrai. Encore une fois, excusez-moi, je dirai comme lui :

— Ce n'est pas ma faute! l'histoire est ainsi!

La société de Cambrai était beaucoup plus agréable qu'on ne l'aurait supposé au premier examen; elle paraissait froide et guindée. Lorsqu'on y était accueilli dans l'intimité, elle était au contraire pleine de bonhomie et de sans-façon.

J'y rencontrai une jeune femme dont toute la vie fut un roman, et elle-même une héroïne très complète. Rien n'y a manqué, pas même la mort avant vingt-cinq ans.

Elle était mariée à un jeune homme de la ville appartenant à une bonne famille bourgeoise, presque sans fortune et qui ne voyait pas la première société... En province, il y a toujours au moins deux sociétés, et souvent trois.

Elle n'était pas régulièrement belle, mais elle était charmante; ses grands yeux avaient une expression multiple qui changeait, suivant ses impressions et même ses pensées. Ils étaient tantôt langoureux jusqu'à la mélancolie, ardents jusqu'à la passion, doux jusqu'à la faiblesse, ironiques jusqu'à la méchanceté, câlins jusqu'à l'hypocrisie. Elle avait les lèvres fortes et vermeilles, les dents blanches, de beaux cheveux noirs, un sourire plein de promesses et de confidences, la taille svelte, distinguée et gracieuse. Musicienne supérieure, elle jouait du piano, de la harpe surtout, en véritable artiste; elle avait une voix de contralto superbe. Elle peignait les fleurs comme Redouté et parlait cinq ou six langues.

Son esprit n'était pas de ceux qui éblouissent, mais de ceux qui captivent. Il suffisait de la voir pour désirer la connaître et, dès qu'on la connaissait, on l'aimait malgré soi.

Réduite à donner des leçons pour vivre et faire vivre ses petits enfants, elle en prit son parti avec beaucoup de courage. Je la vis, pour la première fois, à une soirée de musique où son talent m'enchanta. Elle se tenait modestement en arrière. J'allai vers elle, sans m'inquiéter des préjugés de petite ville contre les artistes, et nous nous liâmes, comme on se lie dans la première jeunesse, avec une promptitude et une expansion dont on a presque toujours à se repentir.

J'appris alors qu'elle était Parisienne, fille d'une femme distinguée sous tous les rapports. Elle portait un nom, que la fidélité et la bravoure de ses fils ont rendu célèbre dans nos combats politiques.

Restée veuve de bonne heure avec deux jeunes garçons, — je parle de la mère, bien entendu, — elle rencontra dans le monde un homme, un seigneur étranger, séduisant, jeune encore, riche, reçu dans la meilleure compagnie avec distinction. Il avait un de ces esprits insinuants qui triomphent de tout, et dont on ne peut nier la puissance. Il devint amoureux d'elle, l'entoura de soins assidus, lui assura que ses enfants seraient les siens, et qu'il leur ferait un avenir brillant; elle se laissa facilement attendrir, car elle s'était éprise pour lui d'une folle passion.

Il devint son mari.

Sans être riche, elle avait une aisance suffisante; il s'empara de sa fortune, et la fit valoir avec une intelligence remarquable. Il avait des traits de générosité et de délicatesse envers ses fils et envers elle : aussi elle l'adorait. Tout ceci dura deux ans. Elle accoucha d'une fille, celle que j'ai connue, et il parut comblé de bonheur. Il fit deux ou trois voyages dans son pays, qui était l'Allemagne, et il en rapporta chaque fois des sommes assez considérables, dont sa famille avait toujours sa part.

La petite fille, Emma, grandissait ; elle promettait d'être ce qu'elle est devenue. Elle avait cinq ou six ans, quand son père s'en alla de nouveau. Il resta plus

d'un an absent; puis il revint, mais triste, tout découragé. Il avait subi une disgrâce de son souverain; ses emplois lui étaient retirés; il avait en outre fait de grandes pertes d'argent. Tout cela devait se réparer, mais en attendant il demandait à la veuve et aux orphelins le secours qu'il avait été si heureux de leur prêter, et qu'il leur rendrait, plus tard, au centuple; ils furent trop heureux aussi de tout mettre à sa disposition.

Sa femme s'inquiétait néanmoins; elle se reprocha de toucher à la fortune de ses fils, même avec la certitude qu'elle leur rentrerait un jour. Elle n'avait jamais vu clair dans les affaires de son mari; il ne lui confiait que ce qu'il voulait bien. Elle ignorait où étaient ses biens, comment ses revenus lui arrivaient. Tout passait par l'ambassade d'Autriche; elle n'était pas questionneuse. A deux ou trois tentatives détournées, il avait répondu par des paroles vagues et sans signification.

Un autre voyage parut nécessaire au baron; il partit avec de grandes protestations, assurant qu'il reviendrait bientôt et qu'il ne fallait pas en être inquiet. Il écrirait de la première ville où il s'arrêterait. Deux semaines après son départ, il n'avait pas encore donné de ses nouvelles. La pauvre femme se tourmenta outre mesure, et se mit en quête pour en avoir.

A l'ambassade, on ne savait rien; chez quelques amis encore moins; en désespoir de cause, elle courut chez son notaire, vieil ami de sa famille. Il se montra profondément étonné.

— Vous n'êtes pas partie!

Elle ne comprit pas l'exclamation. Il lui expliqua alors que son mari était venu chez lui avec une lettre d'elle, où elle mandait qu'ils s'en allaient ensemble, en Allemagne, qu'elle avait besoin d'argent, qu'elle priait son notaire de remettre à son mari tous les fonds disponibles; sa lettre et le reçu du baron suffisaient pour le mettre à l'abri. Il avait donné l'argent

et les titres, il avait reçu la quittance, tout était en règle ; il n'en savait pas davantage ; il la croyait bien loin et n'avait pas entendu parler de l'absent.

Mme *** retomba anéantie sur sa chaise. L'avenir de ses enfants était perdu, puisqu'il était entre les mains d'un homme capable d'un tel abus de confiance; elle et eux étaient totalement ruinés ; d'un coup d'œil elle embrassa la situation, et le désespoir l'envahit.

Elle ne voulut pas tout d'abord entrer, même avec son notaire, dans des confidences douloureuses ; elle trouva un prétexte et revint chez elle, où elle se livra à toute l'amertume de son cœur. Emma se rappelait cette scène et tous les mois qui s'écoulèrent ensuite, avec un souvenir déchirant; elle la racontait encore avec les larmes aux yeux.

Ce qui va suivre ressemble à un mélodrame, et de la pire sorte ; je ne sais même pas si on a osé mettre en scène un pareil caractère, tant il a l'air invraisemblable. La misère était bien près du logis; les ressources s'épuisaient l'une après l'autre; on voyait arriver le jour où il ne resterait plus qu'à vendre les meubles; tous les effets, les bijoux, les dentelles avaient pris le chemin du Mont-de-Piété. Au moment où on s'y attendait le moins, le baron arriva. Il tomba comme une bombe dans la maison. La mère s'éteignait par le chagrin, les enfants n'avaient pas articulé une plainte; lorsqu'ils le virent paraître, l'espoir rentra dans leur âme.

— Ah ! se dit la faible créature, il n'est pas si coupable que je le croyais, puisqu'il revient.

Il ne montra pas le plus léger embarras; il fut très tendre, et il trouva des réponses excellentes pour n'avoir pas écrit. Il raconta une foule d'aventures; il fut brillant, d'un accent sans pareil; un observateur indifférent n'eût jamais deviné le passé terrible.

Sa femme aspirait à rester seule avec lui ; elle renvoya ses enfants et entama le pénible chapitre de l'intérêt. Il l'écouta avec patience, lui laissa chercher

les termes qu'elle ne trouvait pas et qui devaient le blesser le moins ; elle lui avoua qu'elle était à bout de ressources et que, s'il ne réparait pas la brèche faite par son emprunt forcé, elle et ses enfants n'avaient plus qu'à mendier leur pain.

— Je sais tout cela, répondit-il fort tranquillement, et je suis revenu pour vous éclairer sur bien des choses, que vous ignorez, et pour prendre avec vous des mesures efficaces. J'espère que vous m'aimez assez pour me pardonner tout, n'est-il pas vrai, ma chère ?

— Tout ce qui ne touchera pas à l'honneur, sans doute.

— Vous me pardonnerez même cela, et vous me le prouvez puisque vous m'avez accueilli. N'ai-je pas touché à l'honneur en présentant au notaire une fausse lettre de vous, pour enlever la fortune de vos enfants ? Vous ne me faites point de reproches néanmoins. Écoutez-moi donc, jusqu'au bout. Préparez-vous à un coup douloureux, qu'il vous sera facile d'amortir avec un peu de philosophie. J'ai joué une partie superbe contre le destin, j'ai gagné jusqu'ici ; à présent mon jeu se brouille, je crois bien que je suis au bout de ma veine. Vous seule pouvez me soutenir dans cette détresse, et, si vous le voulez, il y aura peut-être encore moyen de gouverner la barque.

Il se mit alors à lui raconter son histoire avec un cynisme effroyable. Il ne s'appelait pas le baron de*** mais il avait pris la première syllabe de son vrai nom, pour l'accoler à la baronnie. Il avait été élevé par la charité d'une famille riche, dont son père était fermier. On l'avait fait venir au château, dès son plus bas âge, afin de jouer avec l'héritier. Celui-ci s'attacha à lui ; il voulut qu'il partageât ses leçons et lui fit donner ainsi une éducation accomplie, dont il profita admirablement, quant à la science et aux dehors, mais qui le corrompit complètement. Sa nature perverse se révéla très jeune. Il avait vingt ans à peine,

quand il prit part à un vol, accompagné de faux, qui le conduisit aux galères.

Il est facile de comprendre ce qu'éprouva la baronne à cette révélation.

— Attendez, ajouta-t-il, vous en apprendrez bien d'autres.

— Je m'échappai avec un de mes camarades; nous trouvâmes un asile impénétrable, où nous restâmes six mois, dans Toulon même. On nous cherchait bien loin, et nous étions à quatre pas des gardes-chiourmes. Celle qui nous accueillit était une femme dévouée, que j'avais épousée en Belgique, deux ans avant ma catastrophe.

— Épousée ?

— Épousée, bien épousée, tout aussi épousée que vous et même un peu mieux, puisqu'elle est la première. Elle était venue de son pays, en apprenant mon malheur ; elle avait changé de nom dans l'espoir de m'être utile, et c'est à ses instants efforts que je dus ma liberté. Elle avait imaginé le plan de notre évasion ; elle trouva moyen de l'exécuter, sans avoir l'air de nous avoir jamais vus. Sa conduite était exemplaire, ses papiers très en règle, excepté que mon nom n'y était pas ; elle exerçait le métier de raccommodeuse de dentelles, et personne n'avait l'idée de dire le plus petit mot sur son compte.

— Si elle est votre femme, que suis-je donc alors ? Et mes enfants...

— Vous êtes ma femme aussi, mais d'une autre façon, sous un autre nom, car je suis double. Je ne puis pas vous cacher pourtant que, s'il prenait envie à la police de me dédoubler, je serais bigame, notre mariage serait cassé, et mes enfants seraient bâtards. C'est après de mûres réflexions qu'il m'a pris fantaisie de tout vous dire; vous deviendrez de force ma complice et vous m'aiderez à tout dissimuler ; nous en sortirons ainsi jusqu'à ce que j'aie réalisé certaines ressources et que nous puissions quitter la France.

Malheureusement, le gouvernement qui m'employait n'a plus guère confiance en mon mérite; des jaloux ont envié ma place; on commence à me couper les vivres, on me marchande mes ressources et, si l'on vient à y regarder de très près, nous sommes tous perdus.

Et sans la moindre vergogne, il lui confia qu'il espionnait la cour et la société française, au profit d'un souverain étranger. Il mit enfin à nu toutes les turpitudes de son âme de boue, devant cette sainte et noble femme, qui faillit en mourir de douleur et de honte; puis il termina par cette conclusion :

— Je préfère que vous sachiez tout, au moins vous ne songerez pas à rien découvrir et vous ne commettrez pas de maladresses. L'argent de vos enfants est bien perdu; laissez-moi en gagner d'autre pour le leur rendre; j'ai vingt projets; surtout ne vous adressez pas à l'ambassade, comme vous l'avez fait, vous me fermeriez ma dernière voie de salut. Inutile de vous recommander le silence, vous en comprenez la nécessité; vos fils surtout doivent tout ignorer.

Et il la laissa sans le moindre embarras, comme un homme qui vient de raconter une anecdote amusante. Il lui signifia encore que, si elle le quittait, il irait se dénoncer lui-même, qu'il y aurait un autre procès, un autre jugement qui apprendrait sa position à toute la terre et qui la déshonorerait à jamais, elle et ses enfants.

Elle pouvait choisir.

Elle se soumit; mais depuis ce moment, sa vie fut un enfer. Elle tremblait à chaque instant qu'une découverte ne révélât sa honte et son infortune. Si son mari tardait d'un instant, elle le croyait arrêté. Lorsqu'il faisait un voyage, elle ne vivait pas, et cependant elle avait encore à apprendre qu'on pouvait souffrir davantage sans mourir.

CHAPITRE V

Suite de l'histoire. — Le malheur d'aimer quand même. — Un autre exemple du même genre. — Manon Lescaut, *Leone Leoni*. — Amours contre nature. — Scènes. — Propositions de mariage. — Menaces. — Consentement. — Tristes noces. — Henri Berthoud. — Lille, Valenciennes, Cambrai, Douai. — Les kermesses. — Gayant. — Les Incas. — Les chars. — La famille de Gartignies. — Mariage de la fille. — Le fils prêtre. — Evêque de Soissons. — Il dansait bien pourtant. — M. Bureaux de Pusy. — Mme de Cossigny. — Une héritière. — Le testament d'un marquis. — Les prétendants. — On les refuse. — Le théâtre. — Rose Dupuis. — Son fils. — Saint-Ernest. — La tragédie. — Les appointements de sous-lieutenant. — Un jour de soleil pour un mois.

Malgré toutes ces infamies, elle avait le malheur de l'aimer ; elle en rougissait en face d'elle-même ; c'était pour elle un supplice, plus cruel que tous les autres.

Il y a de ces amours-là que rien ne guérit ; il y a de ces êtres maudits chez qui l'amour éteint tous les autres sentiments, qui n'ont pas besoin d'estimer pour se donner corps et âme. Ces passions-là sont les plus abominables ; rien ne peut y mettre fin ; il n'y a pas de découvertes qui les guérissent. L'amour lucide est un fléau pour une nature surtout délicate.

Manon Lescaut et Leone Leoni en sont deux admirables peintures, chacune dans leur genre, et d'une vérité frappante. J'ai connu une pauvre femme affligée de cette plaie ; elle fut huit ans attachée à une

chaîne de fer, à un joug indigne, en proie à des tourments de damnée et s'arrachant les cheveux à chaque instant. Elle n'avait qu'une prière : « Mon Dieu! retirez-moi du cœur ce misérable amour! »

Et, lorsqu'un ami, espérant la guérir, lui révélait une nouvelle turpitude du misérable auquel elle était unie, elle répondait :

— Vous ne m'en apprendrez jamais autant que j'en sais. Il y a encore bien des choses que vous ignorez, et qui me sont connues !

Il n'y a donc pas de désillusionnement possible avec un tel sentiment.

Mme de *** était ainsi. Elle avait entendu, de la bouche même de son mari, des aveux effroyables; elle en entendait chaque jour, chaque jour elle découvrait un abîme plus profond dans cette âme de boue! Il lui donnait d'indignes rivales et ne le lui dissimulait pas. Il mit le comble à l'horreur; il conçut pour sa fille un sentiment coupable, et essaya de la séduire par toutes les ruses, même par toutes les violences.

Il y eut, dans ce misérable intérieur, des scènes de violence et de terreur qui feraient frémir au théâtre, si on avait l'audace de les y représenter. Ces deux malheureuses femmes eurent à soutenir une lutte sans nom : la mère jalouse, malgré sa tendresse pour son enfant, la fille désespérée voulant s'enfuir, et la mère alors, revenue à elle-même, la suppliant de ne pas l'abandonner.

Enfin, le ciel fit qu'un ami, les sachant à bout de leurs forces, en soupçonna le motif. Il proposa le mariage. Il fallut obtenir le consentement du père; quant à la jeune fille, bien que ce ne fût pas ce qu'elle eût dû attendre, elle accepta cette seule porte de salut qui s'offrait.

Lorsqu'elle en parla à son père, il entra dans un accès de rage; il déclara qu'il les tuerait plutôt toutes les deux que d'y consentir. La mère eut un mouvement superbe :

— Eh bien, lui dit-elle, si vous nous refusez, comme il est impossible de mener plus longtemps une pareille existence, je vous dénonce, et je nous déshonore tous. Au moins, ma fille me restera; vous n'aurez plus aucun droit sur elle. Je ne serai pas obligée, ou de la sacrifier pour la soustraire à vos infamies, ou de la voir mourir sous mes yeux de chagrin et de terreur.

Il comprit qu'elle était capable de faire comme elle disait, et donna son consentement, espérant pouvoir l'éluder plus tard.

Mais malgré ses efforts, malgré les empêchements qu'il y mit — et il en inventa de toutes sortes — le mariage finit par se conclure, et le jeune homme emmena sa jeune épouse en Belgique.

Nous sommes à Cambrai, où j'étais en effet revenue, après l'excursion où j'ai connu cette héroïne.

Je reprends cette société *camberlote*. J'y vis les commencements d'un homme de talent, sérieux et honnête, né dans cette bonne ville où sa famille tenait un rang distingué dans l'ancienne bourgeoisie, Samuel-Henri Berthoud. Il s'occupait déjà de littérature, bien qu'il n'eût pas pris l'essor qu'il devait prendre quelques années après.

Il avait donc découvert une réelle poésie dans son pays natal. Ces grandes plaines, ces vieilles villes, ces beffrois à carillons, ces tableaux de l'école flamande s'harmonisaient pour lui fournir de charmantes études.

On comprend cet amour *del nido paterno;* il est bien innocent, celui-là, et n'entraîne point au mal celui qui l'éprouve, au contraire.

Toute cette Flandre est taillée sur le même patron; les villes se ressemblent, les villages sont semblables, les usages, le genre de vie sont les mêmes. Lille, Valenciennes, Cambrai sont identiques ou à peu près. Ce sont des cités militaires et commerciales, peuplées de soldats et de fabricants, entourées d'une ceinture de fortifications et d'usines.

Et toujours les moulins à vent brochant sur le tout.

Douai seule a une physionomie particulière. Il y reste beaucoup plus de noblesse que dans les autres villes. Autrefois, il y avait un parlement; il a laissé ses traces. Le commerce y tient moins le haut du pavé.

Ce qui est tout à fait particulier à cette province, ce sont les fêtes, ce sont les kermesses célébrées avec une pompe toute royale. Chacune de ces villes a son programme, différent des autres.

A Douai, c'est Gayant et sa famille. On promène un géant de carton immense. La tête, assure-t-on, a été peinte par Rubens. Il représente un homme qui a sauvé la ville de Douai, de je ne sais quel péril, et qui s'appelait Gayant. Il y a un air que le carillon sonne tout le temps de la fête, et cela sans relâche, que les polissons répètent dans les rues ; il est parfaitement impossible d'en rapporter les paroles, trop inconvenantes.

A Valenciennes, ce sont les Incas; j'ignore d'où vient ce nom.

A Cambrai, ce sont les chars Godefroy de Bouillon et tous les chevaliers de la croisade. Je ne me rappelle plus ce qu'il y a à Lille, des chars aussi, je crois.

Le sous-préfet de Cambrai s'appelait M. de Gartignies. Il avait plusieurs enfants: une fille, qui épousa depuis un sous-introducteur des ambassadeurs à la cour de Charles X, et son fils, Armand de Gartignies, alors brillant inspecteur des finances, ayant devant lui une belle carrière, fort joli garçon, très intelligent, danseur infatigable. On lui reprochait un peu de prétention et de fatuité.

Un beau jour, deux ou trois ans après, pas davantage, j'entendis dire qu'il s'était fait prêtre. On n'en a jamais bien positivement connu la raison; il devait y avoir quelque chagrin d'amour sous roche. Il devint en peu de temps vicaire général et, bien jeune encore, évêque de Soissons.

Il y est mort, depuis quelques mois. C'était un beau

prêtre, connaissant le monde par expérience et très disposé à l'indulgence, se souvenant de son passé.

Parmi les officiers du génie qui habitaient la citadelle, se trouvait M. Bureaux de Pusy, le même qui a joué un rôle sous la république et qui devint le petit-fils de La Fayette par son mariage. C'était en ce temps-là un grand et assez beau garçon, fort instruit, distingué, un peu raide, un peu grave, dansant à merveille. Il vivait chez sa sœur, Mme de Cossigny, femme du colonel commandant cette même citadelle, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois.

Il devait devenir un homme politique; il en avait toute l'étoffe ; en lui, rien n'était futile ; il travaillait beaucoup. Il devait aller loin dans sa carrière ; cette prévision ne s'est pas justifiée; il me semble qu'il l'a quittée de bonne heure. Je n'en ai plus entendu parler que par les journaux.

Il y avait en ce temps-là, à Cambrai, une grande héritière, une jeune fille, une enfant qui devait avoir, à sa majorité et au moment de son mariage, une fortune de plusieurs millions, Mlle Thieffries de l'Alliame. On en parlait beaucoup et les épouseurs commençaient déjà à lancer leurs plombs.

Elle était dans une situation singulière; ses parents avaient une position honorable mais ordinaire; son parrain, marquis dont je n'ai jamais su au juste le nom, lui avait laissé à elle, en mourant, une fortune immense, à la condition que son mari prendrait le titre et les armes du donateur pour les perpétuer. Son père était d'ailleurs destiné à une bonne aisance, et elle devait avoir des trésors.

Quand nous étions à Cambrai, elle était enfant; elle ne sortait pas et personne ne la voyait, que des parents ou des amis intimes. Plus tard, j'habitais déjà tout à fait Paris, quand j'appris que les ambitions l'avaient déchirée. Cambrai devint un lieu de pèlerinage pour les jeunes gens à marier. J'en sais des plus huppés

qui sont allés tenter l'aventure et qui ont été parfaitement refusés. Il y a eu des ducs, des marquis; toute la haute noblesse de France y a passé.

Quelques-uns ont reculé devant la condition imposée du changement de nom ; d'autres ont franchi la difficulté, mais on n'a pas voulu d'eux. Je crois que l'héritière a épousé un de ses parents ; d'autres m'ont assuré qu'elle n'était pas mariée, et qu'elle passait sa vie en bonnes œuvres.

Cambrai possédait une salle de spectacle et assez souvent des acteurs, médiocres il est vrai, mais supportables. J'y ai vu en représentation Mlle Rose Dupuis, de la Comédie-Française, qui jouait en province les rôles de Mlle Mars et qui y faisait merveille. C'est la mère de Dupuis, l'excellent acteur que nous regrettons au Gymnase, qu'il a quitté pour la Russie.

Il est un homme que j'ai vu encore au théâtre de Cambrai et qui m'a fait passer une soirée désopilante, bien que ce ne fût pas son intention. C'est Saint-Ernest, l'acteur de l'Ambigu, celui-là même qui a fait hurler tous les titis d'attendrissement. Il courait alors la province. Il était jeune et pauvre, et donnait des soirées pour se faire entendre.

Il nous déclama, à Cambrai, cinq actes de différentes tragédies, *tout seul*. Il n'y avait dans la salle que les abonnés, c'est-à-dire la garnison et quelques personnes de la ville, bien peu, le pauvre homme ! Il changeait de guenilles grecques ou romaines à chaque acte, adaptant son manteau ou sa tunique au principal personnage qu'il représentait. Il les jouait tous. Quand il parlait pour l'un, il se mettait d'un côté; s'il parlait pour un second, il se retournait de l'autre. Si la scène était vive, il se livrait à une gymnastique inouïe. Pour les jeunes gens, il avait sa voix naturelle ; pour les vieillards, il prenait la basse; et pour les femmes, le ténor aigu. J'ai rarement autant ri de ma vie.

Et pourtant il avait de la chaleur; il disait bien et juste, quand il n'était pas obligé de changer d'into-

nation à chaque instant; il avait du zèle, du talent, même, et l'a prouvé plus tard lorsqu'il a trouvé une scène digne de lui.

Ce jour-là, nous convînmes, d'un commun accord, de payer nos loges comme si elles avaient été louées le matin au bureau et non pas au prix d'abonnement, afin qu'il eût davantage. C'était si peu de chose que l'abonnement militaire alors! J'ignore si aujourd'hui il est plus considérable, cela doit être; d'abord les appointements sont augmentés, ce qui était justice.

Quand on pense qu'un sous-lieutenant de cavalerie avait douze cents francs, qu'il devait acheter des chevaux, l'Etat n'en fournissant pas, payer ses uniformes, souvent très coûteux, tenir un certain rang et faire toujours respecter l'épaulette! Quelques-uns étaient mariés et avaient des enfants; comment faisaient-ils? Je ne l'ai jamais compris.

L'abonnement au théâtre était, il me semble, d'un jour de solde par mois. M. de Saint-Mars et moi, nous y allions donc quatre fois par semaine, pour à peu près douze francs, et quelques francs de plus pour notre loge gardée.

Il n'y avait pas de quoi enrichir les directeurs.

CHAPITRE VI

Les différentes provinces. — Mme Louis Boniface, comtesse de Loverdo. — Mme Bineau. — Voyage de Bruxelles. — La diligence ; la mère et l'enfant. — Boulogne-sur-Mer. — M. Gallien. — Existence monotone. — Le commandant de place. — La chaste Suzanne. — La marquise de Ravignan. — Son mariage. — Mot de Mme de Rumford. — Les enfants de la marquise. — La maréchale Excelmans. — L'abbé de Ravignan. — Histoire sur la prise d'habit aux Jésuites. — Son caractère. — Sa figure. — Visite à un château. — Le talon plein de physionomie. — Une entorse. — Un brin de fil des mules de satin blanc. — Coquetterie inutile. — Chasses. — Retour. — Cambrai. — On s'amuse. — Bal du 15 août. — Deux sœurs. — Grande et célèbre histoire, dite de Cambrai. — La vérité vraie. — Détails impossibles. — Indiscrétion d'une voisine. — L'héroïne fraîche et belle.

Cette province-là ne ressemblait, pas plus que l'Alsace, à celles où j'avais vécu d'abord, je l'ai dit. A Cambrai, la noble oisiveté n'existait pas, les habitudes n'étaient pas les mêmes, tout le monde travaillait plus ou moins ; je ne retrouvais pas les grandes manières de mes vieilles dames de Poitiers, ni les coquetteries élégantes de celles de Moulins. Ici tout était bourgeois, positif ; on parlait souvent batistes et dentelles, mais l'on était *cossu ;* on s'amusait, on dansait le soir, on faisait des visites le jour ; certaines femmes,

des Parisiennes surtout, ne s'occupaient point d'affaires et avaient fort bonne façon.

Nous avions une véritable beauté, Mme Louis Boniface, dont le mari mourut de la poitrine presque aussitôt après notre départ. Elle s'est remariée plus tard à un officier du régiment, le vicomte de Loverdo, un de mes meilleurs amis. Mme de Loverdo avait eu de son premier mariage une fille, qui est devenue Mme Bineau, femme du très regrettable ministre, enlevé bien prématurément.

Pendant mon séjour à Cambrai, je fis ma première excursion à Bruxelles. Je me rappelle un événement de ce voyage. Nous étions en diligence, mon mari et plusieurs personnes avec moi. Nous montions une petite côte; la voiture n'allait pas très vite, heureusement; cependant les chevaux trottaient. Une petite fille de quatre ans était appuyée à la portière et regardait sur la route. Tout à coup, la portière s'ouvrit et l'enfant tomba. Aussitôt, et sans attendre une minute, sans réfléchir à ce qu'elle faisait, la mère se jeta après elle.

Nous les crûmes l'une et l'autre broyées; nous criâmes au postillon d'arrêter; ces messieurs sortirent de la voiture et moi aussi. Par un coup de la Providence, ni la mère ni la fille n'étaient blessées; elles avaient seulement quelques contusions; l'enfant était si effrayée, qu'elle poussait des cris affreux.

Nous revînmes tous à Bruxelles sans encombre. J'aurai assez souvent l'occasion de reparler plus tard de cette ville, pour ne pas m'en occuper à présent.

L'été suivant, j'allai faire une visite à Boulogne-sur-Mer, et j'y passai un mois pour ma santé fort dérangée. J'étais chez le cousin germain de mon père, M. Gallien, fils d'une sœur de ma grand'mère. Il avait été directeur des douanes à Boulogne, et s'y était fixé dans une maison de la ville haute, un vrai tombeau. On ne peut se figurer une existence plus monotone; c'était pourtant un homme de beaucoup d'esprit, d'excellentes

manières, qui avait beaucoup vu le monde dans sa jeunesse. Il avait pour unique société le commandant de place, un vieux gentilhomme vendéen, à peu près de son âge. Tous les jours, après leur dîner, ils se réunissaient; s'il faisait beau, ils descendaient au port et faisaient régulièrement la même promenade. S'il pleuvait, ils restaient à causer; ils ne jouaient pas, mon cousin étant presque aveugle. Ils allaient quelquefois au spectacle, dans la loge du commandant. C'étaient de ces existences dont Balzac eût fait un livre; tout était dans le détail et dans le passé.

Pendant mon séjour à Boulogne, je ne me montrai qu'accompagnée de ces deux vieillards; aussi on ne me connaissait pas : on m'avait baptisée la chaste Suzanne.

Mon cousin avait eu une vie orageuse, qui se rattache à des personnages connus.

Il avait vu à Bayonne, où il était directeur des douanes, la marquise de Ravignan. Ils s'aimèrent quatorze ou quinze ans, comme on s'aime dans le monde, en ne se voyant qu'à certaines heures, en ne prenant mutuellement que la fleur de la vie. Au bout de ce temps, ils imaginèrent de se marier; six mois après, ils étaient brouillés, au point qu'elle avait quitté le nom de son mari et repris celui du premier.

Elle parlait un jour, devant moi, à Mme de Rumford de M. Gallien et lui disait toujours :

— Votre cousin.

— Mais il me semble que mon cousin est un peu *votre* mari, ma cousine[1].

Elle n'entendait pas de cette oreille-là, et il en fut ainsi jusqu'à leur mort à tous deux; cette mort arriva fort tard, pour Gallien surtout, à quatre-vingt-cinq ans.

1. Mme de Rumford, mariée en premières noces au chimiste Lavoisier, était une tante, à la mode de Bretagne, de la comtesse Dash. — Cf. *Souv. anecdot. sur le Premier Empire et les Cent jours*, p. 201.

Mme de Ravignan avait quatre enfants de son premier mari.

Deux filles, dont l'aînée avait épousé le général Exelmans;

La cadette, Pauline, le baron de Roll.

Ses deux fils; l'un, Hippolyte, était militaire. L'autre, Gustave, était dans la magistrature. Il s'était fait remarquer par son éloquence, et il était déjà avocat général, bien que très jeune, lorsqu'un jour, sans rien dire, il entra aux Jésuites, et fut le célèbre père de Ravignan, le prédicateur.

On ne manqua pas de faire des conjectures sur cette vocation subite; il se raconta des histoires plus ou moins dramatiques, dans lesquelles l'amour jouait nécessairement un grand rôle.

La plus répandue et la plus émouvante fut celle-ci :

Il avait une liaison avec une femme, dont le mari était dans les affaires. Ledit mari n'était autre qu'un fripon. Il y eut plaintes sur plaintes contre lui; on l'arrêta, et une instruction commença bientôt.

Par sa situation, M. de Ravignan ne pouvait rien faire pour lui; on le désigna pour porter la parole dans l'affaire, il voulut se récuser; mais il n'avait pas à alléguer de motifs plausibles; il eut peur de compromettre la femme et envoya sa démission.

Ce fut une rumeur. On ne pouvait y croire; comment abandonner de telles espérances d'avenir? Et pourquoi? La femme à qui il faisait ce sacrifice ne s'en montra pas digne. Il découvrit qu'il était trompé; ce fut pour lui une douleur terrible. Il avait abandonné sa profession, par dévouement, et il n'en avait d'autre récompense que la trahison.

Le chagrin s'empara de son cœur; il ne vit de con solation qu'en Dieu seul, et il devint prêtre.

Voilà le motif qu'on prête à cette vocation. D'un autre côté, sa famille et ses amis, ont toujours assuré que ces histoires étaient fausses; qu'il avait pris

l'habit ecclésiastique, parce que son penchant l'y appelait, rien de plus. La chaire sacrée avait pour lui des entraînements infinis; on sait quels succès il a obtenus et par quelle éloquence merveilleuse.

Peut-être, son zèle était-il un peu acerbe dans ses relations avec ses pénitentes ; il avait peu de liant et peu d'indulgence. Je sais des pécheresses qui sont allées à lui le cœur plein de repentir, tout imprégnées d'excellentes dispositions, et qu'il a repoussées bien plus en leur parlant de la justice de Dieu que de sa bonté.

D'une piété austère, d'une conduite irréprochable, il avait peut-être un peu trop oublié les choses de ce monde, il exigeait trop de ceux qui voulaient rentrer dans la bonne voie et ne faisait pas assez la part de la faiblesse humaine. C'est le défaut des gens trop parfaits.

Une très grande dame anglaise alla le trouver avec l'idée de se faire catholique ; elle l'était déjà de cœur, et s'il eût voulu l'accueillir, il est certain qu'elle le fût devenue tout à fait. Il lui posa de telles conditions, qu'elle se retira sans mot dire, et depuis elle n'a plus essayé.

L'abbé de Ravignan était d'un aspect froid et sévère ; pourtant son œil brillait d'intelligence, exprimait aussi une grande bonté. Je sais des traits de lui qui ne s'accordent pas avec ce que je viens de dire. Sa charité était immense ; rien ne lui coûtait pour obliger. Il ne pouvait servir que par ses démarches, il ne les épargnait pas ; son vœu de pauvreté lui interdisait de rendre des services personnels, mais sa puissante parole y suppléait.

Sa mort a été une perte réelle pour la religion ; il s'est épuisé à force de zèle. Il avait la poitrine délicate et ses forces baissaient beaucoup ; il ne s'arrêta que lorsqu'il fut incapable de se lever.

Le mariage de sa mère avec mon cousin avait

établi entre nous des relations ; j'allais quelquefois le voir aux Jésuites ; j'ai passé des heures à l'entendre, et j'aurais bien voulu pouvoir écrire ce qu'il disait.

En quittant Boulogne, je me rendis au château d'un autre de mes parents ; là, je revis du monde de Paris, mais peu d'anciennes connaissances. Ce château est un des plus beaux lieux de France ; le parc est admirable et ses environs en sont ravissants.

La société n'était pas nombreuse ; elle ne se composait que d'une douzaine de personnes, entre autres une jeune fille à marier et sa mère.

Un matin, elle reçut une lettre d'un grand seigneur étranger ; il annonçait sa visite et demandait si M[lle]*** était toujours au château.

« Je suis un peu amoureux d'elle, ajoutait-il, et surtout de son talon. Avez-vous déjà remarqué ce talon plein de physionomie? C'est étrange, mais cela est. »

La lettre fut lue et commentée au déjeuner ; on plaisanta la jeune personne, fort agréable du reste, aujourd'hui grand'mère ou d'âge de l'être, et tenant un rang distingué dans la société française. Elle prit très bien les plaisanteries et n'eut pas l'air de s'en soucier. On n'y pensa plus.

Le lendemain, *la demoiselle à marier* arriva dans le salon en s'appuyant sur une petite canne ; elle avait failli tomber et s'était blessée au pied, au point de ne pouvoir marcher. Il lui fallait bien du courage pour être descendue ; elle demanda la permission de s'étendre sur le canapé ; il lui était impossible de laisser son pied par terre.

On n'y fit aucune objection ; on n'y pensait même pas. Elle s'étendit donc à son aise et resta ainsi toute la journée ; on s'était groupé autour d'elle pour causer. Je remarquai qu'elle avait des mules fort élégantes et des bas de fil clair comme de la dentelle.

Le soir, au moment de dîner, le noble étranger ar-

riva. Tout le monde s'avança vers lui, excepté la malade. J'étais un peu en arrière et je la regardais.

Elle poussa insensiblement son pied caché sous sa robe ; et cela avec tant d'art, que l'homme le plus fin n'y aurait rien découvert. Il fallait être femme et connaître la lettre pour deviner la préparation.

Le talon se trouva exposé et tout juste assez pour donner envie d'en voir davantage ; il était si petit, si rose, si joliment découvert et en même temps encadré par la mule de satin bleu, qu'en vérité c'était plaisir que de le contempler.

Le prince vint à elle, lui fit des lèvres un compliment, pendant que ses yeux ne quittaient pas ce bas de jambe si coquettement placé en évidence. Elle rougit ! Comment peut-on rougir à volonté ? Voilà ce que je n'ai jamais compris.

Hélas ! de tout cela, il ne résulta rien du tout qu'une petite cour sans conséquence. La belle fille se maria quelques années après, à un homme riche, mais dont la position n'était pas aussi éminente que celle de l'homme au talon, marié avant elle à une noble héritière.

Nous fûmes assez paisibles à ce château. On chassa seulement ; cette année-là, il n'y avait pas de grandes réunions. Je dus ensuite rejoindre Cambrai, où nous passâmes un second hiver.

On s'y amusa beaucoup ; le régiment était de plus en plus lié avec la société de la ville. Nous nous y trouvions véritablement bien, lorsqu'arriva un événement qui nous força de partir. Cet événement a occupé toute la France ; tous les journaux en ont retenti pendant quinze jours au moins, aucun n'a raconté la vérité *vraie*. La voici :

Il y avait, dans la ville, deux jeunes personnes appartenant à une bonne famille, mais dont la conduite ne répondait pas à leur position. L'une et l'autre étaient fort jolies. L'aînée, plus âgée que sa sœur de sept à huit ans au moins, avait déjà une notoriété

très connue dans la garnison, et plusieurs régiments auraient pu parler de son esprit et de ses grâces. Sa sœur, âgée de dix-huit ans, tout au plus, débutait depuis notre arrivée à Cambrai, je crois, et celle du 61ᵉ de ligne qui nous avait suivi de près.

Toutes les deux étaient fort courtisées, mais pas en public ; les convenances se gardaient toujours en ce temps-là. Ce qui n'empêchait pas que les sœurs aimaient à faire des visites et à y rencontrer leurs amis.

A la kermesse du 15 août, elles étaient au bal de l'hôtel de ville, un peu esseulées de la part des femmes, mais très entourées des jeunes gens. Le bal était public et payant ; elles avaient le droit d'y être comme les autres, d'autant plus, je l'ai fait remarquer, qu'elles appartenaient à une famille honorable.

Le malheur date pourtant de ce jour–là.

La plus jeune était en liaison avec un charmant officier du régiment, un gentilhomme titré, un de mes bons amis. Il avait vingt-deux ou vingt-trois ans ; il était fort étourdi, mais bon garçon et parfaitement incapable d'une action mauvaise, déshonorante encore moins.

Le jour de ce bal, sa bien-aimée dansait avec un officier d'infanterie, parent d'une jeune femme très haut placée dans le monde. Celle-ci trouva déplaisant qu'il vînt auprès d'elle avec sa danseuse, et, dans un moment d'humeur, elle dit à un ami du gentilhomme, son confident :

— Mon cousin est bien inconvenant de danser à côté de moi, avec sa maîtresse.

— Comment, sa maîtresse ?

— Mais oui, cette petite une telle. J'ai entendu leur conversation, je ne savais où me mettre.

Le confident alla tout de suite répéter la chose à l'intéressé, et tous les deux se mirent à quêter dans la garnison pour des renseignements. Ils découvrirent non seulement cela, mais plusieurs autres choses ; entre autres, des accointances avec un beau capitaine

de grenadiers (général de division aujourd'hui). Ils étaient quatre jeunes gens de famille très liés, dont un fils de pair de France, les autres portant aussi des noms distingués et connus dans la noblesse. Le cousin devint furieux, rassembla ses amis, dont était le confident, et ils délibérèrent sur la vengeance à prendre. Ils s'arrêtèrent, il faut bien l'avouer, à un parti plus digne de simples soldats que de gens de leur éducation et de leur naissance, mais qui ne pouvait faire aucun mal à la demoiselle, si ce n'est un peu de honte ; ce qui ne l'agitait guère, assure-t-on.

Son amant lui donna rendez-vous chez lui à un jour prochain, ou plutôt un soir. Souvent leurs amis s'étaient trouvés témoins de telles entrevues ; ils avaient soupé ensemble plusieurs fois ; elle ne fut donc ni étonnée ni effrayée en les rencontrant là.

Le jeune homme, incapable de se dominer, commença par lui faire une scène. Il l'effraya ; il la mit sur la sellette et voulut obtenir une confession générale. Elle eut un peu de peine à se décider. Enfin, comme elle vit qu'il ne la laisserait pas sortir à moins d'avoir tout avoué, elle convint des faits déjà connus et en accusa d'autres qui l'assimilèrent, dans la pensée de ces jeunes fous, aux créatures les plus viles et de la plus basse espèce.

L'amoureux, qui croyait à une vestale, était d'une telle colère qu'il ne se connaissait pas. Elle se jeta à ses genoux, lui demanda pardon et lui jura qu'elle n'aimait que lui, mais qu'elle s'était laissé entraîner et qu'elle en était désespérée. Elle fit les plus belles promesses, prenant les autres à témoin de son repentir et jurant de tout faire pour expier.

— Eh bien, je vais te punir, dit le furieux, et te traiter comme tu le mérites !

Il lui signifia ce qu'il voulait lui faire, et que je ne puis répéter avec la meilleure intention d'être exacte ; elle y consentit, sans trop de difficultés. Pendant qu'on procédait à l'exécution, les camarades s'étaient

retirés dans un coin de la chambre, tandis que ceci se passait dans l'autre. Après on se réunit; on causa un peu et l'on se sépara. L'héroïne fut reconduite chez elle, bien escortée; la grâce fut accordée, mais le sentiment du sous-lieutenant changea de portée et perdit tout ce qu'il avait de sérieux.

Il n'était pas homme à en mourir de chagrin.

Tout cela fût resté inaperçu et, bien que fort blâmable au point de vue de la morale et de la convenance, le fait n'eût pas eu d'autres suites sans la curiosité et la jalousie d'une voisine. Elle demeurait en face de la maison du rendez-vous, et trouvait le gentil officier fort de son goût. Elle le lui avait laissé entendre de son mieux et, comme tout occupé de sa belle, il n'avait pas daigné s'en apercevoir, elle lui en voulait fort et l'espionnait pour en faire son profit et chercher une vengeance.

Ce soir-là, elle vit entrer sa rivale et les officiers. En vrais étourneaux, ils n'avaient rien fermé, ni persiennes ni rideaux. Elle était à son observatoire sans lumière. Elle aperçut donc tout ce qui se passa, le chargea encore davantage, par suite de ses mauvais sentiments, et, dès son réveil, alla confier à deux ou trois amies intimes qu'il était arrivé des choses horribles chez M. ***, qu'elle y avait assisté comme Mme Mansion à l'assassinat de Fualdès, et qu'on avait au moins égorgé la jeune fille. Elle l'avait vu emporter, à moitié morte, avec les amplifications que la sottise, la méchanceté et la haine peuvent imaginer.

Je puis certifier, pour l'avoir « vu de mes yeux », que le lendemain la belle se portait à merveille et qu'elle était assise devant sa porte avec des voisines, très gaie et semblant fort satisfaite. C'était un dimanche. Je sortais de la messe militaire; je passai devant sa maison, et je la remarquai, justement parce que je la trouvai plus pimpante que de coutume.

J'ignorais ce qui s'était passé; il est inutile de le faire observer.

On cause de tout dans les petites villes. Depuis le bal, il avait bien été question, par-ci par-là, de ses derniers exploits, des différentes jalousies éveillées, mais on ne s'en occupait guère que par rapport au comte et l'on ne prenait qu'un intérêt médiocre à tout cela

CHAPITRE VII

Service d'amie. — Grande émotion dans la ville. — La politique s'en mêle. — Rendez-vous au théâtre. — Les deux régiments s'y portent. — La montagne accouche d'une souris. — *Les trois sans hommes*. — Les journaux parlent. — Exagération. — Mme la Dauphine s'en mêle. — Les arrêts forcés. — Funestes suites pour les coupables. — Le 61e de ligne. — Le colonel comte de Chassepot. — Léon de Chassepot, son fils. — M. Tronson-Ducoudray. — Nouvel officier au 2e dragons. — Le petit-fils de Beaumarchais. — Nous quittons Cambrai. — Le château de P... — Description. — Le lac. — La tour. — Histoire de la comtesse de Bussy-Lameth et du marquis d'Albret. — La fontaine d'Albret. — Le pas de Sissonne. — Assassinat. — Dieu! que c'est laid un homme mort! — Une femme sans cœur.

Quelques jours après, j'étais fort tranquillement chez moi à lire, lorsque je vis arriver une jeune femme de la ville que j'aimais sincèrement, et qui s'en montra depuis bien oublieuse. Elle était toute pâle, tout émue, et me pria de fermer ma porte pendant le temps qu'elle serait là; elle avait besoin de me parler.

Je m'empressai de la satisfaire; et, quand nous fûmes bien seules, je lui demandai de s'expliquer.

Elle me dit qu'elle venait me rendre un grand service; que pour cela elle trahissait les siens, mais qu'elle croyait devoir le faire, par amitié pour moi;

que j'étais fort innocente de tout, et qu'il n'était pas juste que j'en fusse punie.

Je la regardai étonnée ; je ne la comprenais pas.

— Vous ne vous doutiez de rien, j'en étais sûre. Apprenez donc ce qui se passe. La ville entière est révoltée contre la garnison, principalement contre les dragons. Tous les hommes sont furieux ; il y aura certainement du bruit, ce soir au théâtre ; ils y vont dans cette intention. N'allez pas non plus vous promener sur l'esplanade, c'est encore un lieu de rendez-vous pour quelques batailles ; le mieux est de rester chez vous, on ne viendra pas vous y chercher.

— Mais pourquoi cette colère ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Comment, vous ignorez toute cette histoire, vous l'amie de ceux qu'on accuse ? C'est juste, ils ne sont pas venus s'en vanter.

Elle me raconta alors, non pas ce que l'on vient de lire, mais les superbes propos de la curieuse, augmentés de tous ceux des bavards. La fille avait été martyrisée, en haine des *Camberlots* [1], pour les narguer ; mais ils prouveraient bien qu'on n'avait pas si bon marché d'eux. Ils apprendraient, ces beaux messieurs, qui se croient tout permis, parce qu'ils sont titrés, que l'ancien régime n'est pas revenu, que les nobles n'ont plus le droit de molester les bourgeois, de violenter leurs filles, et encore moins de les assassiner.

Quoique Mlle *** fût très bien portante, on s'obstinait à vouloir qu'elle eût reçu tous les mauvais traitements possibles.

On le voit, la politique se mêlait à cette triste histoire d'amour. La ville de Cambrai était plus que libérale. Comme il y avait peu de noblesse, on la

1. Habitants de Cambrai, mais le terme était pris en mauvaise part ; on disait surtout la société *camberlote*, pour désigner le peuple.

détestait; on lui mettait toutes les iniquités de la terre sur les bras.

Le malheur voulut que les jeunes gens compromis fussent tous gentilshommes, excepté le chirurgien aide-major qu'ils s'étaient adjoint dans leur partie, circonstance aggravante, aux yeux des révoltés. On allait jusqu'à accuser celui-ci d'avoir saigné la demoiselle aux quatre membres.

Je me récriai beaucoup; j'attestai que ce devait être des calomnies ; la jeune femme me répliqua fort judicieusement que calomnies ou non, cela ne signifiait rien. C'était un prétexte. L'esprit de parti, l'esprit de caste s'étaient emparés du fait, qui devenait un drapeau. De graves malheurs pouvaient s'en suivre, elle entendait m'en prévenir. Elle me suppliait de lui garder le secret, car s'il était révélé, les esprits étaient si montés qu'on pourrait bien lui faire un mauvais parti.

Je la remerciai, tout de même un peu inquiète. Elle se sauva, le voile baissé, par les petites rues pour rentrer chez elle. En ce temps-là, un voile baissé était une anomalie ; il fallait un grand deuil où des circonstances inouïes pour qu'on se le permît.

Mon mari, en entrant, vint me confirmer l'effervescence qui régnait dans la ville. Les officiers des deux régiments avaient décidé qu'ils iraient tous, ce soir-là au théâtre, puisqu'on les provoquait, et qu'ils attendraient messieurs les bourgeois suivant leur bon plaisir. Il me pria de ne pas l'accompagner ; il pouvait y avoir une bagarre et ce n'était pas ma place. J'avais l'humeur très belliqueuse ; j'insistai pour m'y rendre comme de coutume. Ce serait d'ailleurs laisser croire que nous avions peur, et cela ne pouvait pas s'admettre.

J'obtins la permission d'affronter le péril ; j'étais ravie, avide de danger et d'émotions.

La force était véritablement imposante. Non seulement les officiers étaient présents, mais beaucoup de sous-officiers, de soldats s'étaient empressés d'ac-

courir à la défense de l'uniforme. Depuis le matin, les gens sérieux s'étaient interposés ; on avait raisonné beaucoup les bourgeois, et ils s'étaient apaisés. Il y aurait eu de la folie à eux de ne pas se calmer tout à fait, en présence d'une pareille manifestation.

Les loges étaient garnies d'épaulettes. J'étais presque la seule femme, avec trois pauvres sœurs qui se plaçaient au balcon à toutes les représentations théâtrales, et qu'on avait surnommées *les trois sans hommes*, par un jeu de mots un peu risqué. Elles restaient toujours ensemble, et jamais un homme ne les approchait ; elles vivaient dans la retraite et ignoraient probablement ce qui devait se passer.

Elles ne bronchèrent pas, restèrent jusqu'à la fin.

On se regarda d'une façon très hostile, on se coudoya dans les corridors, on ne se parla pas. Les colonels avaient envoyé les coupables aux arrêts forcés, sauf à s'expliquer ensuite. Leur absence contribua beaucoup, je suppose, à arranger les affaires.

Nous quittâmes le spectacle, sans le plus léger bruit.

L'agitation resta la même ; on s'attendait à chaque instant à une collision quelconque. Les autorités civiles et militaires se consultaient sans cesse. Malgré les efforts des chefs de corps, un rapport terrible fut fait au ministre, par le maire de la ville, contre les officiers. Il donnait créance aux bruits répandus, et l'affaire fut présentée au gouvernement et dans les journaux sous un jour aussi odieux que celui des officiers prussiens, chez qui une jeune fille est morte il y a peu de temps. Ce fut une clameur de haro partout ; et ce charmant uniforme vert et rose tomba tout à fait en défaveur.

Celui de ces messieurs dont le père était pair de France se trouvait spécialement protégé par Madame la Dauphine ; elle lui fit dire de ne plus compter sur son appui. Tous furent mis aux arrêts forcés, pour un mois, et le principal auteur de la chose fut chassé du régiment ; on l'envoya en disponibilité

Sa carrière tout entière s'en est ressentie; probablement, si la révolution n'eût pas eu lieu, elle eût été tout à fait brisée. Heureusement pour lui, il avait des parents à la cour de Louis-Philippe, qui le firent réintégrer avec bien de la peine. Les autres s'en ressentirent longtemps. Après on finit par oublier.

Voilà quelle fut cette affaire, dont on parla tant et qui eut de si funestes conséquences. L'action était certainement très blâmable, mais elle ne méritait pas la punition qu'elle reçut. Je l'ai dit, on s'en prit à ces jeunes gens de la haine qu'on vouait à leur caste. Ils eussent porté des noms roturiers, qu'on se fût contenté d'en parler sourdement.

Aucun homme honorable de Cambrai n'avait envie, certes, d'arborer le drapeau de la victime; c'était donc un prétexte, et rien de plus. Il va sans dire que le régiment reçut l'ordre de quitter Cambrai; cependant, le 61e y resta, je crois.

C'était un charmant régiment que le 61e, parfaitement composé. Le colonel était le comte de Chassepot de Beaumont, un des derniers chevaliers français qui restassent; parmi les officiers, se trouvait son fils Léon, un des meilleurs et des plus aimables garçons que j'aie connus; il y avait aussi Tronson-Ducoudray, fils de l'avocat de Marie-Antoinette, fort spirituel, rempli d'entrain et de gaîté. Le pauvre jeune homme fut tué en Afrique, quelques années après.

Le 2e dragons avait acquis un officier d'état-major, qui entra tout de suite dans notre intimité, Charles de Larue, petit-fils de Beaumarchais, fils aîné de sa fille unique Eugénie et de M. de Larue, colonel d'une des légions de la garde nationale de Paris, qui a été une puissance jusqu'à l'avènement de l'Empire.

Charles de Larue avait un caractère des plus honorables et le plus agréable à vivre. Il avait de l'esprit sans méchanceté, une franchise, une loyauté à toute épreuve, et une bonté sans limites. Il se retira général du service. Il avait épousé Mlle Rœderer.

Nous devions donc quitter Cambrai et nous en aller bien loin, à Lunéville. Je partis seule avant mon mari afin de pouvoir passer quelques jours chez mon cousin, le vicomte de T..., à son beau et splendide château de P... Nous en étions à quelques lieues seulement, et je ne voulais pas m'en aller à l'autre bout de la France sans lui avoir fait une visite.

P... est une demeure princière. Le château a été reconstruit tel qu'il est, à la fin de Louis XIV, par un président au parlement de Paris, ancêtre du propriétaire actuel. Il est fort grand ; il a l'aspect digne et noble des bâtiments de ce temps-là. Entouré de fossés larges et profonds, il a une vaste cour d'honneur formée par les grilles et les fossés mêmes. On y arrivait par le village et par de tortueuses allées plantées d'arbres majestueux, entourant trois pièces d'eau en miroir, suivant le style de l'époque.

Le parc, tel qu'il était quand je l'ai vu, avait été presque entièrement refait par le père du vicomte et par lui. Il s'y trouvait un lac, dessiné avec les sinuosités du lac de Genève, traversé par un ruisseau comme celui-ci l'est par le Rhône; un joli chalet, rapporté de Suisse pièce à pièce, se mirait dans ses ondes transparentes. La seconde femme de M. de C... le père était de Genève, et cette galanterie était à son adresse.

Le fils avait fait construire, sur une assez haute colline, une tour gothique, la plus jolie fabrique possible. Elle avait trois étages : la salle des gardes; au premier, la salle des chevaliers; au second, la salle des dames; puis la plate-forme, surmontée d'une bannière à longs plis, aux armes du châtelain.

Sur les créneaux étaient sculptées celles de toutes les alliances.

Le tout avait été bâti sur des dessins exacts; tout ce qu'on y trouvait était du temps : les vitraux, les armures, les étoffes, les meubles, les hanaps, rien n'y manquait. C'était un véritable musée de curiosités.

Du reste, le château avait non pas ses légendes, mais ses histoires véritables. C'était jadis un vieux manoir appartenant aux***.

Il était situé un peu plus loin que celui d'à présent, et entouré d'un bois où se trouvait une fontaine. Ceci se passait sous le règne de Louis XIV; Mlle de Sissonne était une des plus belles personnes de la province. Elle chantait et dansait en perfection, et, parmi tous les partis qui se présentèrent, son père choisit pour elle le comte de Bussy-Lameth, grand seigneur fort riche, qui la conduisit à la cour aussitôt après son mariage. Elle y produisit un grand effet. On la baptisa la *belle Picarde*, et le roi lui-même fut un instant séduit par ses charmes; elle était trop fière pour l'écouter.

Sa danse fit grand bruit; elle inventa un pas qui porte encore son nom et qu'on appelle le pas de *Sissonne*. Par corruption, on en a fait *si sol*, mais c'est le même.

Son mari était brutal, désagréable; elle ne l'aimait pas, et elle subit promptement l'influence de cette cour galante. Elle accueillit les vœux de Charles-Amanieu d'Albret, neveu du maréchal de ce nom et arrière-neveu de la mère d'Henri IV. Le marquis d'Albret était un des courtisans les plus raffinés et un des hommes les plus agréables de la cour; sa femme était une des dames du palais de la reine, mais il ne s'en occupait pas davantage pour cela.

Il devint passionnément amoureux de la comtesse de Lameth, et ne le cachait pas plus qu'on ne le cachait alors; le mari devint jaloux et emmena sa femme à P... pour la soustraire aux séductions.

L'amour ne s'inquiète guère des difficultés, des distances; ils s'en inquiétaient moins encore nos bons aïeux, bien plus détachés que nous des intérêts matériels, et n'ayant dans leur existence que deux occupations : se battre et aimer. Le marquis se déguisa, parvint à séduire les domestiques et s'introduisit

chez la belle dame, furieuse d'avoir été arrachée à Versailles. Elle en voulait fort à son mari, et s'en vengea de grand cœur.

Ce commerce dura plusieurs années, sans qu'on en eut aucun soupçon. Les périls dont il était hérissé lui donnaient plus de piquant, plus de charme. Les amants se voyaient rarement; il fallait risquer sa vie pour obtenir un quart d'heure. Ils s'aimaient à la rage. M[me] de Lameth n'en détestait que plus son mari, sans daigner le dissimuler même.

Le père de la belle Picarde demeurait avec le jeune ménage. Il conçut quelques soupçons sur la conduite de sa fille, et, au lieu de lui en parler pour s'en éclairer, il le confia imprudemment à son gendre, qui n'en savait que trop déjà. Celui-ci épia sans rien découvrir; les « spirituelles femelles », suivant l'expression de Figaro, s'arrangèrent de façon à le détourner. La servante interrogée, tentée même par une assez grosse somme, nia tout; elle était très sûre que sa maîtresse et M. d'Albret la dédommageraient au centuple.

On s'adressa alors à un écuyer, qui fut plus facile à séduire. Il promit de tout savoir et de tout dire. En effet, ayant découvert un rendez-vous projeté, il en prévint le mari et le père; leur parti fut bientôt pris. Le comte de Sissonne quitta le château huit jours avant, et le comte de Bussy-Lameth la veille. Tout s'arrangeait pour le mieux, au gré des désirs des amants, et la comtesse n'avait jamais été si heureuse.

Le marquis d'Albret arriva le soir à cheval, et s'en alla attendre dans le petit bois le signal ordinaire; il n'avait avec lui qu'un seul laquais. Au lieu de l'adroite soubrette, ce furent des assassins payés par le mari qui se présentèrent. Le gentilhomme se battit comme un lion. Il succomba sous le nombre; son corps fut porté près de la fontaine qui, depuis ce jour, prit le nom de fontaine d'Albret qu'elle a encore.

En faisant quelques changements dans les dispositions de cette fontaine, on creusa la terre et on

trouva un anneau d'or avec une petite plaque ovale, sur laquelle est gravé le monogramme du nom du marquis d'Albret. Nul doute que cette bague lui ait appartenu et qu'il l'ait perdue dans la lutte contre les spadassins.

Elle a été remise au vicomte de Courval, qui doit certainement la posséder encore, curieux d'antiquités et d'objets d'art comme il l'a toujours été.

Cependant Mme de Lameth était dans son appartement, attendant avec impatience l'heure fixée, lorsque la caméristc vint lui dire, tout effrayée, que les portes du château étaient fermées par ordre de M. le comte, et qu'elle ne pouvait pas sortir.

— Allons donc! M. de Lameth est absent et je suis seule maîtresse ici, apparemment! Il faudra bien que l'on m'obéisse!

— Je crois avoir entendu la voix de M. le comte de l'autre côte des fossés, madame. J'ai vu rôder par ici des hommes de mauvaise mine. J'ai grand'peur que nous n'ayons été trahies.

Plusieurs coups de pistolet, tirés du côté de la fontaine, lui coupèrent la parole. Des cris se firent entendre; elles se regardèrent épouvantées. Une des femmes de la comtesse se précipita vers elle en s'écriant :

— Ah! madame, il y a des voleurs dans le parc!... voilà qu'on se bat là-bas!

Mme de Lameth était plus morte que vive; mais, comme c'était une femme de tête, elle reprit promptement ses esprits, et donna tout de suite dans ce que le hasard lui présentait. Les gens de son mari avaient fait trop bonne garde en son absence; peut-être le marquis avait-il négligé quelques-unes des précautions ordinaires; on l'avait aperçu, on l'avait pris pour un larron, ainsi qu'il y en avait tant alors, et l'on avait tiré sur lui. Rien de plus simple et de plus rationnel. Elle n'était pas compromise; il ne fallait pas s'amuser à trembler, à se désespérer. Elle devait

agir en dame châtelaine chargée de gouverner la maison où elle se trouvait sans protecteur.

Une seule chose l'inquiétait, c'était sa lettre de rendez-vous. Le marquis avait l'habitude de la garder sur lui jusqu'à ce qu'ils se fussent vus; alors ils la brûlaient ensemble, après qu'ils en avaient baisé chaque ligne.

Comment faire pour en rentrer en possession ? Sa présence d'esprit ne lui fit pas défaut. Toutes ses idées se présentaient à son imagination, en bien moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire.

— Des voleurs? reprit-elle, sans doute c'est cela. Je veux savoir par moi-même ce qu'il en est. Appelez l'écuyer de M. de Lameth, il a des comptes à me rendre.

On eut beaucoup de peine à le trouver. Une grande confusion régnait dans le château; des hommes armés allaient et venaient partout; ils commençaient à avoir peur de ce qu'ils avaient fait, le laquais du marquis d'Albret ayant nommé son maître, parent du roi, neveu et gendre du maréchal. Il avait ajouté qu'il venait parler à Mme la comtesse, et qu'ils auraient à rendre compte de leur action à Sa Majesté et au maréchal.

Mme de Lameth écouta leurs plaintes. Ils n'avaient agi que sur l'ordre de leur maître; on ne pouvait s'en prendre à eux, mais à M. le comte.

— Pas plus à M. le comte qu'à vous, répliqua-t-elle; vous avez fait votre devoir en défendant la maison; quant à moi, je ne sais ce que cet homme veut dire, il doit y avoir un malentendu; conduisez-moi donc où se trouve son corps, que je le voie.

On la conduisit, en effet, suivie de ses femmes, jusqu'à la fontaine, avec des torches; elle regardait bien autour d'elle; son mari ne se montrait nulle part. Le cadavre était recouvert d'un manteau, qu'elle écarta elle-même, et elle regarda longtemps. Elle se baissa ensuite, ouvrit le pourpoint et y prit un billet, parmi

d'autres papiers qu'elle remit à leur place; puis, relevant la manche du mort, elle lui ôta un bracelet qu'il portait et qui venait d'elle.

Tout cela fait, elle resta un instant immobile, l'examinant toujours et dit :

— Dieu, que c'est laid un homme mort!

Puis, elle tourna le dos.

Ce fut là toute l'oraison funèbre de cet amant plein de jeunesse et d'avenir, assassiné pour elle; rien de plus dur et de plus lâche qu'une femme sans cœur.

Le procès s'instruisit. Le comte de Bussy-Lameth et le comte de Sissonne étaient passés à l'étranger. Ils furent condamnés par contumace et tous leurs biens confisqués; c'est ainsi que la terre de P... arriva dans la famille de C...

Le second drame dont ce domaine fut le théâtre est justement la contre-partie de celui-là.

CHAPITRE VIII

Tout ce que je raconte du château de P... est vrai. — Seconde histoire. — M. de Grailly. — Il vient à P... — Querelle. — Duel. — Blessure. — Maladie. — Mort attribuée à une fluxion de poitrine. — Mme de la Panneterie. — Belles amorces. — Coup épouvantable. — Son journal. — Ses fragments. — Dévouement sans pareil. — Sa mort. — Son manuscrit rongé des rats. — Vers de Roger de Beauvoir. — La société de P... — Le comte et la comtesse de Vaudreuil. — M. et Mme Collot; la marquise de Loulas. — M. Edmond Collot. — M. Lejears. — M. le marquis de L... — Jules de M... — Le baron de P...

Ce que j'ai raconté et ce que je vais raconter encore sur le château de P... est historique. L'assassinat du marquis d'Albret est relaté dans les *Mémoires du duc de Saint-Simon* et dans les *Lettres de Mme de Sévigné ;* celle-ci en donne même quelques détails, mais glisse légèrement sur ce sujet. Le nom d'Albret lui était pénible à prononcer et à écrire ; son mari avait été tué en duel par le chevalier d'Albret, oncle de l'amant de la belle Picarde.

L'autre anecdote était beaucoup plus intime. L'histoire n'en parle pas, mais elle est plus certaine encore si c'est possible, car j'en ai vu l'héroïne et je possède un petit livre écrit de sa main.

Celle-là était une femme de cœur. Elle a donné l'exemple d'un amour aussi rare dans la sincérité

que dans la durée; aussi beaucoup de gens ont-ils prétendu qu'elle était folle.

Le motif en était si touchant qu'on ne saurait le lui reprocher.

Avant la Révolution — j'entends la douairière et non pas ses filles — Mme de C... recevait chez elle toute la province. Les officiers en garnison dans les villes voisines y étaient gracieusement accueillis. Parmi eux, un de ceux qu'on aimait le plus, était un capitaine d'artillerie, M. de Grailly, en garnison à La Fère. Il venait très souvent, avait sa chambre attitrée. C'était un homme d'esprit, très gai, très bien élevé, appartenant à une excellente famille et fort joli garçon, ce qui n'a jamais rien gâté pour personne.

Un matin, il était à déjeuner à P... avec plusieurs voisins du château et d'autres militaires, et M. et Mme de Failly qu'il connaissait beaucoup. La bonté de Mme de C... l'encourageant, il fut aussi drôle, aussi en train qu'à l'ordinaire, et raconta mille folies.

Il se mit ensuite à plaisanter Mme de Failly, près de qui il était placé à table; et il s'en occupa au point de rendre son mari jaloux. Ce ménage vivait pourtant séparé depuis plusieurs années; la femme avait des amants et ne s'en cachait pas; l'époux en avait pris son parti. Ils se voyaient chez leurs amis communs, et quelquefois l'un chez l'autre. Etrange ménage que celui-là!

Après le déjeuner, M. de Failly prit M. de Grailly à part et lui reprocha ses libertés envers sa voisine.

— Bah! lui dit l'autre, vous savez bien que c'est sans conséquence.

— N'importe, cela me déplaît.

M. de Grailly répliqua en riant :

— Vous n'êtes pas toujours si susceptible.

Mme de Failly était fort coquette; elle avait tout employé pour donner au jeune officier l'envie de s'occuper d'elle. Ordinairement son mari restait fort indif-

férent à tout cela ; sans doute il était de mauvaise humeur, car il se fâcha.

Mme de C..., inquiète, emmena M. de Grailly pour le sermonner. Elle se doutait bien que les choses ne se passeraient pas tranquillement et voulait faire tous ses efforts pour les pacifier. L'étourdi reçut la morale, promit que, quant à lui, il ferait tout pour éviter une querelle inconvenante dans la maison où il était reçu avec tant de bienveillance ; pourtant il n'en était pas le maître et, si on le provoquait, il faudrait bien répondre.

Mme de C... alors chercha M. de Failly, le supplia de ne pas faire attention aux sornettes d'un étourdi, aussitôt oubliées que dites, et voulut obtenir de lui la promesse qu'il se contenterait d'excuses offertes devant les témoins de l'offense. Il éluda la question avec beaucoup de convenance et d'adresse. Toutefois, il ne promit rien. Quant à Mme de Failly, elle ne s'occupa de cela apparemment ; il n'est plus question d'elle.

La châtelaine savait qu'une pareille injure valait du sang entre gentilshommes, et les fit surveiller soigneusement ; elle et son mari employèrent tous les moyens pour les empêcher de se joindre. Ceci dura une partie de la journée. On fut agréablement surpris, lorsque l'on vit tout à coup M. de Failly s'approcher de son adversaire, que Mme de C... et d'autres dames retenaient en charte privée. Il se mit sur la voie de lui offrir des excuses, et lorsqu'il les eut faites, tous les nuages semblèrent se dissiper ; la joie rentra au logis. Mme de C... le remercia, bien qu'elle fût d'un étonnement profond et qu'elle eût peine à croire à la sincérité d'un raccommodement.

Après le dîner on joua au billard, on causa. La soirée et le souper se passèrent de la même manière. Rien ne pouvait faire supposer qu'on ne fût pas dans la meilleure intelligence possible. En rentrant chez lui, M. de Grailly trouva un billet de quelques lignes lui annonçant une visite, quand tout le monde serait

couché, et le priant d'attendre, ce qu'il fit. Une heure après M. de Failly parut.

— J'ai feint d'obéir à Mme de C..., monsieur, vous l'avez bien compris, j'espère, sans quoi sa surveillance ne nous eût pas donné un moment de repos. Vous avez ici deux amis, prêtez-m'en un, et demain, à l'aurore, sans faire de bruit, allons-nous en tous les quatre derrière les écuries et finissons-en. Cela vous convient-il ?

— Parfaitement, monsieur, vous me faites trop d'honneur.

M. de Failly se retira ; le jeune homme alla doucement prévenir les officiers qui s'attendaient bien à quelque chose sans doute et, dès les premiers rayons du jour, pendant que tout dormait encore, ils se rendirent sur le terrain.

M. de Grailly reçut un coup d'épée dans la poitrine ; les témoins déclarèrent l'honneur satisfait, bien que la blessure parût très légère et laissât à peine couler quelques gouttes de sang. Les champions et leurs seconds rentrèrent, avant que nul ne fût debout. On ne pouvait donc avoir aucun soupçon.

Ils parurent au déjeuner ; le jeune officier, un peu pâle, prétexta un mal de tête et ne mangea pas. Il fut très gai, bien qu'il souffrît, et, en sortant de table, il dit gaiement à son adversaire, en lui montrant le billard :

— Voulez-vous, monsieur, que nous reprenions la partie interrompue hier ?

Ce mot fit frémir les personnes instruites de l'aventure. On crut pourtant que c'était une plaisanterie et l'on n'y songea plus. Tout le monde, même les maîtres de la maison, ignorait la rencontre du matin.

M. de Grailly supporta tout le jour d'assez vives souffrances, mais vers l'heure du souper, le mal de tête augmentant, il demanda et obtint la permission de remonter dans sa chambre.

Le lendemain, il se trouvait si mal que le vicomte

de Mauroy, son ami et son témoin, crut devoir avouer la vérité à leurs hôtes ; on envoya aussitôt chercher un médecin à Soissons. Les communications et les habitudes étaient telles en ce temps-là que, même chez des gens très riches, on ne pouvait avoir des secours prompts pour son argent. Le médecin, le docteur Lepetit, n'arriva que trois jours après.

L'épanchement s'était produit à l'intérieur; il en résulta un dépôt. On saigna M. de Grailly deux fois, mais trop tard, et quelques jours après, malgré des soins de toutes sortes, il succomba.

La cause de sa mort resta inconnue. On l'attribua à une fluxion de poitrine. Chez un conseiller de grand' chambre au parlement de Paris, un homme *ne pouvait pas mourir* d'un coup d'épée, la loi s'y opposait. Il en fût résulté des désagréments incalculables.

M. de Grailly fut enterré dans le cimetière de P..., près de l'église.

Tout ceci n'est que d'un médiocre intérêt, lorsque l'on ne connaît pas le côté sentimental du drame. M. de Grailly avait connu à La Fère une jeune femme, M[me] de la Panneterie, fort malheureuse avec son mari qui la battait, ou à peu près. Son père et sa mère l'avaient reprise chez eux. Ce mari avait mangé toute sa fortune, et la pauvre créature se trouvait réduite à très peu de chose.

M. de Grailly et elle s'aimèrent passionnément; on ne le sut pas, excepté la mère qui le devina et qui fit tout au monde pour s'y opposer. Leurs amis les servirent mieux et leur fournirent les moyens de se voir. On était fort compatissant pour les amoureux au dix-huitième siècle. On facilita la correspondance à ceux-là. Lorsque le régiment quitta La Fère, il se rendit à Laon. Ils se rejoignirent encore en secret, mais rarement. La veille de son départ pour P..., l'amant écrivit à sa maîtresse une dernière lettre brûlante.

La pauvre femme en attendit en vain une nouvelle, et son inquiétude devint d'autant plus vive qu'elle

était obligée de la dissimuler. Son ami était fort exact ; elle ne savait à quoi attribuer ce silence. Pendant ce temps-là, le duel et ses suites eurent lieu.

Un soir, elle reçut une lettre d'une amie, habitant Laon. Celle-ci ignorait parfaitement la liaison ; elle disait à la fin, en *post-scriptum*, comme une nouvelle indifférente :

— M. de Grailly est mort l'autre jour à P... d'une fluxion de poitrine.

Ce fut un coup épouvantable. Elle crut avoir mal lu pourtant, et voulut ensuite se cramponner à l'idée que c'était une erreur. A moitié folle de chagrin, elle se décida à sortir de cette incertitude, écrivit à Mme de C... et, sans se nommer, lui donnait une adresse étrangère pour répondre. Elle la suppliait de lui dire la vérité.

Mme de C... lui confirma le malheur, sans avouer le duel toutefois ; elle lui raconta les derniers moments du chevalier, lui dit combien il avait parlé d'elle, tout en laissant ignorer son nom ; sa dernière lettre était restée sur lui jusqu'à sa mort, après laquelle on l'avait religieusement brûlée sans la lire.

A dater de ce moment, cette femme aimante ne vécut plus que pour les regrets. Elle s'imagina que l'âme de son amant habitait son corps avec la sienne ; et elle ne cessa pas de lui parler. Il faut lire le journal écrit de sa main pour savoir combien elle a aimé et souffert. Le cœur en est tout ému ; on ne rencontre pas souvent des sentiments tels que celui-là.

Cette catastrophe et ces événements avaient lieu en octobre 1783. Mme de la Panneterie ne vint à P... que ce même mois 1794. J'en ignore la raison, mais cela lui fut impossible apparemment.

Elle raconte dans son journal cette première visite à la tombe chérie ; comme quoi elle se la fit indiquer ; comme quoi elle vit les cercueils des anciens seigneurs profanés, afin d'en arracher le plomb ; comme quoi enfin elle découvrit l'endroit qu'elle aspirait à

voir. Elle donne là-dessus des détails pleins d'une tendresse et d'une poésie ravissantes. Ainsi, elle dit qu'elle s'agenouilla ardemment sur la tombe.

— « Mais je m'en relevai bien vite, j'avais si peur de te faire mal ! »

Ensuite elle raconte qu'elle aperçut des pâquerettes, qui fleurissaient parmi les herbes. Je copie :

« Il me vint aussitôt l'heureuse idée d'en détacher
« une, et que tu me l'offrais ; je l'enlevai doucement,
« non seulement avec ses fleurs et son feuillage,
« mais avec sa racine imperceptible et quelques
« grains de mousse de la plus petite espèce qui s'y
« trouvaient attachés. J'eus ainsi en ma possession
« cette chère petite plante, toute fleurie, comme me
« venant de toi, mon ami... »

Elle retourna à la Fère avec ce souvenir, mais depuis ce moment, elle n'eut d'autre pensée que celle de faire élever un t mbeau à son ami. Réduite à vivre de rien pour ainsi dire, elle prit encore sur ce bien juste nécessaire. Pendant trente-quatre ans, elle ne but que de l'eau, mangea à peine autre chose que du pain sec, jusqu'à ce qu'elle eût réuni la somme voulue pour acheter un marbre, fonder une messe à perpétuité et doter trois jeunes filles qui doivent se marier le jour anniversaire de la mort de M. de Grailly.

Chaque année, jusqu'à sa mort à elle, et depuis cette fondation, elle vint à P... passer vingt-quatre heures. Elle couchait dans la chambre où son amant a rendu le dernier soupir, et passait la journée au cimetière.

J'espère que celle-là a aimé jusqu'à la mort.

C'est dans une de ces visites-là que je l'ai vue, toujours en deuil et remplie de cette même douleur, livrée à cette conviction intime qu'elle avait en elle deux âmes, la sienne et celle de celui qu'elle pleurait. On ne s'apercevait pas qu'elle eût été jolie.

Elle est morte âgée, je ne sais à quelle date.

M. de C... m'avait prêté son manuscrit; il est resté longtemps dans une armoire où les rats l'ont presque entièrement mangé. Roger de Beauvoir qui l'avait lu auparavant, le revoyant en cet état, improvisa ces jolis vers sur la couverture :

A l'inconnue auteur de ces pages.

A ce livre rempli d'un souvenir ardent,
On voit comme elle aima, la pauvre jeune femme.
Mais les rats ont posé la dent
Sur son manuscrit, chose infâme!
Ainsi tout s'éteint sans retour,
Où va la gloire, où va l'amour?
Nous le savons tous. Sort étrange!
Notre œuvre même n'a qu'un jour.
Un rien nous tue, un rat nous mange.

Le château de P... était ordinairement fort brillant en cette saison de l'année; il l'était beaucoup cette année-là, non pas tant néanmoins que nous le verrons plus tard, mais il s'y trouvait plusieurs personnes du haut monde de Paris et quelques-unes des environs.

Nous avions le comte et la comtesse de Vaudreuil, nouvellement mariés. Le comte de Vaudreuil était chargé d'affaires à Weimar. Homme de beaucoup d'esprit, d'excellentes manières, il était d'une mauvaise santé et mourut bien jeune.

Sa femme, remariée depuis au marquis de Radepont, était M[lle] Collot, fille de M. Collot, ancien directeur de la Monnaie, une des figures remarquables de ce siècle.

Il était venu à Paris avant la Révolution, tout jeune, avec une petite pacotille; il ne s'en cachait pas. Par son savoir-faire, son intelligence, la Révolution, l'Empire et les circonstances aidant, il avait fait une grande fortune. C'était un homme charmant, beau, aimable, qui s'était fait d'excellentes manières. Il cau_

sait à merveille, et racontait des choses curieuses, que je suis désolée d'avoir oubliées.

Il épousa Mlle Lejears, le type de la vertu, de la beauté, de la bonté, de la grâce. Il en eut quatre filles et un fils. L'aînée, Louise, est celle dont il est ici question. Belle, bonne, spirituelle, instruite, pleine de talent, elle réussissait à gâter tout cela par une affectation dont on se moquait. Elle voulait absolument descendre des croisades; elle était couverte d'armoiries et ne parlait que de ses aïeux; c'est le grand défaut des parvenus, mais ordinairement les gens d'esprit s'en garent.

Elle avait justement à P... une châtelaine riche d'écussons, de couronnes, qu'elle expliquait sans cesse, ce qui devenait fastidieux. Une fort belle fille très spirituelle, Mlle Elise Tronson qui habitait Coucy, à quelques lieues de P..., admirait cette orfèvrerie, un véritable objet d'art.

Elle vit une couronne ducale et en fit l'observation.

— Je croyais, madame, que votre premier titre était celui de marquise?

— Oui, répondit la comtesse, mais la couronne ducale a été accordée par le roi, en récompense de ses services à mon père ou à mon grand-père, je ne sais plus lequel.

— A M. Collot, madame? demanda Mlle Tronson d'un air innocent.

Je dois ajouter qu'elle était particulièrement l'objet des hauteurs de cette pauvre Louise, si bien faite pour être aimée, admirée, et qui l'eût été de tout le monde si elle l'avait voulu. Elle a disparu bien jeune encore.

Sa seconde sœur, Cécile, comtesse de Saint-Aignan, morte l'année dernière très jeune également, était la perfection même. Dieu lui avait tout donné; et elle joignait le charme, la grâce de sa mère à l'esprit de son père. Elle était fort grande, ses mains et ses

pieds étaient des miracles de petitesse et de forme.

La troisième sœur, Marie, s'est éteinte à seize ans ; elle eût été la vraie semblable de sa sœur Cécile.

J'ai beaucoup moins connu les deux derniers enfants : Victoire, devenue marquise de Loulas, et M. Edmond Collot ; celui-ci surtout était un enfant.

Le frère de Mme Collot, M. Lejears, était un homme de grand mérite, un vrai savant et un savant aimable, ce qui est assez rare. Il était fort recherché dans les meilleurs mondes à Paris. On n'est pas plus charmant ni plus modeste, avec une telle instruction.

Parmi les hôtes de P..., on remarquait aussi MM. de L... L'aîné, le marquis, était un type tout particulier. Fort âgé, il avait conservé la tournure et les habitudes de la trentième année. Sa taille était d'une élégance et d'une souplesse merveilleuses. Il suivait les modes, il allait dans le monde, il parlait comme sous le Directoire, sans prononcer les *r*, il montait tous les jours à cheval, chassait ; enfin, à son visage près, il n'avait pas vieilli. Mais ce visage ! il avait des rides croisées de chaque côté de l'œil qui, par le contour et la forme, ressemblait à un ananas rapetissé.

A soixante-dix-huit ou dix-neuf ans, je ne sais au juste, il lui poussa une dent, une dent de devant même ; il n'en avait plus une seule depuis vingt ans. Il fallait lui entendre raconter cela dans son langage ; c'était une vraie scène de comédie.

On assure que quand Potier a joué le ci-devant jeune homme, il l'avait suivi des mois entiers pour le copier. Je ne sais si c'est vrai. Le marquis de L... était plus âgé que Charles X.

Et cet excellent Jules de M..., éternellement jeune aussi, un bon, complaisant, aimable garçon du meilleur monde, allant partout, bien reçu partout, connaissant tout l'univers, comme il était connu et estimé de tous !

Enfin, un voisin de campagne, un ami de Paris, le baron de P... propriétaire de la belle terre de F... où nous allions souvent. C'était un caractère tout particulier, et qui demande une étude plus approfondie que les gens du monde ordinaire.

CHAPITRE IX

Portrait du baron de P... — Couplet de Scribe. — Comment il reçoit. — Le déjeuner improvisé. — Chevet et les bouquets. — Galanteries. — Séductions. — Son mariage. — Ses enfants. — La comtesse de... — Mme de G... — Henri de P... — Coucy. — Un peu d'histoire. — Descriptions. — Inscription. — Colère de Gabrielle d'Estrées. — La masse d'armes; la légende. — La reine. — Le château de Fayel. — Gabrielle de Vergy. — Les deux Gabrielle. — Mme de P... — Saint-Gobain. — Prémontré. — La forêt. — Un autre petit château. — Anizy. — François Ier. — Laon. — Soissons. — Leurs curiosités. — N.-D. de Liesse. — Légende. — Saint-Quentin. — Souvenir de Lucerne. — Le bourreau et le patient. — Spectacle horrible. — Reims. — La cathédrale. — Le trésor. — La galerie. — L'archevêché. — Mgr l'archevêque.

Le baron de P... avait beaucoup d'esprit, mais fort peu d'instruction ; à peine mettait-il l'ortographe. Entré fort jeune au service sous le premier Empire, il laissa son éducation en arrière et se donna complètement à son état, qu'il abandonna de bonne heure, néanmoins, pour se lancer dans l'industrie, où il réussit merveilleusement.

Grand, svelte, élancé, il avait une grande distinction de tournure et de visage. Amoureux de profession, il était charmant pour les femmes qui l'honoraient de leurs bontés, à la fidélité près. Son système était le même pour toutes, celui de Scribe dans l'*Héritière*.

« ... On doit auprès des belles
« Paraître toujours assidu.

« En amour il faut, auprès d'elles,
« Savoir placer à fonds perdu.
« Dût-on ne rien éprouver,
. . . .
« Il faut toujours leur dire qu'on les aime.
« On ne sait pas ce qui peut arriver. »

Sa conviction, vraie ou feinte, c'était du moins la doctrine qu'il prêchait, sa conviction, dis-je, était que toute femme avait eu, avait ou aurait un amant. En conséquence, il agissait en prévision de cette certitude et de l'avenir. Voici quel était son raisonnement:

— Ou une femme est libre, ou elle ne l'est pas; si elle est libre, la fantaisie peut lui venir de cesser de l'être; si elle ne l'est pas, elle peut se lasser de la chaîne; dans l'un et l'autre cas, elle se dira : il y a ce pauvre P... qui soupire depuis si longtemps, c'est justice de le récompenser.

Et il agissait en conséquence; il plaçait à fonds perdus. Aussi, ne fallait-il pas lui savoir gré de ses déclarations. Elles étaient banales. Excellent ami, bon, serviable, dévoué, il s'en allait en juillet 1830, cherchant au milieu des barricades les enfants de Mme de G..., sans s'inquiéter des balles et des canons; il les lui ramena du collège sains et saufs.

Il recevait admirablement à la campagne, où était son principal établissement. Il fut décidé, le soir, je me le rappelle, qu'on irait de P... chasser le surlendemain chez lui. Il était déjà veuf, ou Mme de P... n'était pas à F..., mais enfin, il nous reçut seul. Il n'y avait alors ni chemins de fer, ni télégraphe électrique. Comment fit-il? Je ne sais s'il n'y parut pas, mais le susdit jour, c'est-à-dire en trente-six heures à peu près, nous eûmes un déjeuner exquis de chez Chevet, et chaque femme trouva sur son assiette un admirable bouquet de Mlle Prevost.

Il avait ainsi des galanteries de toutes sortes; pour lui le mot impossible n'existait pas. D'une activité infatigable pour satisfaire le caprice d'une femme, il

eût fait cent lieues à francs étriers. Il arrivait lorsqu'on ne l'attendait pas; il semblait avoir le don d'ubiquité et pouvoir se trouver partout à la fois.

Très entendu en affaires, il était en même temps loyal et fin; aussi faisait-il d'excellentes opérations. Il a laissé une très bonne position à sa famille, et sa terre de F..., un endroit délicieux.

Il avait épousé Mlle de M..., dont il eut trois enfants.

L'aînée, la comtesse Charles de F..., était une des jolies femmes de Paris. Elle est morte fort jeune et bien malheureusement, brûlée de par une allumette qu'elle jeta sur sa robe, sans y prendre garde, au moment où elle venait d'allumer un cigare. C'est bien l'affaire des femmes de fumer! Pauvre Cécile, si jeune et si charmante, s'en aller ainsi !

Sa sœur Lucy a épousé M. de G...

Le seul fils, filleul de Henri V, dont j'ai parlé, est mort bien jeune et bien tristement aussi.

Mme de P... était de la petite ville de Coucy, où se trouve cette magnifique ruine déjà signalée. Grâce à elle ou, du moins, à ses amis, je vis à Coucy même une curiosité assez ignorée et que je ne puis m'empêcher de relater ici.

Pendant le siège de Laon par Henri IV, Gabrielle d'Estrées resta à Coucy, dans une maison de la ville, où elle accoucha de César de Vendôme. La chambre est encore conservée; et la cheminée, surtout, est très remarquable.

L'inscription, qui rappelle cet événement, est gravée en lettres d'or, sur un ovale en marbre noir, surmonté d'un bas-relief, composé de trois pierres très fines, ce qui a fait dire, à ceux qui les ont vues superficiellement, que c'était du bois.

Le bas-relief a huit pieds et demi de long, sur quatre de hauteur. A la droite de l'inscription, est représentée la Justice, tenant dans la main droite son glaive et, dans la main gauche, ses balances.

Au milieu, sont les armes de France, les trois fleurs de lis. Au-dessous est un fleuron, puis une main portant un faucon. L'écusson est surmonté d'un casque, ayant pour cimier une tête de lion, vue de face. Il a pour support deux licornes.

Singulier assemblage; mais ce qui est plus étrange encore, c'est qu'à gauche se trouve la Piété, tenant son livre ouvert dans la main droite et dans l'autre un crucifix.

Qu'est-ce que la Piété et la Justice avaient à voir dans la naissance d'un enfant doublement adultérin ?

L'inscription est ainsi conçue ; je la copie exactement :

LAN 1594 LE
7e DE JUIN ENTRE 12
ET 1 DU JOUR NAQUIT
EN CETTE SALLE ET FAIT
DEPVIS BAPTISÉ EN LA CHAM
-BRE DE DESSUS CŒSAR LÉGI
-Tme DE FRANCE DVC DE VEND-
-OSME. PRINCE DE TRÈS GRA-
-NDE ESPÉRANCE, FILS DE TRÈS
CHRESTIEN, TRÈS MAGNANIME
TRÈS INVINCIBLE ET TRÈS CL-
-ÉMENT ROY DE FRANCE ET
DE NAVARRE, HENRI 4e, ET
DE MADAME GABRIEL —
-LE DESTREÉ, DUCHESSE
DE BEAUFORT.

Une grande lézarde existe dans le marbre, sur le mot *légitimé* et le rend presque illisible. La tradition rapporte que Gabrielle revint quelques mois après dans cette chambre; l'inscription avait été placée pendant son absence. Elle aspirait à devenir reine de France, et surtout à ce que son fils fût Dauphin, ce qui serait probablement arrivé sans le poison.

Furieuse, en lisant ce mot qui rappelait la tâche de la naissance du jeune prince, elle prit à une pano-

plie voisine une masse d'armes, et en frappa un coup de toutes ses forces sur le marbre qu'elle fendit, afin d'effacer ces lettres qui la blessaient.

Tout cela est encore tel qu'elle l'a laissé.

Le château de Coucy, je l'ai dit déjà, est une ruine splendide. Le donjon est la plus grosse tour connue. Du haut des remparts, on distingue le toit du petit château de Fayel, où habitait la dame de Fayel, Gabrielle de Vergy, celle qui mangea, sans le savoir, le cœur de son amant, Raoul, sire de Coucy, que son mari assassina et qui se laissa mourir de faim, lorsque ce cruel époux lui eût appris quelle nourriture elle venait de prendre :

— Après avoir mangé si bonne viande onques n'en goûterai plus.

Elle tint parole.

Sans doute, l'amoureux Raoul avait souvent contemplé, de cette même place, le sommet de ces tourelles, ombrageant sa bien-aimée. Le pays est voué aux Gabrielles historiques ; elles ne se ressemblent pas : Gabrielle d'Estrées n'eût pas eu ce courage-là.

Mme de P... était la bonté même. Elle mourut jeune aussi et fut bien regrettée. C'est elle, c'est son mari qui m'ont conduite à parler de Coucy, car je dois à l'obligeance de leurs amis, M. Michel, possesseur de la maison, la très curieuse inscription ci-dessus et les détails qui l'accompagnent.

Tous ces environs-là sont délicieux et peuplés de souvenirs.

Saint-Gobain et sa superbe manufacture de glaces n'est pas loin, mais je ne m'amuserai pas à la décrire.

D'un autre côté, est Prémontré, l'ancien chef d'ordre de ce corps célèbre de religieux. La forêt qui l'entoure est magnifique. Les bâtiments de l'abbaye étaient dignes de sa destination ; c'est aujourd'hui une usine.

Il y a encore un petit château de la Renaissance, dont j'ai oublié le nom, et qui est un charmant but de promenade.

Enfin, Anizy, ce beau manoir, construit, je crois, par François Ier, qui l'habita en passant. C'était une noble et splendide demeure, digne de l'époque qui l'avait vu construire.

Toute cette province est une pépinière de châteaux; il y en a partout; aussi est-elle fort agréable à parcourir. Beaucoup de personnes du haut monde de Paris y ont des terres. On se réunit souvent; du moins, il en était ainsi en ce temps-là.

Plus loin, passé F..., se trouve le château de Genlis, le même dont Mme de Sillery parle tant dans ses mémoires et dont, plus tard, son mari prit le nom. Il appartenait, à l'époque dont il s'agit, au marquis de Sainte-A...

Laon et Soissons sont également des villes curieuses à visiter. Laon est situé sur un rocher; le clocher de sa cathédrale perce la nue.

Soissons est rempli de vieux restes de tous les règnes de la monarchie, depuis les plus anciens. Sous la première race, c'était une capitale; Frédégonde et Brunehaut se la disputèrent; elle vit plus d'un crime de barbarie.

Plus loin encore, et dans une direction différente, on arrive à Notre-Dame-de-Liesse, ce pèlerinage si fréquenté et dont la légende est merveilleuse.

J'aime les légendes; je conserve, avec soin, ces marques des époques de foi; elles disparaîtront assez vite, car la foi s'en va de partout, et ne reste presque plus que dans les cœurs simples. Les savants les prennent en pitié; ils sont bien plus à plaindre qu'eux, ceux qui ne croient pas; ils n'ont ni consolations sûres, ni guide certain dans la vie; ils marchent au hasard et ils finissent par s'égarer.

Venons donc à la légende, qui date de loin.

Il y avait, je ne sais dans quel siècle, l'histoire ne le dit pas, trois frères très dévots à la vierge Marie. Ils eurent l'idée de s'en aller en Terre Sainte et se firent bénir, avant de se mettre en route, par l'évêque

de Laon. Ils se nommaient les chevaliers d'Epp.

Arrivés au but de leur voyage, ils guerroyèrent contre les Sarrasins; après des prodiges de valeur, ils furent faits prisonniers par le soudan d'Egypte. Ce souverain les fit venir à son tribunal et voulut exiger d'eux qu'ils abjurassent la religion chrétienne. Ils refusèrent, bien entendu, et ils furent enfermés dans un noir cachot.

La nuit, pendant leur sommeil, leur cachot fut illuminé tout à coup d'une vive lumière. La Vierge, qu'ils avaient ardemment priée, leur apparut. Elle leur donna une statue qui la représentait avec son divin Fils, et leur dit que, puisqu'ils avaient eu confiance toute leur vie en elle, son image les sauverait. Le lendemain, ils furent tout surpris de voir arriver près d'eux une belle princesse. C'était la fille du soudan. Témoin de la valeur des chevaliers, il tenait, par-dessus tout, à les amener à l'islamisme et avait compté sur la jeunesse et la beauté de sa fille pour les séduire. Ce fut le contraire qui arriva. Elle sortit convertie à leur foi, en emportant la statue miraculeuse.

Rentrée chez elle, Ismérie se mit en prières. La Vierge lui apparut également, et lui annonça qu'elle lui enverrait un guide pour sortir d'Egypte et pouvoir se rendre avec les chevaliers dans les pays chrétiens. La nuit, elle lui inspira de se lever, de retourner au cachot, éclairée par une lumière visible pour elle seule. Les portes s'ouvrirent devant eux, ils arrivèrent au bord du Nil; une barque les attendait, et un ange leur servit de pilote.

Ils s'endormirent ensuite au pied d'un arbre. Pendant ce sommeil, ils furent transportés en France. En se réveillant, les trois frères se trouvèrent aux portes de leur château. Ils voulurent y entrer avec la princesse, la sainte image s'y refusa. Elle marcha devant eux encore jusqu'à un endroit, où elle s'arrêta, marquant ainsi qu'elle y voulait demeurer. Les chevaliers firent bâtir l'église. Ismérie y reçut le baptême et

le nom de Marie. Tous entrèrent dans des cloîtres, et se consacrèrent au Seigneur...

Après avoir passé quinze jours charmants à P..., je repris ma route et je m'en allai rejoindre mon mari, justement à la Fère, dans le pays où cette pauvre Mme de la Panneterie a tant souffert. Je continuai, à petites journées, comme de coutume, jusqu'à Reims. J'avais vu d'abord, me rendant à P..., Saint-Quentin et ses manufactures; c'était un jour de foire, il s'y faisait un bruit assourdissant.

Je ne sais pourquoi cette place de Saint-Quentin me rappela une chose terrible, que j'avais vue à Lucerne, cinq ou six ans auparavant, et ce souvenir m'empêcha de dormir toute la nuit.

Nous étions arrivés à Lucerne aussi un jour de foire, et nous nous couchâmes presque avec le jour. La température avait été écrasante. Le lendemain, dès l'aube, la foule envahissait la place. Sous nos fenêtres nous entendions un tapage affreux, et, comme nous allions tâcher d'en apercevoir la cause, mon mari, qui me précédait, fit deux pas en arrière et me repoussa.

— Ah! dit-il, c'est horrible!

Je voulus voir. Il m'avoua alors qu'on allait couper la tête à un homme. Le bourreau, la hache, le billot étaient là; il n'y manquait plus que le patient, qu'on allait sans doute amener. Je me recouchai bien vite. Je ne voulais rien voir ni rien entendre de tout cela.

Une demi-heure après, nous nous taisions, recueillis dans une émotion douloureuse, lorsqu'un cri perçant, suivi des murmures des spectateurs, arriva jusqu'à nous. Puis, le silence se fit, et un second cri, plus terrible que le premier, retentit encore et fut suivi de deux ou trois autres, d'un tapage, d'un tumulte à nul autre pareil. Je ne puis rendre cette confusion de voix, mon sang se glaçait.

M. de Saint-Mars se précipita à la fenêtre; je n'osai

le suivre, je me bouchai les oreilles; mais je le regardai et je le vis pâlir.

— Quelle horrible boucherie! s'écria-t-il.

Voici ce qui causait tout ce train, qui retentit encore à mon oreille, lorsque j'y pense, et me pénètre d'effroi.

Le bourreau avait manqué son premier coup; il s'y reprit une seconde fois et il l'avait manqué encore. Le public, furieux, le huait, et le patient, s'échappant tout sanglant de ses mains, se mit à courir autour de la place, avec quatre coups de hache sur l'épaule et sur le cou. L'exécuteur le poursuivait; les assistants criaient grâce! et n'osaient se mettre entre eux; ils craignaient de toucher un homme appartenant à la justice, et puis, il ne se laissait pas approcher, la souffrance et la frayeur avaient décuplé ses forces.

Enfin, épuisé par la perte de son sang, il tomba; un coup mieux dirigé l'acheva. Ce fut une boucherie. Je n'ai pu m'empêcher de vous raconter ce fait, qui ferait presque estimer la guillotine, puisqu'il faut que les hommes détruisent l'ouvrage de Dieu et que la peine du talion soit appliquée aux meurtriers.

Je ne vous dis rien de la Fère, c'est encore une ville de canons et d'engins destructeurs. J'arrive à Reims.

Je me rappelle, avec un vif intérêt, ma visite à la cathédrale. Mon Dieu que c'est beau! Quel portail! quelle façade! On n'a pas l'idée de la perfection du style fleuri quand on ne l'a pas vu. Les décorations ajoutées pour le sacre y étaient encore, les fleurs de lis d'or sur fond d'azur étincelaient partout.

On nous montra le trésor, la sainte ampoule « miraculeusement sauvée dans la Révolution, » nous dit-on. Nous vîmes des magnificences de pierreries à éblouir; les ornements du sacre, tout ce que l'on ne montre pas à tout le monde, grâce à l'uniforme de mes chevaliers.

Nous fûmes introduits dans les appartements du palais archiépiscopal, les mêmes qu'habita le roi, la

veille et le jour de la cérémonie; ils communiquaient avec l'église par une galerie gothique, entourée de tableaux représentant tous les rois de France qui ont été sacrés à Reims. Elle était d'une élégance parfaite.

Tout cela doit être détruit maintenant. Il n'y a plus de sacre, il n'y a plus de rois de France; la vieille monarchie est morte comme tout meurt ici-bas. Ceux qui la regrettent n'ont d'autre espérance que de pleurer sur ses ruines. Le présent et l'avenir ont effacé le passé. « Nous sommes à une époque de régénération », assurent ceux qui lisent dans les futures destinées. Je voudrais bien en être persuadée, cela m'est très difficile en regardant autour de moi.

Au moment où nous allions quitter la sacristie, une porte s'ouvrit dans le fond, et deux ecclésiastiques parurent; nous les saluâmes en passant. Celui qui marchait le premier s'arrêta et adressa la parole à un des officiers qui nous accompagnait.

Bien qu'il fût sans aucune marque distinctive, je le reconnus; c'était l'archevêque. Il portait une douillette de soie puce par-dessus sa soutane; nous ne pouvions voir ni ses ordres, ni sa croix pectorale. Il avait une superbe prestance, une belle figure, un œil intelligent, une expression de physionomie douce et bonne.

Il causa assez longtemps avec nous, ordonna qu'on nous fît voir toutes les merveilles de la basilique et, au moment de se retirer, nous donna sa bénédiction.

Plus tard il eut son calvaire, lorsque après la Révolution on injuria les prêtres. Cette Révolution de Juillet eut cela de terrible, qu'elle s'attaqua à toutes les choses sacrées et qu'elle accoutuma la multitude à ne rien respecter. Cette doctrine a porté ses fruits.

CHAPITRE X

Châlons. — *Corinne.* — Mme de Staël. — *Lionel d'Arguenay.* — Lunéville. — Les régiments. — La messe du camp. — Nancy. — La société. — Les bals. — Le marquis et la marquise de Panges. — Une visite. — Chute embarrassante. — On rit. — Les ducs de Lorraine. — Le roi Stanislas. — Le château, l'église, le parc à Lunéville. — La cour du roi de Pologne. — Hiver très froid. — Modes. — Les poêles et les cheminées. — Le bois et le charbon. — Je quitte le régiment pour toujours. — Guerre d'Alger. — Magnificence. — Le bal des pauvres. — Billet de Charles X ; cent mille francs. — La comtesse de Meffray. — Bal de Madame. — Marie Stuart. — François II. — Dernière fête de la monarchie. — Le général et Mme de Loverdo. — M. de Bedeau. — La maréchale Lannes et son fils le duc de Montebello (Gustave). — Le général Gérard. — Henri III. — Mlle Mars. — Les acteurs. — Elle est trop bien peignée. — Christine. — Discussion. — Inconvenance de la guillotine. — Scène de Sentinelli et de Monaldeschi.

Nous continuâmes notre voyage à travers la France, en passant par Châlons, où je séjournais pour la quatrième fois, depuis le commencement de mes pérégrinations et dont je n'ai pourtant pas gardé le souvenir.

Pendant la route, je m'amusai à relire *Corinne* et j'en fus véritablement enchantée. Mme de Staël était une femme de génie. Il y a, dans ces pages, une passion brûlante et vraie, au point de vue de l'imagination surtout, et un grand charme de style. Elle con-

naissait bien les hommes et les femmes de son temps, qui ne sont plus ceux d'aujourd'hui.

Je trouve, dans mon livre de notes, deux extraits de ce roman célèbre, qui ne seraient pas compris de la génération présente. J'en trouve, quelques années plus tard, d'un autre ouvrage très oublié et à tort. C'est *Lionel d'Arguenay*, par Jules Lefebvre. Ces fragments sont remarquables; ils vont au fond du cœur, peut-être plus que *Corinne*, qui s'adresse spécialement à la tête. Je suis fâchée de ne pas avoir ce volume.

Nous arrivâmes enfin à Lunéville.

C'était un étrange séjour, une caserne à compartiments. Quatre ou cinq régiments de cavalerie étaient là en garnison. J'y avais passé l'année précédente. Je ne sais pourquoi j'ai négligé de le dire, car j'avais assisté à une cérémonie qui m'a vivement frappée : la messe au milieu du camp, ce vaste champ de manœuvres, où tous les soldats se trouvent à cheval, l'autel élevé au centre, les états-majors l'entourant. Le prêtre célébrant le saint sacrifice au milieu du silence le plus absolu. Toutes ces têtes se courbant au bruit de la sonnette, tous présentant leur sabre au Dieu des armées, je vous assure que c'était fort émouvant.

Cette seconde fois il n'y avait plus de camp à Lunéville, mais seulement la garnison accoutumée. La ville n'était pas amusante comme société; ainsi, nous allions au bal à Nancy où l'on voyait bonne et nombreuse compagnie. Les bals y étaient charmants. Ils n'avaient pour moi qu'un défaut, celui de commencer à six heures et de finir à minuit. C'était plus raisonnable sans doute, mais on n'en avait pas l'habitude. Il fallait s'habiller en sortant de table, entreprise déplorable pour les paresseux.

Nous avions à Nancy, pour général, le marquis de Panges; la marquise était Mlle de Caraman. Mlles leurs filles étaient charmantes, les fêtes qu'ils donnaient fort brillantes.

Je me rappelle un petit épisode que Mlles de Panges

n'auront peut-être pas oublié, car elles en ont bien ri.

Un matin, nous allions faire à la marquise une manière de visite de corps. C'était après les jours gras où nous avions fort dansé chez elle. Nous étions une troupe : deux ou trois *dames du régiment*, leurs maris et plusieurs officiers, dont un très jeune homme, sortant de l'école, timide comme une jeune fille. Il s'était joint à nous pour faire sa politesse, dans l'espoir de passer inaperçu.

Mais Mme de Panges était une exquise maîtresse de maison. Après avoir causé avec tout le monde, elle avisa le jeune homme, assis sur le bord de sa chaise et fort embarrassé de sa personne. Il n'avait pas dit un seul mot. Pour l'enhardir, elle lui adressa une question ; afin de mieux l'entendre, il s'avança ; la chaise glissa sur le parquet ; il tomba sur une certaine partie de son individu, les jambes prises dans son épée ; son chapeau s'en alla à quatre pas de lui et la chaise fut lancée jusqu'à la muraille.

Hélas ! ainsi que cela arrive en pareil cas, un éclat de rire général accueillit sa chute, d'autant plus qu'étonné, abasourdi, il restait immobile et ne cherchant pas à se relever. Il nous regardait, avec des yeux en détresse, et l'on riait !

Je crois bien qu'il ne l'aura pas oublié, car il a passé là un rude moment.

Nancy est une ville superbe, bien bâtie et pleine de monuments ; elle évoque Versailles. La place Carrière est véritablement superbe. Deux souvenirs très différents se retrouvent dans cette capitale de la Lorraine : celui de ses anciens ducs, et celui du bon roi Stanislas, qui a beaucoup fait pour elle, mais encore plus pour Lunéville, son séjour habituel. Là, tout le rappelle.

Le château, l'église ont été bâtis ou réparés par lui. Là sont les jardins, là est sa chambre, celle où il est mort, car on voit encore les salons où se rassemblait cette cour spirituelle et charmante dont il

s'entoura jusqu'à sa mort. Cette cour qui vit les débuts du chevalier de Boufflers, où la savante Emilie, la marquise du Châtelet, vint mourir entre les bras de Voltaire. Tout cela a disparu ; et les indigents ne s'en souviennent guère ; mais tout cela a vécu là ; on ne peut traverser ce palais sans y songer.

C'était cet hiver de 1830, un des plus froids dont on ait conservé la mémoire ; la neige couvrait la terre et il gelait à des degrés inconnus ; de là, date l'invention des cache-nez. On n'en avait pas porté auparavant.

Je me rappelle nos toilettes de cet hiver-là.

C'étaient toujours les *perchades*, comme coiffure — on les a couronnées longtemps de fleurs qui menaçaient le ciel, ainsi que je les ai décrites[1], — des robes garnies de fourrures. Les manchons reparurent aussi en même temps. Au bal, des jupes courtes, sans garnitures, avec des plis qui montaient jusqu'aux genoux ; des manches à berets, très courtes, très froncées, à mille plis ; le corsage très décolleté, par derrière surtout, et la mantille de blonde dont je vous ai parlé. Ceci ne variait pas, suivant l'exemple de la cour.

Des souliers très découverts, des cordons pour les attacher à la jambe, ce qui chaussait bien et rapetissait le pied. C'était une beauté fort prisée alors, car on le montrait toujours et même le bas de la jambe, ce qui ne plaisait pas à tout le monde.

Il fallait être enragé pour aller, trois fois par semaine, franchir les sept lieues qui séparent Nancy de Lunéville pour danser et revenir le lendemain par un temps épouvantable. Ah ! jeunesse ! Encore, j'étais dans une bonne voiture, bien close, avec d'excellents chevaux qui m'emportaient vite ; mais j'en sais qui faisaient le trajet dans une affreuse patache, ouverte à tous les vents, et qui ne s'enrhumaient pas pourtant.

Une chose qui, selon moi, rend toute intimité res-

1. Cf. *Souv. anecdotiques sur la Restauration*, p. 208.

treinte, impossible dans ce pays-là, ce sont les poêles. Causez donc deux ou trois autour de ces colonnes de faïence, sans voir un brin de flamme, sans pouvoir prendre la pincette en tisonnant. Je vous défie d'avoir de l'esprit, à moins que vous n'ayez jamais connu un autre coin du feu que celui-là. Tout est habitude.

Il y a des feux bêtes ; le charbon de terre est de ceux-là. Parlez-moi du bois qui pétille, de l'étincelle qui part, du tison qui chante, parlez-moi de la rêverie où les braises vous présentent presque un mirage où vous voyez des châteaux, des hommes, des animaux, des arbres. Il ne tient qu'à vous de faire l'histoire de tout cela. Je gage qu'on le demanderait à Méry[1], qu'il en découvrirait tout un poème.

Cherchez donc cela dans un poêle ou dans un feu de charbon !

Cependant, le moment était proche où mon existence allait changer, où j'allais dire adieu pour toujours aux uniformes et aux voyages militaires. Mon mari venait d'être nommé officier d'ordonnance du général comte de Loverdo, commandant le 2e corps de l'armée expéditionnaire d'Afrique.

Il quitta donc le régiment au mois de février,et moi avec lui. Nous nous rendîmes à Paris, que j'ai toujours habité, à de très courts intervalles près, depuis cette époque.

C'était dans la dernière année de la Restauration. Jamais elle ne fut plus brillante. La misère était grande par suite de la rigueur de la saison, mais la prospérité l'était aussi, à cause des dépenses que faisaient la cour et le haut monde. On s'amusait fort. Les bals se suivaient sans interruption ; je n'y allais guère, le départ prochain de mon mari pour une campagne lointaine et périlleuse nous occupait beaucoup.

1. « Si M. de Chateaubriand affectait d'être triste, Méry, dit Gustave Claudin, affectait la manie d'être physionomiste et de deviner à première vue ce qu'était un passant qu'il voyait pour la première fois ». — *Mes Souvenirs*, 1840-1870, p. 168.

Je me souviens pourtant de la fête donnée pour les pauvres à l'Opéra. Que c'était beau ! Je ne crois pas avoir rien vu de plus splendide en ma vie. Bien qu'elle fût publique, les billets avaient été distribués de manière à ce qu'une société de choix y fût seule admise. Les dames patronnesses étaient les sommités de tous les mondes convenables ; chacune était responsable des cartes qu'elle accordait, qui portaient son nom et celui de la personne titulaire.

Ce n'était que glaces, fleurs, diamants, robes étincelantes, uniformes de toutes les espèces, habits de cour. Le roi et la famille royale y étaient. Les yeux en étaient éblouis.

Charles X eut un trait charmant, comme il en avait beaucoup. Je ne dirai pas que ce fût un grand roi, mais c'était assurément un des hommes le plus gracieusement aimables de son royaume.

On lui demanda de souscrire pour ce bal ; il répondit qu'il le voulait bien, mais qu'il désirait recevoir son billet lui-même, du moins d'une des dames patronnesses. Mme la comtesse de Meffray, une des dames de Mme la duchesse de Berry, fut, je crois, choisie pour le lui porter, mais je n'en suis pas sûre.

Le roi l'accueillit à merveille, prit un billet comme un simple particulier, et lui donna en échange un bon de cent mille francs sur la caisse de sa maison.

C'était royalement agir.

C'est aussi dans ce même hiver qu'eut lieu, aux Tuileries, le bal costumé de Madame — au pavillon de Marsan. La pauvre princesse avait choisi un costume de mauvais augure ; elle voulut être Marie Stuart et que toute la cour représentât celle de cette infortunée reine. M. le duc de Chartres, qui allait bientôt devenir duc d'Orléans, tout jeune et charmant, était François II. C'était un de ces coups d'œil qu'on ne peut oublier.

Pas une des personnes présentes, ou du moins des danseuses, n'avait échappé à la loi du déguisement.

C'était splendide ! Hélas ! c'était la dernière fête de la monarchie dans ce palais de Catherine de Médicis, d'où elle devait bientôt s'exiler pour la troisième fois.

Le général de Loverdo, auquel mon mari allait être attaché, avait une réputation de rudesse qu'il justifiait peut-être par une grande sévérité et par l'exigence stricte des devoirs militaires. Il était Grec, ou plutôt des Iles Ioniennes. Son pays était Céphalonie, où sa famille tenait un rang distingué. Il avait une tête superbe, le profil régulier de sa nation. Ses trois fils l'avaient comme lui ; c'était une ressemblance parfaite entre eux.

Mme de Loverdo, une des plus excellentes femmes de ce monde, portait un des grands noms de la République de Venise. Elle était d'une famille dogale alliée au Dandolo.

Parmi les officiers de l'état-major, on remarquait M. de Bedeau, alors bien jeune lieutenant, très distingué physiquement, fort instruit et très cité, parmi ceux qui le connaissaient, comme un officier d'avenir. On sait s'il a tenu cette promesse.

Je l'ai souvent rencontré. Alors je ne prévoyais pas qu'il ferait autant parler de lui.

Le général emmenait aussi, comme volontaire spécialement recommandé à lui, M. Gustave de Montebello, le même qui commande à Rome aujourd'hui. Je fus mise en relations avec lui et avec sa mère, la maréchale Lannes, à cause de ce rapprochement.

M. de Saint-Mars l'avait connue à la cour de l'empereur, alors qu'il était page ; elle chercha à le revoir, afin qu'il s'occupa de son fils ; il me présenta à elle. Pendant toute cette guerre, nous nous donnions mutuellement des nouvelles de ceux qui nous intéressaient, afin d'en avoir plus souvent. Mères, femmes, filles, nous avions toutes intérêt à nous les transmettre, et nous n'y manquions pas. On s'inquiétait fort, non seulement des batailles, mais plus encore du pays, des dangers de la mer ; nous n'étions pas

accoutumées à *combattre les infidèles* comme nos pères.

La maréchale avait été une des grandes beautés de la cour de Napoléon Ier, où il y en avait tant. Il lui en restait assez de traces, quand je l'ai connue, pour qu'on n'en doutât pas. Mais sa grâce, son charme étaient même plus séduisants que sa beauté. Elle était si bonne, si affable, si charitable! Riches et pauvres l'adoraient.

Elle avait tout à fait renoncé au monde, et vivait absolument seule avec sa famille ou ses amis, dans ce grand hôtel de la rue de Varennes où j'avais été dans mon enfance, chez le prince Lebrun, le duc de Plaisance. Je n'ai rien vu de plus exact et de plus curieux qu'une chambre chinoise où elle se tenait. Grand amateur de curiosités, elle les choisissait admirablement et savait les placer.

Le chef d'état-major du général Loverdo était le général Jacobé, fils d'un premier mariage de la baronne Gérard, remariée au général de ce nom. C'est encore une connaissance que la guerre d'Alger me fit faire. Le général Gérard était le type du gentilhomme français, bien qu'il ne le fût pas; mais il y a des gens qui le sont d'instinct.

On ne saurait avoir plus d'esprit, une tenue plus parfaite, des manières plus nobles et plus élégantes. Il était parvenu par son seul mérite militaire à cette haute fortune. Très joli homme encore, il était loin de porter son âge. Il boudait bien plus qu'il n'avait quitté le service; la preuve, c'est qu'après la Révolution il y rentra tout de suite.

Malheureusement, il n'eut pas le temps d'y rester; une attaque de choléra l'emporta en quelques heures, en 1832.

J'allais beaucoup au théâtre. J'en étais avide, j'en avais été privée depuis si longtemps! Et puis la révolution romantique, en mon absence, avait commencé. Dumas s'était relevé par *Henri III* et par *Christine*. J'étais impatiente de voir ces deux pièces, que j'avais

lues, et que la province tout entière, par essence, avait bien de la peine à accepter.

Henri III ne se jouait plus que très rarement. Le succès en était épuisé, ou à peu près. Nous fûmes ravis d'avoir des places. Ce n'était pas facile, d'autant plus qu'il fallait une loge, et une loge convenable. On était fort exigeant à cet égard dans le monde. Une femme ne pouvait pas aller partout.

Je fus enthousiasmée. Mlle Mars fut admirable, comme toujours ; elle apportait dans ce nouveau drame ses qualités sans rivales. Pourtant, les romantiques ne la goûtaient pas entièrement. J'entendis faire par un d'eux cette critique, qui rendait bien leur pensée :

— Elle a du talent, mais elle est trop bien peignée pour nous.

Ils préféraient les cheveux épars ou ébouriffés de Mme Dorval.

Quel amoureux que Firmin ! quelle âme ! quel feu ! S'il eût eu le geste moins saccadé, il eût été excellent.

Mlle Despréaux, depuis Mme Allan, était jolie comme un ange dans le rôle du page. Elle commençait alors.

Les classiques jetaient les hauts cris ; la scène du gantelet, le bras de la duchesse de Guise passé dans la porte leur semblaient d'une inconvenance sans précédent.

Je me rappelle une scène assez plaisante, qui eut lieu justement le jour où nous vîmes cette pièce. Mon oncle avait des accès de *classisme*, qui le prenaient surtout lorsqu'il se trouvait en face d'un romantique enragé. Alors il sortait des bornes.

Ce soir-là, nous rencontrâmes un de ses amis, vieillard aimable et plein d'esprit, qui faisait au contraire profession d'aimer la jeunesse et la nouveauté. Il nous fit un grand éloge de l'ouvrage, et là-dessus mon oncle de partir, de s'écrier :

— C'est indigne de la scène française, où se jouent et Molière et Racine ! Portez cela au boulevard, et nous verrons.

— Mais, mon cher, c'est un tout autre genre et un autre temps. Racine et Molière ont fait des tragédies, des comédies. Ce siècle-ci, c'est autre chose; il a inventé le drame.

— Belle invention !

— Sans doute elle est appropriée à ses mœurs, à ses besoins. Il ne peut plus faire de tragédies; les histoires des Grecs et des Romains l'ennuient. La comédie est difficile, lorsqu'il n'y a presque plus d'originaux ou que le niveau a passé sur tout. Il a choisi des tableaux émouvants pleins de passion, de terreur, qui font battre le cœur comme s'ils avaient pour nous un intérêt direct. Qu'allons-nous de plus chercher au spectacle ? que peut-on demander de plus aux illusions scéniques? Au diantre, les trois unités! Nous, vieux, soumettons-nous aux idées des jeunes; ils sont les maîtres, ils règnent à leur tour. Sachons adopter leurs plaisirs et les faire nôtres.

— C'est inconvenant !

— Parbleu ! mon cher, la guillotine aussi était inconvenante, et nous l'avons subie. Quand on a connu ces émotions-là, on ne peut plus voir des pièces à l'eau de rose.

Cette boutade de la guillotine me parut un peu outrée, mais elle fut lancée d'une façon si drôle qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire.

Après *Henri III*, nous vîmes *Christine*, à l'Odéon.

J'avais mon faible pour cette pièce-là. Il date de la première audition. Georges y était fort belle et Mlle Noblet très touchante. Lockroy et Ligier représentaient Monaldeschi et Sentinelli. L'ensemble était parfait. Je ne sache rien de plus beau, au théâtre, que le monologue de Sentinelli, lorsque la reine lui a ordonné d'arrêter celui qui est son ennemi personnel, et la scène qui suit entre ces deux Italiens. Dumas ne s'est jamais élevé plus haut. C'est du sublime. Dans le monologue, il y a un trait pris sur le vif de l'humanité. Sentinelli attend le coupable avec une joie

féroce; il le regarde par la fenêtre descendre de cheval, dans la cour, donner des ordres, parler à ses gens. Il s'impatiente du retard, il est sur les charbons, il lui tarde de saisir sa vengeance; il craint qu'il s'éloigne, il le voit enfin prendre le chemin de l'escalier; il respire à l'aise et s'écrie triomphant :

— Le voilà !

Mais quand il entend ses pas, quand il le voit debout à la porte, alors sa conscience se réveille; il se rappelle que la mort guette cet homme, qui a été tant d'années son ami et dont l'ambition seule le sépare; il se rappelle qu'il doit le conduire où cette mort l'attend, et cette exclamation lui échappe :

— Il est venu bien vite !

CHAPITRE XI

Les petites pièces après les grandes. — *Cricri et ses mitrons.* — *Les brioches à la mode.* — *Christine.* — Ballade. — Les deux écoles. — *Monsieur Cagnard.* — Manique. — Odry. — Vernet. — Tous les partis en scène. — Couplet. — Les trois reines. — *Marie Mignot.* — *Claudine.* — Mme Doche première. — Suzanne Brohan. — Son talent. — Ses différents rôles. — Lafont. — *Madame Grégoire.* — Les habits noirs. — Difficultés de la comédie. — Le savoir-vivre. — Mlle Mars. — Mlle Comtat. — Succession de tragédienne.

Comme en France la petite pièce va toujours avec grande, même dans les événements, à plus forte raison au théâtre. On fit une parodie de tout le romantisme, qui était bien drôle; cela s'appelait les « brioches à la mode ». Nous avions déjà eu *Cricri et ses mitrons*, qui était une superbe farce où se trouvait, entre autres, cette sentence :

Quand une femme va voir son amant, le soir,
Elle ne doit jamais oublier son mouchoir.

Pauline avait aussi une magnifique exclamation, dans son rôle de duchesse de la Guise parodié :

Dieu! que c'est embêtant d'être femme adultère!

Pardon du mot, il y est.

Les « brioches » généralisaient la question; elles at-

taquaient le romantisme corps à corps, et s'en prenaient d'abord à toute la secte, avant de descendre aux personnalités. *Christine* ne venait qu'ensuite. C'était Flore, cette *excellente comique*, qui représentait la reine. Odry et Vernet étaient les deux héros. Il y avait des vers très réussis comme farce; ainsi Monaldeschi disait :

> Je m'en vais donc mourir et même rendre l'âme!
> Mais pour la rendre enfin il faudrait en avoir!...

Toute la lâcheté de Monaldeschi est là, et c'était un des grands reproches adressés au drame que ce rôle. Il est pourtant historique.

Odry avait une certaine ballade qu'il disait devant Vernet, en fermant ses yeux comme un chat affriolé par de la crème, ce qui était bien drôle. Je vais la transcrire ici. Elle est bien oubliée, et fait presque le pendant de l'*Ode à la lune* d'Alfred de Musset, à qui l'on ne pouvait jamais faire dire qu'il s'était moqué des gens.

> J'aime le spectre long d'une aune
> Roulant des prunelles de feu.
> J'aime à voir un corps jaune
> S'enlacer avec un corps bleu.
>
> J'aime que mon cœur se navre
> A l'aspect d'un beau corps noyé!
> J'aime à voir un cadavre
> Dont les membres ont verdoyé.
>
> Mais elle! Quand je vais l'attendre,
> Quand sur un tronc je me vais seoir...
> Ah! que c'est pitié de m'entendre!
> Ah! que c'est pitié de me voir!
>
> Je souffre... J'ai du vague à l'âme.
> J'aurai dix-neuf ans, vienne l'*oût !*
> Je demande un baiser de *fâme*,
> Comme un pauvre demande un sou.

Il fallait entendre Odry déclamer ces vers avec une chaleur comique.

Il mordait dans ce mot de *fâme* avec une bouche grande comme un four; on avait mis aussi là-dedans la fameuse appréciation des classiques, qui faisait écumer leurs partisans. Alors on se passionnait pour la littérature :

Boileau rabache;
Corneille est un barbon,
Voltaire une ganache,
Racine un polisson.

J'ai vu des gens dire cela en prose, très sérieusement, et le croire, qui pis est. On se disputait à s'arracher les yeux[1].

Parmi les artistes, parmi la jeunesse des écoles, le romantisme fut acclamé.

Dans le monde, il trouva nombre de contradicteurs. D'abord, tous les gens âgés et beaucoup parmi les jeunes. Les vieillards proscrivaient tout. La jeunesse acceptait le fond et répudiait souvent la forme. Les mots triviaux, les phrases redondantes ne lui allaient pas. Elevée dans une convenance parfaite, elle voulait qu'on en mît partout, jusque dans la passion.

Elle admettait, avec transport, les exagérations, es dévouements; elle comprenait qu'on assassinât par jalousie, qu'on se fît martyriser pour sa maîtresse; tout cela en actions, non pas en paroles, et surtout sans hardiesse de langage.

Les femmes se laissèrent monter la tête par les sentiments exaltés et n'en admirent plus d'un autre genre. Si on n'était pas prêt à grimper au cinquième

1. Parmi les vers de parodie qu'on citait, le *Triomphe des Omnibus*, poème héroï-comique, paru en 1828, avait pour épigraphe une sentence de M. de Pradt : « Le genre humain est en marche ; rien ne pourra plus le faire rétrograder, » et commençait ainsi :

« Il leur découvre alors, éclatant de peintures,
Cet énorme fourgon, cachalot des voitures,
Qui présente de loin au bourgeois étonné
Son imposante masse et son dôme tanné. »

étage, en escaladant les balcons pour leur baiser la main, elles ne permettaient pas qu'on les regardât. Aussi, à cette époque, contrairement aux autres, ce furent les femmes de cœur, les femmes d'une valeur réelle qui se perdirent. Ce que l'on appelle la galanterie était passé de mode; on n'était pas dépravée, on était entraînée par son imagination, par la tendresse sans bornes pour l'homme que l'on choisissait.

L'amour facile n'avait aucun charme; il fallait combattre, lutter, souffrir.

Cela n'avait pas le sens commun, mais on trouvait bien amusant d'être malheureuse. Cela faisait vivre; c'étaient des émotions, et l'on ne voulait rien autre.

Puisque je parle des jolies parodies, je veux achever ce chapitre en empiétant un peu sur l'avenir et en en rapportant une qui s'éleva jusqu'à la satire.

C'était certainement ce que l'on a de mieux en ce genre; je ne connais rien de plus spirituel.

Cette pièce fut jouée, il me semble, en 1832 ou 33, toujours aux Variétés. Elle s'appelait *M. Cagnard.*

Chacune des opinions du moment y avait son représentant, depuis le *carlisme* jusqu'au *rienisme.*

Les républicains avaient pour modèle un certain portier-savetier, nommé *Manique*, représenté par Vernet, avec la perfection de la vérité qu'il mettait dans tous ses rôles.

Il s'était fait une voix et une figure, avec un fil passé d'une dent à l'autre, qui lui mettait la bouche de travers. Il s'était fait aussi une tournure, avec une culotte retombant par le fond jusqu'à moitié cuisse et qui n'avait pas de pareille au monde.

Ce brave cordonnier *envieux* avait vu la première République; il la regrettait sans cesse, il l'expliquait à sa manière, et chaque explication était une épigramme pleine de sel et de malice. Il avait une façon de justifier Robespierre et le père Duchesne, qui ne ressemblait qu'à elle-même. Il prenait enfin le côté ridicule

de cette terrible Révolution, qui en a eu de si curieux, au milieu de ses horreurs.

— On mettait sur les portes, disait-il, dans mon bon temps : *Ici on se tutoie. — Fermez la porte, s'il vous plaît.* — Tous les hommes sont égaux... Je m'en vais balayer ma cour.

Cette figure de Manique est certainement une des meilleures créations de Vernet.

Le juste-milieu était personnifié par Odry. C'était M. Cagnard tremblant de tout, voyant partout des rélutionnaires et des émeutes :

— Il y a des groupes dans la rue, composés d'une, de deux, quelquefois de trois personnes. On en voit qui suivent leur chemin ; d'autres qui entrent sous les portes cochères ; d'autres qui se faufilent dans des allées ; d'autres même qui font semblant de rentrer chez eux ! Cela est fort inquiétant.

A ce moment-là, beaucoup de gens étaient des Cagnard et ne rêvaient que plaies et bosses.

Odry était superbe ; il avait des airs innocents et ébouriffés dont on riait à se tordre. Ménageant tous les partis, se trouvant mêlé à une intrigue à laquelle il ne comprenait rien — c'était simplement une histoire d'amour — il y voyait de la politique. Une jeune femme, déguisée en homme, pour chercher son amant, passait à tour de rôle pour Mme la duchesse de Berry et pour le duc de Reichstadt. Il se donnait alternativement à l'un et à l'autre, avec le même enthousiasme, pour revenir aux républicains avec Manique, lorsque celui-ci lui faisait peur.

Les royalistes et les bonapartistes avaient également leur petit paquet dans les scènes avec Cagnard ; les autres y gardaient cependant la mesure que l'on doit à une princesse et à un exilé.

Toute la scène se passait chez un marchand de rubans, représentant le commerce de Paris, encore plus que Cagnard, par la crainte de voir péricliter sa boutique. Il avait, entre autres, un mot de situation.

Sa fille lui disait, devant témoins, qu'il avait dans ses magasins une grande quantité de rubans blancs :

— Taisez-vous, mademoiselle ! Ce ne sont pas des rubans blancs, ce sont des rubans disposés à prendre la teinte que l'on voudra leur donner.

C'est là une explication de bien des consciences.

Manique se permettait cependant une critique assez comique.

— A présent, disait-il, vous avez la quasi-légitimité, la quasi-république, la quasi-tranquillité, la quasi-agitation ; de mon temps on n'avait que la quasi... modo.

Cela ne vaut pourtant pas un couplet chanté par Mlle Guillemain, ou Fontenay, un peu plus tard, au Vaudeville, dans *la Famille de l'apothicaire.* Je crois que ce sont les mêmes idées.

> Je n' sais pas comment on appelle
> L'état présent : c'est un chaos.
> Nous avons l'hiver sans qu'il gèle,
> La tranquillité sans repos.
> C' n'est pas richess', c' n'est pas misère ;
> Ce n'est ni le froid, ni le chaud ;
> C' n'est pas la paix, c' n'est pas la guerre...
> Je ne peux pas trouver le mot.

Toutes ces satires-là étaient de bonne guerre et de bonne compagnie. On pouvait se les permettre, et je ne vois pas que depuis on ait rien fait de mieux en ce genre.

Il y avait, du reste, sous Louis-Philippe, une cacophonie et une confusion incroyables dans les opinions et les dénominations. Je me rappelle une matinée chez une de mes cousines, qui pourra en donner l'idée.

Elle recevait beaucoup de monde et de toutes les fractions de la bonne compagnie ; sa situation de famille la mettait en relations avec tous.

Il arriva d'abord une bonne dame du faubourg Saint-Germain, qui nous raconta avoir vu une lettre *de la reine*, qui parlait de je ne sais quoi.

De quelle reine? Ce ne pouvait être Marie-Amélie; elle ne s'appelait que la duchesse d'Orléans. Nous le lui demandâmes.

— Mais Marie-Thérèse apparemment, autrefois Mme la duchesse d'Angoulême, répliqua-t-elle. Est-ce qu'il y en a une autre?

Lorsqu'elle fut partie, une sémillante femme de banquier se présenta.

— J'ai vu *la reine*! s'écria-t-elle. Ah! les beaux diamants!

Quelle reine encore?

— Marie-Amélie.

Pour cette fois, c'était la reine des gens d'argent.

Après, entra un vieux général. Il revenait de voyage et raconta ses pérégrinations.

— J'ai rencontré *la reine*, ajouta-t-il.

Pour cette fois, nous n'y étions plus du tout; nous ne voyions pas qui ce pouvait être.

C'était la reine Hortense.

Chacun avait la sienne, et chacun la croyait si bien la meilleure, qu'il ne songeait même pas à la désigner.

Je ne quitterai pas le théâtre sans parler de plusieurs autres pièces où l'on courait et qui, de loin, me semblaient plus amusantes, sinon meilleures que celles d'aujourd'hui.

On jouait au Vaudeville, vers cette époque, une comédie intitulée : *Marie Mignot*. C'était l'histoire d'une femme dont la destinée fut étrange. Cette histoire était un peu tronquée, en ce sens que l'héroïne s'appelait Blondine et non Marie, que c'était une herbagère des environs de Grenelle et non la fille d'un perruquier de Paris. Elle n'en épousa pas moins en premières noces, grâce à sa beauté, M. de Portes d'Amblérieux, trésorier des états du Dauphiné et fort riche.

En secondes, grâce à cette richesse, le maréchal de L'Hôpital.

En troisième, grâce à son esprit, le roi de Pologne, Jean-Casimir, retiré à Paris et abbé de Saint-Germain-des-Prés. Il n'abandonna pas l'abbaye dont il était commendataire, c'est-à-dire abbé séculier, et ne déclara pas son union.

La pièce était jolie et admirablement jouée. Mme Doche, précédemment Mlle Dussort, première femme de Doche, chef d'orchestre du Vaudeville, représentait Marie Mignot. C'était une superbe créature, blanche et rose, un peu grasse, mais très grande. Cela ne choquait pas. Elle avait des yeux bleus et des cheveux blonds superbes. Son talent était plein de bonne humeur ; il réjouissait.

Mais, bien qu'elle interprêtât le principal personnage, elle était complètement effacée par un rôle épisodique. Il est vrai que ce rôle était tenu par la première comédienne de ce temps-ci, après Mlle Mars, par Mlle Brohan. On l'appelait alors Augustine ; elle a depuis cédé ce nom de baptême à sa fille aînée et en a illustré un second : Suzanne.

Elle était dans tout l'éclat de la jeunesse ; elle avait une charmante taille, une physionomie mobile et expressive, un charme plus grand que la beauté la plus régulière. Sous le nom et avec le costume de Marion Delorme, elle obtint dans *Marie Mignot* un de ces succès qui datent dans la vie d'une artiste et qui ne s'oublient pas.

Son père était un ancien et honorable soldat. On la mit au théâtre très jeune ; elle sortit, enfant encore, du Conservatoire et, après avoir été en province, elle débuta à l'Odéon, dans les soubrettes qu'elle joua aussi après à la Comédie-Française.

Excepté par Mlle Demerson, l'emploi n'avait pas été tenu de cette façon merveilleuse depuis Mlle Devienne. Malheureusement, la faiblesse de son organe lui interdisait une grande salle et, malgré plusieurs tentatives infructueuses, elle dut se contenter des premiers rôles du Vaudeville.

Suzanne Brohan a un esprit supérieur; elle a fait elle-même son éducation et elle aime passionnément l'étude. Cet esprit est d'autant plus grand, qu'il est d'une distinction remarquable; il est gai, il est drôle, mais plein de mesure. Elle ne dit pas tout ce qui lui passe par la tête, elle est plutôt très réservée.

Quant à son talent, il était complet; elle avait une finesse, un tact, une délicatesse irréprochables. Simple et naturelle, elle n'était jamais vulgaire; elle lançait le mot comme personne. Mlle Mars m'a dit tout cela à moi-même, et certes elle était bon juge.

Elle pouvait être tout aussi bien grande dame que grisette, que paysanne. Tous ceux qui l'ont vue dans *Pierre Lerouge*, une pièce de Benjamin Antier, se rappellent sa transformation et comme elle jetait ses petits sabots en l'air quand elle quittait le village.

Nous l'avons suivie successivement et applaudie dans *Reine, Cardinal et Page*, dans *André*, dans *Lady Montagne*, dans un *Monsieur et une Dame*, dans *Madame Galochard*, dans *le Dandy* et bien d'autres qui m'échappent. Ce dernier ouvrage, *lè Dandy*, lui fournit l'occasion de déployer une dignité, une tenue de grande dame qui ne ressemblait guère à la grâce champêtre de *Madame Galochard*. On avait mis en scène une aventure célèbre, une infamie, un guet-apens, dressé à une femme par un homme sans foi ni loi, par un de ces dandys qui furent les pires des lions et des gandins, et que ceux-ci ont encore exagéré.

Il fallait la voir au milieu de ces jeunes gens, qu'elle écrasait de tout son mépris; elle restait digne, elle restait grande dame; quant à être spirituelle, cela va sans dire.

Lafont était bien son partenaire; il avait tout le charme et toute l'insolence de son rôle. Et dans *André*, dans *Pierre Lerouge*, qu'ils étaient charmants tous les deux!

Plus tard — c'est-à-dire plus tard que *Marie Mignot*

— on donna aussi un vaudeville, *Madame Grégoire*, où Lafont, Arnal et Mme Doche première étaient si amusants. Je ne puis oublier ces pièces-là, où il y avait du costume et de la mise en scène, où l'on se distrayait un peu de notre triste vie.

Maintenant on ne veut plus que les habits noirs. On n'aime à voir sur le théâtre que ce que l'on voit chez soi et dans les rues ; sous prétexte de peindre les mœurs, on nous représente des impossibilités dont nous devons être contents. Les personnages ont les affreux habits de nos jours ; ils en ont les manières affectées ou communes ; ils en ont les idées mesquines, et il est beaucoup plus facile pour les acteurs de les représenter. Les modèles de mauvais goût et de mauvais ton ne leur manquent pas. Lorsqu'ils jouent le répertoire, ils satisfont rarement les délicats et c'est une injustice ; on exige d'eux ce qu'ils ne peuvent faire. Où voulez-vous qu'ils prennent des grandes dames et des grands seigneurs pour les copier ? Il n'y en a plus. Les plus intelligents se font un ancien monde de convention, à l'aide de l'étude et des traditions de leurs prédécesseurs. Ils se disent :

— Cela devait être ainsi.

Parce qu'ils le sentent, mais ils l'ignorent.

J'ai vu, même à la Comédie-Française, des artistes méconnaissant les règles les plus simples de la bonne compagnie. Par exemple, en conduisant une femme, ils la faisaient passer la première dans une porte. Ils lui offraient le bras et non la main, ce qui ne se faisait pas du temps de nos pères.

Il est ainsi une foule de petits détails, qui constituent le savoir-vivre, et que l'on n'apprend plus. Le chapitre des révérences, par exemple, est des plus négligés, quoique des plus utiles.

Voilà pourquoi la perte de Mlle Mars est irréparable. Vous aurez des femmes de talent, mais vous n'aurez plus cette perfection. Il ne se refera plus de comé-

diennes complètes. Mlle Rachel sera remplacée tôt ou tard, Mlle Mars jamais.

Depuis qu'il y a un théâtre en France, nous avons toujours eu des tragédiennes remarquables. Cette longue liste commence à Mlle Champmeslé, en passant par Mlle Lecouvreur, Mlle Duménil, Mlle Raucourt, Mlle Clairon, Mlle Duchesnois, et finit par Mlle Rachel, sans en compter bien d'autres que j'oublie et qui ont eu des succès.

Les comédiennes tout à fait hors ligne, il n'en est que deux : Mlle Comtat et Mlle Mars.

Ceci ferait penser qu'il est plus facile de jouer la tragédie que la comédie. La tragédie est un genre de convention ; la comédie exige le naturel et, pour être parfait, le naturel doit s'apprendre. Ces deux choses-là sont bien difficiles à arranger.

CHAPITRE XII

Le théâtre des Nouveautés. — Bouffé, Déjazet, Mme Albert; Mme Gonot, Philippe. — *Henri V et ses compagnons.* — *M. Jovial.* — *Guillaume Tell.* — Taglioni. — Nourrit. — Son talent. — Comparaison. — Mme Damoreau. — Mlle Taglioni. — *Flore et Zéphyr.* — Perrot. — Une grenouille dansante. — Les Noblet. — Mlle Legallois. *La Religion.* — Ensemble de danseuses. — *L'Auberge des Adrets.* — Frédérick-Lemaître et Serres. — *Robert-Macaire.* — Erreur désavouée. — Benjamin Antier. — Départ de mon mari. — Quel appartement! — Je prends chez mon oncle. — Donat. — L'abbé de Laval. — Mystère. — Un gentilhomme marchand. — Portrait de Donat. — Il est l'enfant de la maison chez la marquise de Saint-Mars. — La famille Desbassyns de Richemont. — Naissance du comte Léon de Saint-Mars. — Nouvelle signature. — Départ pour les Indes. — Il revient aveugle. — Il ramène un neveu inconnu. — Il meurt. — Conjectures. — Les scellés. — Le fils de Louis XVII.

Je ne veux pas passer sous silence un théâtre, dont le nom a disparu et qui avait une grande vogue en 1830, c'est celui des *Nouveautés*. La salle actuelle du Vaudeville fut bâtie pour lui, et il avait certainement une des meilleures troupes.

Bouffé y jouait *Falstaff* dans sa jeunesse, *Henri V et ses compagnons*, avec Déjazet qui était en page, Mmes Albert, Gonot, sœur de Léontine Fay; Derval, Thénard, le même qui depuis fut à l'Opéra-Comique, et qui créa *le Pré-aux-Clercs*; Philippe qui y créa *M. Jovial* et bien d'autres.

Cette pièce d'*Henri V et ses compagnons* fit courir tout Paris. C'était une des premières que l'on allait chercher dans l'histoire, sans les arrangements de convention du temps de l'Empire ; l'exécution était parfaite. C'est, je crois, un des premiers travestis de Mlle Déjazet, et le commencement de ses succès en ce genre.

C'est là que Bouffé sortit tout à fait de la ligne des artistes ordinaires. Il acheva plus tard au *Gymnase* une réputation que rien ne saurait lui enlever.

J'ai gardé pour la fin une des plus belles œuvres des temps modernes, et une des plus grandes illustrations dans les arts :

Guillaume Tell fut représenté en 1829; il fut d'abord, on le sait, accueilli froidement... plus que froidement. On prétendait que, sans Taglioni, l'opéra n'irait pas à vingt représentations; beaucoup disaient que c'était ennuyeux, et la *Muette*, donnée aussi presque à la même époque, avait bien plus de prôneurs.

Taglioni était à l'Opéra depuis deux ans. Son succès allait grandissant toujours, et, toucha dans *Guillaume Tell*, à son apogée; elle se tint à la même hauteur tant qu'elle resta au théâtre.

Cet opéra était admirablement chanté. Nourrit l'avait pris d'une tout autre façon que Duprez. Il lui était supérieur dans beaucoup de morceaux, et surtout dans l'art du comédien proprement dit. Nourrit était un véritable tragédien; il eût pu jouer sur le Théâtre-Français mieux que beaucoup de ceux qui ont eu de la célébrité. Il avait toutes les cordes dans son talent, depuis la passion jusqu'au rire. Ainsi, il était également parfait dans *Robert* et dans *le Philtre*, dans le *Comte Ory* et dans *les Huguenots*.

Il chantait et jouait surtout mieux que Duprez, dans *Guillaume Tell*, le trio ou le duo avec Mathilde. Il disait avec une voix déchirante :

Ces jours qu'ils ont osé proscrire...

Au lieu de le crier comme Duprez, il le murmurait *sotto voce*; il semblait que ce fût sa conscience qui parlât.

Duprez n'a jamais eu en revanche d'égal dans les *Suivez-moi!* et dans *Asile héréditaire*. J'y viendrai au moment de son début.

Mme Damoreau était parfaite, comme toujours, dans Mathilde; cette voix, cette méthode, ces vocalises étaient irréprochables. Jamais un accroc, jamais un moment de faiblesse. Excepté Mlle Sontag, dont l'instrument était plus sonore et plus étendu, je ne sache rien à lui comparer.

Ce n'était pas une chanteuse d'expression; c'était un délicieux rossignol, dont l'âme perçait quelquefois, malgré un peu de froideur. Et puis, elle était belle!

Dabbadie jouait Guillaume; j'en ai suffisamment parlé [1].

Revenons à Taglioni et à la Tyrolienne. Elle dansait seule ce pas qui se partage en trois maintenant; rien ne saurait rendre cette grâce, cette légèreté. Qui n'a pas vu danser Taglioni ne se doute pas du charme de la danse. Rien de ce que l'on a vu depuis ne peut lui être comparé; nulle n'a pu la copier, l'imiter encore moins. Elle s'élançait comme si elle eût pris son vol. Les choses les plus difficiles d'exécution n'étaient pour elle qu'un jeu. Rien ne sentait la difficulté ni le travail. On eût dit une petite fille sautant pour s'amuser sur le théâtre. Il m'est arrivé dix fois, en rentrant chez moi, d'essayer de copier ses pas, convaincue que j'allais y réussir tout de suite. Je n'ai vu qu'à elle cette facilité. Voici ce que je retrouve sur elle dans mes notes de cette année-là :

Les autres danseuses, lorsqu'elles ont fini leur *écho*, viennent se poser sur le devant de la scène; leur attitude, leurs regards disent :

1. Cf. *Souvenirs anecd. sur la Restauration*, p. 210.

— Voyez comme c'est difficile! comme j'ai dû travailler pour apprendre cela!

Mais Taglioni ne peut avoir travaillé, elle; tout ce qu'elle fait, elle l'improvise certainement. Dieu l'a créée un jour où il avait une bonne pensée à notre intention. Il lui a dit : « Danse! » et, depuis lors, elle a dansé.

Elle n'est pas une beauté, elle n'a pas de ces tailles qui rappellent les statues antiques. Elle est Taglioni, on ne peut dire que cela. Ce nom finira par devenir adjectif, car aucun autre ne rend l'image conservée par le souvenir de cette délicieuse créature.

En ce temps où l'on n'avait que maillot, sans pantalon de gaze, aucune danseuse ne laissait ses jupes se relever aussi haut, parce qu'aucune n'avait autant de ballon. Eh bien, ce qui eût été inconvenant chez toute autre ne l'était pas pour elle; elle ressemblait ainsi à la statue de la pudeur. Ses bras, un peu longs, devenaient deux guirlandes dès qu'elle les soulevait.

Sa jambe et son pied étaient sans rivaux — ce petit pied, si brisé, courait, tenu dans une pantoufle de fée. Chacun de ses mouvements était une grâce; elle marchait, et elle marche encore comme personne. On peut bien dire d'elle ce que La Fontaine disait de la princesse de Conti :

> Elle foulait la terre à la manière
> Que les dieux marchent dans Homère.

Ou bien la jolie expression de Mme de Sévigné pour cette même princesse de Conti, qui aussi dansait en perfection :

« On croirait qu'elle marche sur des nuées. »

Je me rappelle encore Taglioni dans *Flore et Zéphyr*, avec Perrot, le seul danseur qui ait eu véritablement du charme, malgré sa figure repoussante. Ils ne dansaient pas, ils volaient au milieu des fleurs sans les toucher.

Un homme d'esprit disait de Perrot que, s'il eût

vécu du temps de Molière, et qu'il eût pris part à quelque divertissement composé par lui, on l'eût intitulé :

— *Une grenouille dansante.*

Comme il y a les apothicaires dansants, les paysans ou les médecins dansants.

Grenouille ou non, je le répète, Perrot avait un talent que nul autre n'a possédé. L'accident qui a si tôt brisé sa carrière nous a enlevé le seul danseur possible. Les autres peuvent mimer fort bien ; ils peuvent exécuter des tours de force, battre des entrechats miraculeux ; mais ce n'est plus du tout la même chose, et tous avec leur petite tunique et leurs bras nus sont ridicules, ou peu s'en faut.

Le rôle qu'ils remplissent maintenant, du reste, est tout passif ; ils déploient plutôt leur force que leur talent. Ce sont des porte-danseuses, des piédestaux, et voilà tout.

Un homme ne devrait pas danser ; c'est un art fait pour les femmes seulement.

Il y a eu, pendant ces dix ou douze années après la Révolution, quantité de danseuses du premier et du second ordre, qui composaient un ballet remarquable.

Après Taglioni (1), qu'il faut toujours placer au-dessus de tout et complètement hors ligne, sont venues les Elsler, dont je m'occuperai plus tard.

Il y avait les deux Noblet. L'aînée, Lise, était une danseuse savante, une danseuse grave, si l'on peut parler ainsi. Peut-être manquait-elle un peu de charme.

Sa sœur Félicité, Mme Alexis Dupont, était tout le contraire ; elle avait une grâce mutine, qui n'excluait pas cette même correction, faite au tour. Elle avait reçu le surnom de la *Vénus camarde.*

Il y avait encore Mlle Legallois, qu'on appelait *la Religion* parce qu'un grand personnage, étant mort chez

(1) Cf. sur Taglioni le portrait que Mme Dash en a fait dans ses *Portraits contemporains*, pp. 155-164.

elle, avait dû être transporté la nuit à son hôtel (1). Les journaux dirent le lendemain, pour faire taire les bavards, qu'il était mort dans les bras de la religion.

Mlle Julia, Mlle Marin, Mlle Duvernay, Mlle Pauline Leroux (maintenant Mme Lafont), Mlle Augusta, Mlle Dumilâtre, Mme Montessu, Mlle Buron, Mme Elie, Mlle Brocard, Mimi Dupuy, Mme Launer — je les cite sans ordre, à mesure que leur nom se présente à ma pensée, et j'en oublie certainement — tout cela composait un ensemble remarquable et le foyer de la danse était fort connu. Nous y reviendrons plus tard.

Les théâtres du boulevard avaient aussi leurs succès. On avait repris l'*Auberge des Adrets*, cette si amusante farce, à l'Ambigu ou à la Gaîté, je ne me rappelle pas bien au juste lequel des deux. Frédérick-Lemaître et Serres étaient splendides. Frédérick avait des gestes, des intonations, auxquels la douleur la plus vive n'aurait, je crois, pas résisté! Il fallait rire bon gré, mal gré. Et quels costumes!

Les guenilles de Robert Macaire et les poches de Bertrand étaient incroyables. J'en ris encore de souvenir. Je ne me suis jamais expliqué pourquoi on avait défendu l'*Auberge*. Si c'est parce que le crime n'est pas traité sérieusement, il me semble que, dans le *Courrier de Lyon* et dans bien d'autres pièces, nous avons des copies de ces deux rôles de scélérats, qui ne sont pas si bien réussies, mais qui ne sont pas moins cyniques.

On a prétendu que la pièce avait été répétée secrètement et que, à l'insu des auteurs, ils avaient débité leurs charges au public, certains qu'ils étaient d'avoir une chute, en prenant la chose au tragique. Ceci n'est pas vrai. Benjamin Antier était un homme de trop d'esprit, d'un esprit trop fin surtout pour qu'on lui jouât de semblables tours.

1. Le maréchal marquis de L..., ministre d'État et grand veneur.

Tout a été fait d'accord; le type de Robert Macaire a été trouvé par lui. C'est si vrai que, lorsque Frédérick et lui en ont fait un drame spécial, nul n'a pensé à lui en disputer la paternité. Mais les contes se font ainsi et s'accréditent : ils finissent par devenir de l'histoire et par passer pour des vérités.

M. de Saint-Mars partit donc pour Alger, et je restai avec mon oncle rue de la Chaussée-d'Antin. Une portion de son appartement était sous-louée à un ami absent ; il m'y installa.

Cet ami mérite un chapitre tout entier, car sa vie est un roman mystérieux, dont jusqu'ici on n'a pas la clef. Il est probable maintenant qu'on ne l'aura jamais.

Il s'appelait ou il ne s'appelait pas Donat; c'était du moins le nom sous lequel il était connu, dans trois ou quatre familles des plus haut placées et des plus honorables avec lesquelles il a été intimement lié.

La première fois qu'il parut, c'est à Lyon, on ne sait comment. L'abbé de Laval fit sa rencontre et le présenta à tous les siens. Il revenait de l'émigration, disait-il. Bien qu'il fût encore très jeune, il professait des opinions très royalistes, qui le firent accueillir par toute la noblesse, en dépit de son nom roturier.

Sans s'expliquer, il est vrai, il laissait comprendre qu'il avait eu le droit d'en porter un autre, très illustre, mais que des raisons particulières l'en empêchaient.

Autrefois, la première règle du savoir-vivre était de ne pas questionner les gens; on ne lui en demanda pas davantage.

Il resta assez longtemps à Lyon, mais ses aspirations le portaient vers Paris. Il s'y rendit au commencement de l'Empire, je crois, muni de lettres de recommandation des plus pressantes de l'abbé de Laval. Il en avait une, entre autres, pour la marquise de Saint-Mars, très liée avec cet abbé, qui l'appelait sa sœur. Il fut introduit chez elle, devint promptement intime

avec mon beau-frère et avec mon oncle, et se trouva bientôt ainsi comme l'enfant de la maison.

Il alla au-devant des interrogations, en racontant qu'il était ruiné — ce qu'il avait de commun avec toute la noblesse de France — mais il ne voulait pas rester oisif. Il comptait refaire sa fortune par le commerce. Ses nobles parents, après de rudes combats, le lui avaient permis, à la condition qu'il cachât son nom, même à ses amis les plus chers; ils le lui avaient fait jurer par les serments les plus terribles et les plus impossibles à violer.

Donc, il était M. Donat, et rien de plus, jusqu'à ce qu'il lui fût permis de reparaître dans toute sa gloire, après le succès.

Ainsi faisaient les gentilshommes bretons qui devenaient armateurs. Ils déposaient leurs épées chez le président d'Etat de la province et cessaient, par conséquent, de la porter tant qu'ils se livraient au négoce; ils allaient la reprendre le jour où ils rentraient dans leur castel pour n'en plus sortir.

Donat était laid, mais il avait l'air distingué, beaucoup d'esprit, d'excellentes manières; son apparence était certainement celle d'un homme comme il faut. Il était bon, sensible, honorable, je n'en doute pas, malgré les apparences qui l'accablèrent plus tard.

Il se mit dans le commerce de la passementerie, où l'on gagnait beaucoup d'argent. Les épaulettes, les broderies, les aiguillettes et toute la parure militaire se payaient fort cher. Il entreprit la chose en gros, n'en continua pas moins ses relations dans le haut monde, et ne parut jamais à son comptoir — il est superflu de le dire.

Il comptait parmi les hommes élégants de l'époque, et il était parfaitement reçu partout. Excepté la famille de mon mari, un ou deux autres amis, nul ne se doutait qu'il s'occupât de commerce; il n'en parlait jamais.

Des années se passèrent ainsi; ses relations s'éten-

dirent. Il se lia, entre autres, avec MM. Desbassyns de Richemont et fit avec eux, à ce qu'il paraît, plusieurs affaires lucratives. Il fut question de l'envoyer aux Indes, où ils avaient des intérêts ; on sait que cette honorable famille est créole de l'île Bourbon et qu'elle y a des propriétés considérables.

Sur ces entrefaites, mon oncle avait épousé la veuve du général Régnier, Mlle de Chambaudoin. Il en eut un fils, le comte Léon de Saint-Mars d'aujourd'hui, qui vint au monde en 1820, quelques jours avant M. le duc de Bordeaux. On demanda à Donat d'être un des témoins de la déclaration. Il signa à la mairie, pour la première fois : Donat James de Saint-Hilaire, baron de Saint-Clair.

A une observation de mon oncle, il répondit qu'il lui était permis d'agir ainsi, puisqu'il allait sans doute quitter le commerce, qu'il était originaire du Béarn, où il avait plusieurs sœurs, et que sa famille était des plus connues dans sa province.

Il avait été rayé à Toulouse de la liste des émigrés, ajoutait-il, et il n'avait pas voulu entacher de nullité l'acte de naissance de mon jeune cousin, en le signant seulement d'un nom de baptême, devenu son pseudonyme.

On s'en contenta encore.

Il partit quelque temps après pour les Indes ; il y resta plusieurs années et en revint aveugle.

Comment ce malheur était-il arrivé ? Il en donna d'assez mauvaises raisons : il avait eu des accidents terribles ; il avait failli être tué cent fois.

Le pauvre homme n'avait pas fait de bonnes affaires ; il en était fort triste et fort malade. Il passa quelque temps à Paris et partit tout à coup pour un voyage, dont le but ne fut jamais parfaitement défini.

Après quelques mois, il écrivit à mon oncle qu'il ne tarderait pas à rentrer, qu'il le priait de lui retenir un appartement. Il témoignait le désir de demeurer avec lui, et il ajoutait qu'il ramenait le baron Henri

de Wilsen, qu'il le laisserait sous la tutelle de son ami lorsqu'il devrait s'absenter ; que, par conséquent, deux chambres et un petit salon lui suffiraient, pourvu qu'ils fussent à côté de lui.

Mon oncle loua un premier étage rue de la Chaussée-d'Antin. Il s'y trouvait un grand appartement pour lui, et, en retour, un logement convenable, quoique petit, pour Donat et le nouveau commensal qu'il annonçait.

Qu'était-ce que le nouvel arrivant du fond de l'Allemagne? On n'en avait jamais entendu parler. Comment Donat avait-il eu des relations avec l'Allemagne, lui, méridional? C'était un second mystère qui se greffait sur le premier.

La conjecture la plus vraisemblable, celle qu'on adopta, c'est que cet Henri était un enfant naturel, qu'il ramenait de quelque retraite, où il l'avait caché depuis sa naissance.

Ils arrivèrent. Le baron ne ressemblait en rien Donat, ni au physique ni au moral. Il n'était pas plus beau, mais sa laideur était plus commune ; il n'avai point d'esprit et, je crois, aucune des grandes qualités qui attiraient tant d'amis à son oncle, en dépit de sa fausse position.

Il fut présenté et bien accueilli à cause de celui qui l'introduisait. La première chose que l'on remarqua, ce fut la froideur glaciale qui existait entre eux.

Donat le supportait avec peine, et le jeune homme avait pour lui une sorte de respect craintif qui ne révélait pas une vive tendresse. Après l'avoir installé, l'oncle repartit de nouveau ; il s'en alla chez un de ses amis, le marquis de Tournon de Lestranges, aux environs de Lyon.

C'est alors que j'arrivai, et qu'on me logea dans la chambre de l'absent. Les meubles lui appartenaient, mais j'en avais la jouissance, sauf un certain secrétaire, dont il avait emporté la clef.

Un peu après la révolution de Juillet, Donat mourut.

On vint mettre les scellés sur ce secrétaire, et ils y restèrent au moins trois mois. Notre curiosité à tous était fort éveillée. Le baron de Wilsen n'en savait pas plus que nous, en apparence du moins, car en tout ceci l'on ne marche que par conjectures. Il parlait quelquefois d'un autre oncle, le baron de Wilsen, qu'il avait à Olmutz, en Moravie, patrie de sa famille paternelle, mais il ne l'avait jamais vu.

Il touchait tous les mois chez un banquier cinq cents francs, sans savoir d'où ils lui venaient ; on lui avait seulement annoncé que l'année suivante, à sa majorité, cette pension serait doublée.

Il n'en racontait pas plus, et peut-être sa science n'était-elle pas plus longue.

Nous faisions ensemble des suppositions à perte de vue. J'en vins à essayer de lui faire croire qu'il était le fils de Louis XVII, et que les preuves de sa naissance étaient dans ce secrétaire si bien fermé, non seulement par les serrures, mais par les cachets rouges de la loi. Il ne me croyait pas précisément, mais j'en riais, excepté la nuit, où il m'arrivait de ne pas dormir, en me creusant l'esprit pour deviner le mystère.

Enfin, le moment solennel de la levée des scellés arriva.

CHAPITRE XIII

Réunion pour l'ouverture du testament. — Noms des assistants. — Surprise. — Désappointement. — Date de naissance d'Henri. — Les trois paquets. — Mystification. — Recherches inutiles. — Départ du baron. — Maladie. — Mort. — Mystère. — On ne le saura jamais. — Le comte de Clarac. — Ses études. — La reine de Naples. — Voyage en Italie. — Les fouilles. — Retour à Paris. — Visite de Mme la duchesse d'Angoulême au Musée. — Les feuilles de vigne. — Voyage avec le duc de Luxembourg. — La forêt vierge. — Esprit, bonté. — La collection vendue. — Les bûches de papier brûlé. — Les dîners. — Des chansons. — Parodie de la *Marseillaise*. — Clarac meurt.

Il y avait une grande réunion dans les salons du marquis de Saint-Mars, c'est-à-dire une réunion presque imposante.

D'abord le notaire et les gens nécessaires à la levée des scellés, puis M. de Bierville, beau-frère du marquis, et aussi mon oncle, le comte de Clarac, dont j'aurai occasion de reparler souvent.

Le baron de Wilsen, fort impatient du résultat de la séance, bien qu'il s'efforçât de le cacher.

Enfin, deux ou trois autres graves personnages, intéressés de près ou de loin dans les affaires de Donat, qui, du reste, devait de l'argent à presque tous les assistants. Ils croyaient trouver dans ses papiers quelques titres, quelques créances qui pourraient les

dédommager. Car telle était la confiance inspirée par cet homme à ses amis, qu'aucun ne songeait à douter ni de sa loyauté ni de son caractère.

Bien que tout à fait en dehors de la question, on m'avait permis de rester ; ma curiosité était si grande, que je ne me serais pas consolée d'être exclue.

Toute la compagnie marcha vers ma chambre ; les scellés furent enlevés, et le secrétaire ouvert, presque aussitôt. Au premier coup d'œil, il offrit des liasses de papiers considérables ; le tout semblait très en ordre, arrangé par années, avec des étiquettes. C'était superbe. On prit tous les paquets ; on chercha dans les grands tiroirs, où il y en avait d'autres.

Dans les petits se trouvaient des cheveux, des bagues, deux ou trois portraits. Toute la défroque des amours passés, et une foule de brimborions de cette importance. Dans le dernier, on découvrit un vieux portefeuille, assez laid et fort sale, qui avait dû séjourner dans des poches ou dans des mains crasseuses.

On l'ouvrit, et on y trouva un unique papier, mais quel papier !

Il portait pour suscription :

Acte de naissance de Henri.

Vous jugez si l'on écouta, et si l'on regarda.

Le notaire en fit l'ouverture. Le pauvre Wilsen faisait pitié ; il tremblait, et il était pâle comme un linge.

L'officier public lut, et n'y découvrit d'autres renseignements que celui-ci :

— Henri, fils d'Henriette Miker, né à Lyon le..... Pour témoins : un serrurier et un autre artisan. Père inconnu.

Ceci n'éclaircissait pas le roman, il faut en convenir.

Le triste orphelin prit l'acte qu'on lui présenta, et suivit, la tête basse.

Comment, pourquoi était-il baron de Wilsen ? C'est ce que nul ne pouvait dire. Il n'y avait pas trace de Moravie, ni de famille paternelle.

On emporta les liasses, on les déposa sur la grande table et on les déplia.

La première fut bientôt parcourue. C'était une correspondance amoureuse. On la condamna au feu, sans plus de recherches.

La seconde contenait des papiers plus insignifiants encore. Des invitations à des dîners, à des soirées, des billets d'amis et d'amies, des chansons, des échanges de compliments, voilà tout.

Dans l'autre, il y avait des mémoires acquittés ou non.

La suivante était tout aussi vide de documents; et ainsi de suite, toutes les unes après les autres. On eut beau chercher, on ne trouva pas un papier qui eût quelque valeur, qui pût jeter un jour quelconque sur les mystères de cette existence.

Tout le monde se regarda; l'étonnement était profond.

— Maintenant, messieurs, fit le notaire, je serai peut-être plus heureux. M. Donat m'a confié un dépôt, avec ordre de ne l'ouvrir qu'après sa mort. Peut-être dans ce paquet, des notes et des valeurs de notre ami sont-elles cachées.

— J'ai un paquet aussi, dit M. de Bierville.

— Et moi un autre, continua le marquis.

— Et moi aussi, ajouta Clarac.

Il semblait impossible que dans tout cela il n'existât pas quelques documents, quelques lettres, quelques comptes qui pussent éclairer sur la position des créanciers, sinon satisfaire la curiosité des amis; il fut décidé qu'on commencerait par celui du notaire et que les autres viendraient après.

Ceci ressemblait fort à un cinquième acte de mélodrame, convenez-en.

Quant à moi, mon cœur battait d'impatience; je m'attendais à quelque dénoûment imprévu, terrible peut-être.

Les cachets et les enveloppes furent arrachés, les quatre dépôts visités minutieusement, sans qu'on pût

y dénicher autre chose que ce qui se trouvait dans le secrétaire. Des papiers de cette insignifiance et rien de plus!

Que penser? Etait-ce une mystification? Comment un homme, tel que celui-là, se serait permis cette mauvaise plaisanterie posthume envers des amis si bons et si éprouvés? Et si ce n'était pas cela, qu'était-ce donc alors?

On réunit tous ses souvenirs. L'un dit :

— Il a voulu épouser ma nièce, et au moment de conclure, il est parti. Probablement il ne pouvait pas fournir les papiers indispensables.

Clarac ajouta :

— Il prétendait avoir été rayé de la liste des émigrés à Toulouse. J'y suis allé. J'ai voulu voir, aucun des noms qu'il s'est donné n'y figure.

— Messieurs, j'écrirai en Béarn, j'écrirai à Olmutz, nous verrons ce que l'on répondra.

— Faites mieux, dit un des assistants, mettez un avis dans les journaux annonçant que la succession de M. James Donat de Saint-Hilaire, Baron de Saint-Clair, est ouverte, et qu'on prie ses héritiers de se présenter. S'il y en a, ils viendront.

Les trois choses furent exécutées.

A Olmutz, on n'avait vu ni connu au baron aucun comté de Wilsen.

En Béarn, la famille en question n'avait jamais existé, les soi-disant sœurs pas plus que le reste.

Les journaux eurent beau insérer l'avis, nul ne se présenta.

Il fallait bien se résoudre à n'en pas savoir davantage. L'année suivante, le baron avait ses vingt et un ans, la pension fut doublée. Elle était envoyée au banquier de Paris, par un autre de je ne sais où, qui prétendait ne pas savoir le nom des donataires. Il avait pour intermédiaire un homme de loi, muet comme la tombe.

Un beau jour, Henri de Wilsen nous fit ses adieux. Il me parut plus sûr de son fait ; il avait pris des airs

d'importance et de mystère, et se disait parfaitement satisfait. Il partait pour le même lieu où son oncle était mort.

La fatalité semblait le poursuivre. Quelques mois après son arrivée, il alla à la chasse avec le fils de son hôte. Il faisait une chaleur horrible; tous les deux étaient en transpiration. Ils entrèrent dans une grotte où se trouvait une fontaine d'eau glacée, ils en burent, et les malheureux jeunes fous furent pris le même soir d'un refroidissement, suivi de fluxion de poitrine, qui les conduisit aux portes du tombeau.

Le fils de la maison fut sauvé, comme par miracle; après des souffrances inouïes, le pauvre Wilsen succomba. Il n'avait pas fini sa vingt et unième année.

Que devint sa pension? Elle disparut sans doute avec lui.

Donat et son neveu sont restés à l'état de légende.

J'ai écrit le nom d'un ami de la famille, d'un homme aussi remarquable par son esprit et par son caractère que par sa science, et je vais parler de lui tout de suite, bien que notre amitié soit devenue plus tard beaucoup plus intime. A l'époque, il n'était pour moi qu'une connaissance de mes parents.

Le comte de Clarac avait émigré très jeune. Il ne manqua pas à la mode du moment, et se trouva ruiné à plates coutures. Il revint en France, dans cette aimable position, et chercha à faire quelque chose pour n'y pas rester. La nature l'avait créé artiste; il dessinait en perfection, avait le goût et l'instinct de l'antiquité, savait énormément. Où avait-il appris tout cela? Je l'ignore.

Il se donna tout entier à la science et à l'étude, et s'en alla en Languedoc, son pays, réunit tout ce qu'il put ramasser des bribes de sa fortune et, de retour à Paris, obtint par ses amis d'autrefois, devenus influents sous le nouveau régime, d'être attaché au musée de Naples. Il obtint de plus des recommanda-

tions très pressantes pour la reine, sœur de l'empereur et femme de Joachim Murat.

Elle eut pour lui des bontés de toutes sortes, lui fit ouvrir les bibliothèques et l'autorisa à faire des fouilles à Herculanum et à Pompéi. Il parcourut en touriste l'Italie et la Sicile, et commença à collectionner les trésors dont il était si fier.

Le goût des antiquités égyptiennes se développa également chez lui. Je ne crois pourtant pas qu'il ait poussé jusque-là ses voyages. Il n'en avait pas moins un régiment de dieux et de déesses, tous les Anubis, les Ibis, les Apis les plus rares ; ce qui constituait une galerie de monstres sans pareils.

Il revint à Paris ; la Restauration le trouva avec les mêmes goûts et les mêmes idées. On l'attacha au Louvre ; d'abord, dans une place peu importante ; il monta peu à peu jusqu'à ce qu'il devînt directeur du musée des Antiques.

Il fallait lui entendre raconter comme quoi, Mme la duchesse d'Angoulême ayant annoncé qu'elle viendrait voir les statues — il n'était alors que subordonné — je ne sais lequel de ses chefs, connaissant la susceptibilité délicate de la princesse, ordonna d'habiller, avec une feuille de vigne en papier, les héros et les demi-dieux, ce qui fut exécuté en conscience.

Un autre chef vint faire la revue. Il trouva le remède pire que le mal, et ordonna à son tour que ces messieurs fussent délivrés de ce qu'une conscience trop timorée leur avait imposé. La chose fut faite aussitôt et très vite, car Madame approchait déjà ; on n'eut pas le temps de parfaire l'expédition ; il fallut se sauver bien vite.

Clarac était chargé de conduire Son Altesse Royale, et de lui montrer les magnificences de notre collection. Il ignorait parfaitement l'histoire des feuilles de vigne. Qu'on juge de sa stupéfaction en voyant les Faunes, les Thésée, les Hercule, les Gladiateurs, tous portant de dangereux pains à cacheter rouges, bleus,

verts, jaunes. Ils semblaient avoir été placés là, comme les mouches que les femmes se plantent, pour mieux faire remarquer leur beauté.

Il eût voulu être dans un trou de souris, d'autant plus que Madame n'était pas tendre à l'endroit de ces détails-là. Elle fronça les sourcils, passa vite, regarda à peine, et le malheureux Clarac en fut pour les speechs magnifiques qu'il avait préparés. Heureusement la duchesse sut la vérité et ne lui en garda pas rancune.

Lorsque le duc de Luxembourg, que ces mauvais sujets de gardes du corps avaient surnommé le « grand perroquet des Indes », à cause de son nez et de son voyage, lors donc qu'il fut envoyé en ambassade au Brésil, Clarac lui fut attaché comme savant et comme artiste. Il en rapporta un album admirable des vues prises par lui, depuis son départ jusqu'à son retour : Rio-Janeiro, tous les environs, le Portugal, Madère, que sais-je ?

Il en rapporta aussi le dessin de cette magnifique gravure, très rare maintenant dans le commerce et très recherchée, par conséquent, qui représente une forêt vierge du Brésil.

Après cette longue absence, le comte fut nommé presque immédiatement directeur du Musée des Antiques. Lors de l'indemnité accordée aux émigrés, qui fit crier toute l'opposition et qui n'était cependant que justice, il obtint, je crois, cent ou cent cinquante mille francs à peu près, et il se trouva fort riche.

Cette indemnité était due par les Bourbons à des gens qui, pour soutenir leur cause, s'étaient réduits à la misère. La France, prétend-on, ne devait pas payer ce milliard ; mais la France, ayant commencé par leur prendre leurs biens, pouvait en conscience en restituer une partie. « Il fallait, ajoutent les détracteurs, qu'ils se soumissent au nouveau régime, on ne les aurait pas dépouillés ! » D'abord, on les aurait probablement dépouillés nonobstant; une révolution ne peut pas s'opérer gratis; ceux qui la font n'auraient pas de

profits sans cela ; et puis, vous proclamez la liberté, vous la voulez donc pour vous seuls? Vos adversaires sont contraints de se soumettre à vous, tandis que vous êtes libres de les opprimer, de leur couper le cou et de vous emparer de ce qu'ils possèdent?

Ceci n'est pas juste. Soyez conséquents; vous avez le droit d'attaquer, j'y consens; mais alors on a celui de se défendre. Vous ne pouvez, au nom de la liberté, imposer votre opinion à ceux qui n'y consentent pas, ou bien vous en faites vous-mêmes la plus amère satire. On me répond que l'ancien régime avait bien d'autres abus, je ne le nie pas, car je suis impartiale; seulement, je ferai observer qu'il ne posait pas pour les détruire et qu'il ne marchait pas le drapeau de la liberté à la main.

Revenons au comte de Clarac.

Une fois qu'il eut son argent, sa seule idée fut de le dépenser, non pas à la façon des dissipateurs, en plaisirs et en débauches, mais en science. Il commença un livre, un vrai monument. C'était la description, l'origine, l'histoire, en un mot, de toutes les statues confiées à ses soins. Il y mit toute l'exactitude d'un savant et toute la recherche d'un artiste. Ainsi il commandait la même planche à Paris, à Berlin, à Vienne, en Italie; il choisissait celle qui lui semblait la mieux réussie; quelquefois, il n'en remarquait aucune et les faisait toutes recommencer. On juge ce que cela coûtait. Il avait à peine pour vingt mille francs de souscriptions ; il en dépensa plus de cent mille. Mais, aussi, quel livre ! Il dura des années. Je ne sais s'il a été fini. Ce n'en est pas moins un trésor.

Tout savant qu'il fût, Clarac avait un esprit charmant. Il était gai, drôle, et racontait comme personne ; il avait une bonhomie et une simplicité extrêmes. Il lui fallait l'intimité; si un étranger arrivait, il n'y avait plus moyen de lui arracher un mot.

Tout cela disparut un beau jour. Pour vivre, pour con-

tinuer son œuvre, il vendit son musée à sa ville natale, moyennant dix mille francs de rente viagère.

Ce fut un grand crève-cœur. On lui laissa néanmoins une partie de sa belle collection, qu'il regardait en poussant de gros soupirs. Heureusement, le chagrin se dissipait vite. Un livre, un objet d'art, une conversation spirituelle, une jolie femme et un bon dîner, tout était oublié. Imprévoyant, insoucieux comme un enfant, si on ne s'occupait pas de son bien-être. Je me rappelle un certain déjeuner chez lui, avec mon oncle et mon petit cousin, où nous nous chauffâmes tout le temps avec du papier brûlé. Il avait oublié de faire acheter du bois et travaillait depuis le matin sans feu, bien qu'il fît très froid.

Il aimait à bien manger et se connaissait en bonne chère. Il était très comique, lorsqu'il racontait ses infortunes gastronomiques. Ses amis — et il en avait beaucoup — se disputaient à qui l'aurait. Il dînait chaque jour en ville; son couvert était mis dans dix ou douze excellentes maisons, tous les jours.

Il payait tout cela en grâce, en esprit, en bonne humeur. Il avait des naïvetés adorables et ne croyait pas au mal ; il voyait tout au travers de son cœur.

Je ne sais où il avait pris tous les *Ponts-Neufs*, toutes les chansons qu'il savait. Je veux transcrire ici les trois seuls couplets d'une parodie dont je me souviens, c'est celle de *la Marseillaise*, que chantait en riant, en allant se faire tuer, cette folle jeunesse émigrée, pendant que les républicains chantaient grandement, sérieusement, celle de Rouget de l'Isle. Ils avaient de l'enthousiasme, tandis que les émigrés conservaient leurs traditions de la France, cette intarissable gaieté qui leur donnait l'insouciance du danger et le mépris de la vie.

Voici ces couplets, tels que Clarac me les a appris; je ne me souviens malheureusement plus des autres.

Allons, enfants de la Courtille,
Le jour de boire est arrivé.

C'est pour nous que le boudin grille;
C'est pour nous qu'il est préparé.
Entendez-vous dans la cuisine,
Rôtir et poulets et gigots?
Ma foi, nous serions de grands sots,
Si nous nous faisions triste mine.

Aux armes, marmitons!
Débouchons les flacons!
Buvons! buvons!
Qu'un vin bien pur abreuve nos poumons!

Quoi! des cuisines étrangères
Gâteraient le goût des Français!
Quoi! leurs sauces fades, légères,
Auraient le *veto* sur nos mets?
Dans nos repas quelle déroute!
Combien nous aurions à souffrir!
Nous ne pourrions plus nous nourrir
Que de fromage et de choucroute.

Aux armes, etc.

Tremblez, lapins! tremblez, volailles!
Ou bien prenez votre parti :
Chacun de vous, dans nos entrailles,
Finira par être englouti.
Et vous, chapons aristocrates,
Chanoines de la basse-cour,
Vous y viendrez à votre tour;
Nous n'en laisserons que les pattes.

Aux armes, marmitons, etc.

Le pauvre Clarac mourut subitement en 1846, en faisant une visite. Je l'ai bien regretté.

CHAPITRE XIV

Hernani. — Une loge vendue. — La salle. — Les séides. — Leur tenue ; leurs dispositions. — Les toilettes. — Effet des premiers vers. — Mlle Mars. — Son costume. — Firmin Michelot. — Les inversions. — Joanny. — Monologue. — Critiques prises dans le sujet. — Bataille. — Cartel. — Les acteurs. — Encore Mlle Mars. — Pourquoi les femmes étaient romantiques. — Ce qu'étaient les hommes. — Pourquoi? — Ce qu'amène le romantisme. — Ce qu'en pense le monde. — Dispute. — Parodie. — *Arnali, ou la Contrainte par cor.* — Suzanne Brohan. — Le gros Lepeintre. — *Trompeté pour Sa Ma.* — Vers sur Hugo. — Mme Malibran. — Mlle Sontag. — Rubini, Tamburini, La Blache, La Pasta. — Vendôme. — Le restaurateur de la Monarchie. — Les ventrus. — Festins. — Un avocat. — Mme Piet-Raguideau. — Le vin de Vouvray. — Courtiras. — La forêt. — Les fontaines. — La vallée de l'homme mort. — Mort de Mme Piet.

Tout ce qui tenait un peu, en 1830, à la vie intellectuelle, ne parlait que d'*Hernani*, et, pour rien au monde, je n'eusse manqué la première représentation. Nous avions obtenu, à grand'peine, une loge de second rang; tout était donné ou loué depuis longtemps, et, si une étrangère n'eût pas eu la bonté de partir juste à temps pour nous faire pla e, nous n'eussions pas vu cette première représentation, qui n'a d'autre pendant, dans l'histoire, que celle du *Mariage de Figaro*.

La loge, étant rendue, nous fut cédée. Nous l'eussions payée bien cher, s'il l'avait fallu.

J'étais avec des classiques enragés. Moi seule, je penchais vers ces nouvelles doctrines, qui parlaient très puissamment à mon imagination. J'arrivais donc, armée de dispositions très favorables, tandis qu'autour de moi tout était hostile.

La salle, comble jusqu'en haut, murmurait comme une ruche pleine d'abeilles affairées. On voyait entrer et sortir les séides du poète, les romantiques enrégimentés, affublés de costumes incroyables et porteurs de figures à faire crier les petits enfants.

Ils avaient des chapeaux tyroliens, de longs cheveux incultes, quelques-uns même la barbe, mais c'était l'exception. Leur redingote serrée à la taille ressemblait à une tunique, quand elle n'affectait pas la forme d'un sac.

Ils lançaient des regards effrénés sur les abonnés de l'orchestre, sur ces perruques inamovibles qui, depuis un demi-siècle, faisaient loi à la Comédie. Ceux-ci, de leur côté, prenaient des airs solennels, ou bien levaient les épaules d'avance. Il y avait là tous les éléments d'une lutte et d'un combat, et nous nous attendions à une soirée brûlante.

C'était à la fin de février. Beaucoup de femmes allaient au bal après le spectacle, de sorte que les toilettes étaient splendides... On portait beaucoup de dorures, des oiseaux de paradis, des turbans, des petits chapeaux relevés à la Van Dyck. Les manches à barres et les robes à draperies étaient dans toute leur gloire; il y avait des diamants à revendre.

L'assemblée était imposante et le coup d'œil charmant. Quand le rideau se leva, et quand la duègne récita les vers à inversion :

. . . . à l'escalier
Dérobé, c'est vous, beau cavalier,

il y eut une rumeur, d'abord très sourde, mais qui augmenta promptement, parce que les jeunes gens voulurent l'étouffer; le premier acte se passa ainsi en

tempêtes, menaçant perpétuellement sans éclater tout à fait.

La voix magique de M[lle] Mars, sa diction enchanteresse charmèrent quelques ennemis, mais ne désarmèrent pas la malveillance. L'artiste était mise comme toujours, admirablement. Nulle, depuis elle, n'a possédé ce grand art de faire valoir tous ses avantages, sans qu'on pût croire qu'elle y avait songé. L'harmonie des couleurs était parfaite et les formes remarquablement choisies.

Cependant, la grande comédienne se montrait bien plus dans les toilettes du jour que dans les habits d'autrefois. Elle était d'une époque où, excepté Talma, tous faisaient bon marché de l'exactitude historique. Il y avait toujours un peu de tunique abricot et de toque à créneaux dans son affaire; la convention la dominait malgré elle. Ce soir-là, Victor Hugo avait tenu à la vérité; il me semble pourtant qu'elle avait un peu triché encore.

La pièce était admirablement montée; Firmin, avec sa fougue, était bien le véritable *Hernani;* il brûlait les planches. Michelot avait beaucoup de tenue dans Charles-Quint, et Joanny représentait fort bien Don Diègue.

La pièce finit très tard. Presque chaque vers fut épluché; quelques-uns eurent grand'peine à passer. On accueillit par des cris, par des trépignements, les uns d'enthousiasme, les autres de fureur.

Avez-vous bientôt fait de conter votre histoire ?
Croyez-vous donc qu'on soit si bien dans une armoire ?

Le premier vers donna lieu à un incident. Plus tard, il n'échappa pas à ceux qui purent le connaître.

Le monologue de Charles-Quint, si beau du reste, faisait trépigner d'aise les romantiques. Les classiques le trouvaient démesurément long. Il fut interrompu souvent et par des murmures et par des acclamations

de colère. Un homme se leva et, parodiant l'empereur par lui-même, il lui cria :

> Avez-vous bientôt fait de conter votre histoire?

Un autre répondit à côté :

> Les pantins si bavards se mettent dans l'armoire.

Quelques-uns en rirent; d'autres s'en mirent en furie. Il en résulta, dans ce coin, une sorte de pugilat, et je crois bien que les coups de poings ne s'épargnèrent pas.

Il y en eut quantité d'échangés, sans compter les cartels. On se jetait les cartes au nez; on s'apostrophait. La génération actuelle ne peut se faire une idée de cela. Le parterre était une mer orageuse, et le bruit assourdissant des *bravos* ou des *chut* empêchait souvent d'entendre les acteurs.

Ils furent superbes, et ne se déconcertèrent pas. M[lle] Mars resta adorable, tendre, digne, simple, jusqu'au bout. Les tempêtes de la salle n'arrivaient pas jusqu'à elle; elle semblait les dédaigner. Elle ne cessa pas un instant d'être Doña Sol; même dans les instants où le tapage la forçait à s'interrompre, elle improvisait quelque jeu de scène qui ne la sortait pas de son personnage.

Dans les loges, l'émeute, pour être moins retentissante, n'en était pas moins véritable. Presque toutes les femmes étaient pour la nouveauté, pour la passion. Leur cœur battait, leur regard s'animait. Elles discutaient vaillamment. Toutes pleurèrent les amants, si près d'être heureux, obligés de mourir pour tenir une parole donnée à un rival, à un ennemi. J'en sais qui n'ont jamais pardonné à Charles V d'en être cause par ses bavardages.

— Il avait l'Empire, disait une jolie et gracieuse femme à côté de moi; ne pouvait-il lui laisser sa maîtresse, à ce pauvre proscrit?

Rien ne peut rendre la scène entre Doña Sol et Hernani, lorsqu'il veut entraîner sa femme dans la chambre nuptiale; la passion, la fougue, la jeunesse de Firmin et la pudeur, la grâce, la tendresse de Mlle Mars ne sauraient se dépeindre; il faut y avoir été.

Les *tout à l'heure* de la jeune épouse avaient une poésie pleine de charme et de retenue. Je n'ai rien vu de pareil au théâtre.

Quand il fallut nommer l'auteur, au milieu des sanglots, des moqueries, des injures, des acclamations, on crut qu'on n'en viendrait jamais à bout. Il fut enfin proclamé, ce nom; on le savait d'avance; les disciples hurlaient, les antagonistes affichaient un superbe dédain et levaient les épaules. On se prenait aux cheveux dans les corridors.

J'ai été témoin de la scène suivante, sur le palier des premières loges :

Un monsieur décoré, d'un certain âge, d'un extérieur distingué, sortait du balcon.

— Après la cabale calmée, dit-il à un ami qui l'accompagnait, cette parade n'aura pas dix représentations.

— Parade? répéta une voix de stentor.

En même temps un long bras, appartenant à un long corps, surmonté d'une longue tête ornée de longs cheveux et coiffée d'un large chapeau, ledit long bras s'allongea et administra un coup de poing magistral au détracteur.

— Monsieur! s'écria celui-ci, en essayant de se retourner, monsieur, vous êtes un drôle et vous me rendrez raison.

— Et comment voulez-vous que je vous rende ce que vous n'avez pas?

Un flot les sépara; je ne crois pas qu'ils aient pu se rejoindre.

Le vestibule, en bas, continuait le conflit de la salle. Là, c'était la foule élégante, qui discutait convenablement. Le corridor noir qui conduisait au Palais-Royal

grouillait comme une fourmilière. On n'y voyait goutte, mais l'on s'y tapait à qui mieux mieux.

Bref, l'effet de cette représentation, dans le haut monde, fut bien moins grand, en général, que dans le reste de la société. On s'occupait moins de littérature qu'aujourd'hui. Les femmes y furent prises, parce que c'était une route inconnue ouverte devant elles ; c'étaient des sentiments exaltés, romanesques, qui les transportaient. Elles ne jugeaient pas au point de vue littéraire; elles jugeaient d'après leurs sensations.

Toutes eussent voulu avoir un Hernani à adorer, un Charles-Quint à désespérer; elles se seraient exposées au dénouement, à cette terrible trompette du jugement dernier, sauf à tricher la foi jurée, pour s'entendre et se voir adorer comme Doña Sol.

Ce fut là, qu'elles l'avouassent ou non, ce qui les décida en faveur du romantisme.

Les hommes, au contraire, acceptaient volontiers les héros de tragédie; ils ne craignaient pas la comparaison. Ils savaient qu'aucune de nous n'irait leur dire :

— Ressemblez à M. Lafont dans le Cid, ou à M. David dans Achille.

C'était une affaire de convention. On acceptait ces gens-là sans inventaire, parce qu'on les tenait de ses aïeux et qu'on avait appris à dire, en apprenant à parler :

— C'est beau ! c'est superbe !

Mais ces nouveau-venus se rapprochaient de la nature. Ils n'avaient pas gagé d'être parfaits; ils aimaient à la rage, à la fureur. Ils ne connaissaient pas d'obstacles, encore moins que Gusman, et un Dieu ne guidait pas leurs pas. C'était la passion qui les conduisait. Nous pouvions, nous devions en être affriolés ; et il n'y avait pas d'apparence de nous plaire, si on n'était pas disposé à descendre d'un cinquième étage ou à se jeter au feu la tête en bas ; nous n'y allions que comme cela. Le romantisme a sur la conscience

es trois quarts des extravagances commises par cette génération-là.

Il y eut donc hésitation de la part des jeunes gens; mais, comme après tout, les idées généreuses et nobles n'étaient pas une rareté alors, comme on était véritablement jeune, comme on était encore chevaleresque, et que beaucoup d'entre eux acceptaient même pour devise : *Mon Dieu, mon roi, ma dame !* les plus aventureux donnèrent tête baissée et de bonne foi dans l'exagération; les autres firent semblant d'abord, et furent sincères ensuite. Les roués, voyant que c'était le seul moyen de réussir, allèrent plus loin que personne.

Les lettres et les propos d'amour de ce temps-là auraient incendié Paris, si l'on en avait approché une allumette.

Voilà la véritable situation des esprits à l'endroit des nouvelles doctrines dans la société. Demandez à mes contemporains, et surtout à mes contemporaines, vous verrez si je ne dis pas vrai... à condition qu'elles soient aussi franches que moi cependant.

La parodie, jouée au Vaudeville, fut la plus drôle de chose possible. Elle s'appelait : *Arnali, ou la contrainte par cor*, traduit du goth, par un *Vandale.*

Suzanne Brohan, la charmeuse, faisait Parasol. Le titre indique qu'Arnal était le héros ; quant au vieux tuteur, c'était le gros Lepeintre, ce ventre posé sur deux colonnes torses tronquées. Il était sublime.

Je me rappelle un vers magnifique, à la fin, lorsqu'Arnal, en vers aussi tous semés d'inversions, après lui avoir imposé silence lorsqu'il s'obstinait à souffler en sa trompette, l'air du carillon de Dunkerque avec toutes ses conséquences, après lui avoir crié six fois :

— Veux-tu te taire, cornard !

Arnal, dis-je, se retournait furieux vers cet importun et lui demandait, d'un ton enragé, si c'était à lui qu'il avait affaire enfin ? Le vieillard laissait tomber

son chapeau et son manteau couleur de muraille ; il se montrait dans toute sa gloire, et lui disait majestueusement :

Croirais-tu donc que j'eusse
Trompeté pour Sa Ma
Jesté le roi de Prusse?

C'était véritablement comique, et Mlle Brohan avait une façon de mourir à laquelle on ne résistait pas.

C'est, je crois, à cette époque, un peu plus tard, peut-être, que l'on fit ces fameux vers sur Hugo. Ils ont bien couru. J'ignore quel en est l'auteur. Ils sont d'une vérité d'imitation grotesque qui fit leur fortune. On peut bien les intituler aussi « traduits du goth par un vandale ». Les voici :

Où, ô! Hugo, jucher ton nom?
Justice enfin faite, que ne t'a-t-on?
Et, quand au corps qu'académique on nomme,
De roc en roc ramperas-tu, rare homme?

Il y a une certaine manière de les scander qui emporte la bouche ; ce sont des cailloux au poivre.

Nous avions un Théâtre-Italien sans rival. Nous avions cette adorable Malibran, aussi parfaite dans son genre que Mlle Mars dans le sien ; Mlle Sontag, une autre perfection. On aurait pu appeler la Malibran la perfection brune et Sontag la perfection blonde, même sans avoir égard à la couleur de leurs cheveux.

Je ne crois pas qu'on puisse entendre rien de pareil à leurs duos ; nous en avons depuis retrouvé le pendant dans Rubini et La Blache, ou dans Tamburini. Ce que nous possédons aujourd'hui est très beau ; cependant cela ne vaut pas ces deux phases.

La Malibran dans Desdemone ! et cette romance du *Saule*, et ces vraies larmes qu'elle versait ! Quelle femme ! quel cœur ! quel génie ! Je parlerai d'elle longuement, à une autre époque ; ici, c'est de la cantatrice, c'est de la tragédienne seulement qu'il s'agit.

Elle ne fit pas oublier Mme Pasta ; elle était toute différente. Mme Pasta n'avait pas son génie ; elle n'avait pas sa passion, elle n'avait pas sa voix non plus, c'était autre chose ; mais elle avait une noblesse que rien n'égalait. Mme Pasta avait six pieds ; dans Tancrède défiant Orbassan, on ne s'apercevait plus de sa taille. Quelque sublime que fût la Malibran en homme, c'était toujours un petit garçon.

Mon mari parti, je fis un voyage d'un mois à Vendôme. J'y trouvai un homme dont on a bien parlé pendant la Restauration, un homme très oublié aujourd'hui, qui n'en laisse pas moins un nom connu dans l'histoire parlementaire, sous la branche aînée.

Cet homme était M. Piet, conseiller à la Cour de cassation et député ; c'est le même que les mauvais plaisants surnommaient :

— Le restaurateur de la Monarchie.

Le mot était joli. Il a besoin d'une explication.

On se rappelle les célèbres dîners donnés aux députés du centre, surnommés les *ventrus*, dont il s'agissait d'emporter les votes. Ces festins se passaient justement chez M. Piet, dans un grand appartement de la rue Thérèse. Il recevait, du ministère, des frais de représentation, et, chaque fois qu'une grave question était en jeu, la fameuse cuisinière de ce Lucullus servait aux convives désignés un de ces repas qui font époque dans la vie.

Pour en retrouver de semblables, ils eussent commis des bassesses.

J'ai assisté une fois ou deux à ces agapes dignes de l'Olympe ; elles étaient au-dessus de leur réputation.

M. Piet était tout bonnement le fils d'un paysan des environs de Tours, qui avait quelque aisance ; il fit étudier le jeune homme, qui devint avocat, un peu avant la Révolution de 89.

Bien que sa position dût le tourner vers les nouvelles idées, il ne les adopta point, et sut d'abord rester sur les limites des deux camps ; ensuite il pen-

cha vers la royauté et subit les persécutions qui, plus tard, le conduisirent à la fortune par les connaissances qu'elles lui procurèrent. Sous l'Empire, il exerça brillamment sa profession. Il était très instruit, d'un esprit fin et subtil, bon jurisconsulte. Il était fort consulté et gagnait beaucoup d'argent.

Il sut plaire à la veuve du notaire de l'empereur, Mme Raguideau. Elle l'épousa et lui apporta une belle fortune. Il me revient maintenant que j'ai connu dans mon enfance, à Poitiers, la baronne de Marsay, femme du fameux général, député de ce nom, qui fit une opposition si constante au gouvernement royal. Elle était Mlle Raguideau, fille de ce même notaire et, par conséquent, fille et belle-fille de Mme et de M. Piet.

Notre avocat acquit une belle propriété à Vouvray, où se fait ce vin si renommé dans nos provinces de l'ouest. Il acheta aussi Courtiras, près Vendôme, une délicieuse habitation ayant appartenu jadis aux oratoriens du village ; c'était leur maison de campagne. Derrière le parc commence la forêt de Vendôme, une forêt de l'Etat, qu'il adjoignit à sa villa. Tout cela est pittoresque, ravissant.

Il y a là des fontaines, dans une vallée, qui semblent tombées du ciel, comme un joyau ; trois fontaines de cristal, environnées de rocs, de tapis de mousse et de violettes. On ne saurait imaginer rien de mieux, rien de pareil peut-être.

Auprès, est la vallée de *l'Homme mort*, avec une légende sanglante et des fourrés impénétrables, des endroits sauvages. On se croirait à cent lieues de la civilisation.

M. Piet avait, par sa femme, des parents en Vendômois. Cette raison le conduisit de ce côté. Il ne devait pas la conserver longtemps. Un jour, ils partaient, de Paris pour leurs terres, ensemble, dans la même voiture, accompagnés d'une femme de chambre. Mme Piet fut prise d'un mal subit ; le postillon qui conduisait

les chevaux de poste les arrêta sur l'ordre qu'il reçut. On transporta la pauvre dame dans une maison ; elle y mourut presque instantanément.

Bien que son mari héritât, il fut inconsolable de sa perte ; il l'aimait beaucoup.

CHAPITRE XV

Le bouquet de lis. — Leur défense *in partibus*. — Portrait de M. Piet. — Conjectures sur son héritage. — Sa mort, ses légataires universelles. — Tous les testaments. — Les trois tombes. — La donation est sérieuse et sans arrière-pensée. — Bal du Palais-Royal. — Le roi de Naples. — A propos de la *Muette*. — Bal magique. — Toilettes. — Parure de Mme la duchesse d'Orléans. — De Mlle de Beaujolais. — Madame la Dauphine. — Alexandre Dumas. — *Ça ira!* — Les flammes. — Panique. — On se rassure. — Danses jusqu'à cinq heures du matin. — Le vicomte Henri de la Tour-du-Pin-Chambly de la Charce. — Son portrait. — Généalogie. — Mlle de Sesmaisons. — Ses frères. — Ses enfants. — Philis. — Son courage. — Sa gloire. — Mlle d'Alérac. — Mme et Mlle Deshoulières. — Mlle Corneille. — Un autre livre. — La garde nationale. — L'hôtel des haricots. — La Charte sans restrictions. — Prise d'Alger. — Joie. — *Te Deum*. — La maison d'Orléans. — La Saint-Henri. — L'association de Saint-Joseph. — Détails. — Le Trocadéro. — Dernière assemblée.

Ceci se passait avant les fameux festins. M. Piet était déjà veuf lorsqu'il les donnait. Il se trouvait à Courtiras en même temps que moi. Il y venait fidèlement pendant les vacances de la Pentecôte, et ensuite lors de celles du mois d'août; souvent à Pâques, il y restait aussi quelques jours.

Cette année-là, il prolongea son séjour, et il était présent le jour de la fête Saint-Jean. Je lui portai pour bouquet trois belles tiges de lis.

— Ah! s'écria-t-il, c'est ce que j'ai de plus cher; je suis prêt à mourir pour eux!

Il ne croyait pas en avoir sitôt l'occasion. Deux mois après, la révolution de Juillet éclata. Je dois ajouter qu'il ne mourut point; il se contenta de rentrer dans son cher prieuré, et d'y rester, jusqu'à ce que l'ordre rétabli lui permît de reprendre son siège à la Cour de cassation.

Depuis lors, sa vie devint obscure. Il continua à voir ses amis, à s'occuper des affaires judiciaires. Son temps se partageait entre Paris et sa terre. Je l'y ai vu bien des fois et bien longtemps. C'était un petit homme laid, dont les yeux pétillaient. Il avait de l'esprit et toute la finesse du paysan. Il conservait la poudre, les ailes de pigeon et la queue.

Sa fortune était le point de mire de beaucoup d'ambitions. Il se trouvait, à Vendôme, des parents de sa femme, qui espéraient bien y avoir quelques droits. On parlait de son testament comme d'une énigme à deviner. Des gens, qui se prétendaient bien informés, assuraient qu'il laisserait tout à Henri V, d'autres disaient qu'il fonderait un hospice dans sa maison, en la dotant de ses quarante mille livres de rente; quant à moi et à ceux qui le voyaient de près, nous avions une autre idée, et c'était la véritable.

J'étais à Courtiras, lorsqu'il mourut à quatre-vingt-six ans, je crois. Le lendemain, quand la justice arriva pour mettre les scellés, le testament fut présenté. Il avait chez lui, depuis trente ou quarante ans, ses deux sœurs, dont l'une était le célèbre cordon bleu qui lui valut sa réputation colossale. Il les aimait toutes deux beaucoup, et il leur laissait *toute sa fortune*; et de peur qu'on ne leur cherchât noise, et pour rendre leurs droits meilleurs, il refaisait chaque année le testament.

C'était donc sa volonté immuable et bien arrêtée.

Nous vîmes arriver une nuée d'héritiers des environs de Tours, tous plus ou moins paysans. Ils durent

se retirer les mains vides, en face d'une certitude aussi positive que celle-là.

Pendant plusieurs années encore on douta. Les gens qui tenaient à leurs idées soutinrent que c'était un fidéicommis, que les héritiers allaient rendre le tout au comte de Chambord, ou bien appeler les religieuses et les établir chez elles.

Rien de tout cela n'était vrai ; la fortune était bien la propriété des sœurs. On fut forcé de le croire, lorsqu'on les vit disposer de tout suivant leurs droits. Il leur était véritablement attaché, car il ne voulut pas se séparer d'elles, même après sa mort. Il fit arranger, au-dessous de sa chapelle, un caveau funèbre, et préparer trois tombes : l'une pour lui, les deux autres pour ses légataires universelles.

Je ne fais aucune observation; je raconte; je ne serais pas entré dans ces détails, si plusieurs journaux n'avaient parlé de la donation à M. le comte de Chambord comme d'un fait accompli et certain. J'ai même lu un récit, très touchant, de l'accueil fait par le prince à la fidèle dépositaire des volontés de son maître.

Tout ceci est une histoire faite à plaisir, je le répète, les héritières de M. Piet sont maîtresses de leurs biens. Elles ont fondé dans une de leurs maisons une espèce d'asile-école, où elles ont placé des religieuses. Mais c'est de leur plein gré et non comme condition imposée. L'avenir apprendra le reste.

Je revins à Paris, justement pour assister au bal donné au Palais-Royal par M. le duc d'Orléans pour le roi de Naples, son beau-frère. Cette famille de Naples ne réussit point ici.

Rien de moins distingué que toute cette cour.

On fit aussi bien des gaucheries. Ainsi on les conduisit à l'Opéra et on leur donna comme spectacle d'à-propos : *la Muette*, c'est-à-dire le peuple soulevé, c'est à-dire l'émeute dans les rues de Naples.

Je ne crois pas qu'on puisse être plus maladroit.

La fermentation était déjà partout; du reste, la révolution chauffait.

Le ministère Polignac était l'objet de toutes les critiques, de toutes les envies. Les royalistes raisonnables s'inquiétaient, et cependant la guerre d'Alger avait redonné un coup de fouet à la Restauration qui, sans les ordonnances et sans la trahison surtout, eût porté ses fruits.

Ce bal du Palais-Royal était magique. Tout le commencement, jusqu'à l'incident des chaises, se passa à merveille. Les toilettes étaient splendides et fraîches surtout. Partout des fleurs, des diamants, des perles. Mme la duchesse de Berry était d'une gaieté charmante et dansait avec un vrai bonheur. Mme la duchesse d'Orléans avait cette superbe parure d'émeraudes et de diamants qu'elle portait si souvent lorsqu'elle fut reine. La princesse Louise, depuis reine des Belges, avait une robe de crêpe blanc, relevée de côté par des bouquets de diamants. Toute cette famille d'Orléans était resplendissante de jeunesse et de santé.

Charles X fut aimable pour tout le monde, pour ses hôtes surtout. Ils avaient été au-devant de lui, suivant l'étiquette, jusqu'au bas de l'escalier et l'avaient reçu à la descente de la voiture. Cette même étiquette donnait partout à Mme la duchesse d'Orléans le pas sur son mari, parce qu'elle était fille de roi. En ceci la loi salique avait tort.

Madame la Dauphine eût été heureuse peut-être de ne pas assister à cette fête, ce qui se comprend du reste. Le Palais-Royal lui rappelait d'odieux souvenirs. Là s'étaient préparés l'assassinat de la monarchie et la perte de ses parents. Ces murailles avaient vu et entendu bien des choses effroyables, pour son cœur de fille et de princesse. Il est impossible qu'elle ait pu oublier tout cela, et, quand on pense à ce que sa famille et elle ont souffert par suite des menées de cette branche d'Orléans, on conçoit parfaitement que, malgré sa vertu

angélique et sa charité chrétienne, elle n'eût pas pour eux une tendresse bien vive.

On me montra, à ce bal, Alexandre Dumas, tout brillant de ses succès.

Je l'ai vu là pour la première fois. Il était très maigre; il avait la physionomie plutôt rêveuse que gaie à cette époque. Son œil bleu s'illuminait comme aujourd'hui, mais il se levait plus vers le ciel. C'était le Dumas de la première série. Il y en a eu plusieurs qui ont fini par se fondre en un seul. Nous y reviendrons plus tard, et fort en détails, sur ce grand écrivain.

Au moment où les danses étaient le plus animées, vers onze heures, j'étais sur la terrasse, où, du reste, beaucoup de personnes se tenaient. La chaleur était étouffante, le ciel admirable; c'était un vrai lieu de délices que ce jardin de Sémiramis, où les fleurs embaumaient. Nous entendîmes tout à coup cet affreux refrain révolutionnaire : « Ça ira! » retentir dans le jardin, et Dieu sait la peur qui prit aux femmes qui étaient là — je dirai même aux hommes.

Tout le monde se pencha pour voir. On dansait dans le parterre en rond, on chantait cette effroyable chanson. Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines; je me rappelais les récits de la Terreur. Je devais me les rappeler bien plus encore, peu de temps après.

Une grande flamme s'éleva tout à coup de l'autre côté. Il y eut une panique affreuse. Nous crûmes que le palais était en feu, et des imprudents se précipitèrent pour sortir. On n'en savait rien dans les salons, où l'on dansait toujours. La maison d'Orléans a été de tout temps parfaitement servie. En un clin d'œil, on sut que quelques jeunes gens avaient empilé les chaises et s'étaient amusés à y mettre le feu, et que cela n'avait aucune conséquence. On se rassura, parce qu'on avait envie d'être rassuré; on en vint à plaisanter de ce qui devait inspirer une terreur profonde. Mais nous sommes ainsi en France : quand nous nous amusons, tout va bien.

Le roi et la famille royale se retirèrent à minuit. Mme la duchesse de Berry resta jusqu'à la fin, je crois, et figura aux dernières danses. Je n'en suis pourtant pas très sûre.

Le bal ne se termina qu'à cinq heures du matin; il y avait souper et avalanche de toutes choses. C'était un bien splendide coup d'œil.

J'étais restée chez le marquis de Saint-Mars, dans ce fameux appartement de Donat. Mon oncle ne recevait que des amis intimes, parmi lesquels je dois remarquer le vicomte Henri de la Tour-du-Pin-Chambly de la Charce. Il devint ensuite au moins aussi lié avec moi qu'avec le maître du logis.

C'était alors un homme de plus de quarante ans, d'une belle taille, à l'air bien grand seigneur; son visage, très expressif, très distingué, avait été fort beau et l'était encore assez pour qu'on ne lui eût pu donner son âge.

Il a une vaste instruction, un esprit très remarquable; il écrit d'un style plein de noblesse, d'élégance et de pureté. Il a imprimé un volume, intitulé *Caractères et portraits*, où l'on retrouve beaucoup de La Bruyère.

Cette illustre race de la Tour-du-Pin vient du Dauphiné. Ses ancêtres étaient Dauphins du Viennois, c'est-à-dire princes souverains du Dauphiné, avant qu'Humbert, le dernier, en eût fait présent à la France à condition que l'héritier du trône porterait toujours le titre de Dauphin. Il reste une quantité de branches de la maison de la Tour-du-Pin; la souche est la même, mais elles sont séparées depuis longtemps; ce qui ne les empêche pas de se reconnaître toujours comme parents; ils ne sauraient mieux faire. Celui-ci avait épousé Mlle de Sesmaisons, sœur des comtes Humbert-Donatien et Rogation de Sesmaisons, qui marquèrent beaucoup dans le monde, au commencement du siècle.

Il en a eu deux fils, Berlius et Gabriel, et une fille, la vicomtesse de C...

Une de leurs aïeules — est-ce bien le mot? car elle ne fut jamais mariée et n'eut pas d'enfant, par conséquent — une de leurs grand'tantes alors, fut une des illustrations de la fin du règne de Louis XIV. Mlle Philis de la Tour-du-Pin de la Charce défendit le Dauphiné contre les troupes du duc de Savoie. Elle se mit à la tête des vassaux de sa maison, de tous les paysans des environs; elle força l'ennemi à repasser la frontière, et le tint en respect, jusqu'à ce que le roi eût envoyé des forces suffisantes pour attaquer à leur tour.

Le roi lui fit une pension, *comme à un brave officier* — ce sont les termes du brevet — il fit mettre son épée et ses armes au trésor de Saint-Denis, avec celles des capitaines illustres.

Elle mourut fille. Elle avait déjà plus de quarante ans, lorsqu'elle devint une héroïne.

On appelait sa sœur cadette Mlle d'Alérac, suivant l'usage des familles nobles, qui ne permettait qu'aux aînées de porter le nom de la maison. Elle était froide, et fort liée avec Mme et Mlle Deshoulières, qui lui ont dédié plusieurs de leurs pièces de vers.

Le vicomte Henri de la Tour-du-Pin était de la branche de la Charce, comme ses illustres devanciers. Une de ses aïeules fut une fille de Thomas Corneille, épousée, je crois, dans l'exil, alors que les la Tour-du-Pin étaient encore protestants.

Il a écrit également un livre de pensées religieuses et politiques d'une haute portée, un vrai livre de bibliothèque à conserver et à relire de temps en temps comme un guide et un ami.

Je me souviens de deux traits de lui, qui peindront au naturel l'originalité et la fermeté de son caractère.

Lors de la révolution de 1830, il fut mis dans les cadres de la garde nationale et reçut, comme les autres, des billets de convocation qu'il rejeta dédaigneusement. En dépit de toutes les sommations, il refusa toujours

de s'affubler de l'uniforme; il le fit tant et si bien, qu'on le traduisit au conseil.

Sa seule défense fut celle-ci :

— Je n'ai pas d'aversion particulière pour le corps de garde et pour la faction, je n'en veux à personne. Mon pays fait des révolutions, je les subis et je me tais; mais je ne porterai jamais la cocarde tricolore, avec laquelle on est venu arrêter mon père et ma mère pour les guillotiner! C'est une répulsion invincible. Faites-moi tout ce que vous voudrez, je ne changerai pas.

Vu la rébellion avouée pour le passé, prononcée pour l'avenir, il fut condamné à plusieurs jours « d'hôtel des haricots » — un terme assez long.

Il m'écrivit de là, ainsi qu'à ses amis, des lettres très remarquables; malheureusement, je ne les ai plus.

Une autre fois, ce fut plus grave; il y allait de la vie.

C'était dans je ne sais plus quelle émeute — en Juillet peut-être — il tomba au pouvoir des insurgés, en traversant la place Louis XV; ils s'emparèrent de lui et voulurent lui faire crier : « Vive la Charte! »

— Volontiers, dit-il, mais sans restriction.

— Non, telle que nous l'avons arrangée.

— Oh! alors c'est différent... Non!

— Nous allons vous jeter par-dessus le pont.

— Comme il vous plaira, mais je ne crierai pas plus pour cela.

— Vous allez nous suivre.

— Non.

— Vous allez crier.

— Non.

— Nous vous emporterons au pont.

— Soit.

Ce qui fut dit fut fait; ils ne cessaient de lui répéter :

— Criez donc : « Vive la Charte! » Voyons, cela nous répugne de vous noyer.

— Vive la Charte, sans restriction!

Il les impatienta si bien qu'ils se disposaient, en effet, à le jeter à l'eau, au pas de course, lorsque, heureuse-

ment pour lui, un peloton de cavalerie déboucha du quai. Ses ennemis le lâchèrent pour se défendre ; il secoua son habit, arrangea ses cheveux, mit son chapeau, qu'il n'avait pas perdu dans la bagarre, et s'en alla aussi lentement, aussi tranquillement que s'il n'eût pas été en danger pressant de mort pendant cinq minutes.

C'est avec des hommes de cette trempe qu'on fait des confesseurs et des martyrs.

Le siège d'Alger avançait ; bientôt on en apprit la conquête. Le *Te Deum* fut splendide et, si les ordonnances ne fussent pas venues, le trône de la branche aînée était établi sur des bases solides. La maison d'Orléans paraissait ravie, à la cérémonie de Notre-Dame.

Les deux jeunes princes aînés étaient au camp de Lunéville, mais leur auguste père témoignait de la joie pour dix.

Cette joie était générale. Il ne faut pas croire ceux qui disent le contraire ; j'y étais et j'ai vu.

J'allai le jour de la Saint-Henri, le quinze juillet à Saint-Cloud, conduire, avec mon oncle, mon petit cousin au Trocadéro. Il était de l'Association de Saint-Joseph, fondée par le jeune prince pour secourir les malheureux. Les membres de cette Association étaient des enfants nés dans la même année que M. le duc de Bordeaux, et appartenant à des familles distinguées.

Ils se réunissaient plusieurs fois par an et, lorsqu'ils étaient tout à fait petits, le salon où se tenaient leurs séances était fort curieux. Chacun s'asseyait dans un petit fauteuil de canne, monté en acajou, fait à leur taille. On les plaçait tout autour du salon, les parents assis derrière eux. Le prince arrivait, conduit par sa gouvernante. Mme la duchesse de Berry y paraissait quelquefois. En sa qualité de président, le prince avait son siège en face des autres et une petite table devant lui. Il s'asseyait gravement. Alors, tous

les petits garçons venaient l'un après l'autre apporter leur bourse; ils la déposaient sur cette table; on la comptait devant eux.

Tous étaient trésoriers, tous faisaient des quêtes dans leur entourage pour réunir le plus d'argent possible; l'amour-propre s'en mêlait et l'éducation aussi.

Toutes ces sommes composaient un assez joli total, que les cotisations de Madame et de son cher fils doublaient très souvent.

Tout cela était distribué aux pauvres nés dans cette même année.

L'idée était bonne, de faire soutenir les malheureux par les riches du même âge; cela produisait un grand bien. Hélas! ce bien n'a pas duré longtemps et n'a pas jeté de longues racines.

Après les affaires venaient les plaisirs. Il y avait toujours soit une loterie, soit Polichinelle, soit les ombres chinoises. C'étaient de grandes joies. On se plaçait ensuite autour d'une immense table, présidée par Monseigneur, et le goûter le plus splendide était servi. Oh! les bonnes friandises! Ce qui restait — et c'était beaucoup — était donné avec l'argent aux petits indigents.

On se séparait ensuite. Il me semble que l'on se réunissait une fois par mois l'hiver, au pavillon de Marsan. L'été, c'était moins fréquent, à cause des voyages dans les résidences royales.

A mesure que les enfants devinrent plus grands, les plaisirs changèrent; ce furent des luttes de mémoire, des exercices du corps.

Ce dernier jour, au Trocadéro, il y eut tir à l'arbalète, des courses; mon cousin y gagna une sarbacane; je suis sûre qu'il l'a encore. La réunion était charmante dans ce vaste parc; il faisait beau temps, les femmes avaient ces délicieuses toilettes d'été, si fraîches et si seyantes. Les associés de Saint-Joseph avaient dix ans; ils commençaient à bien comprendre

leur position, et rien n'était plus gai, plus charmant que leurs jeux sous ces beaux ombrages.

Nous vîmes là, pour la dernière fois, ceux qui devaient être précipités du trône moins de quinze jours après.

Qui nous l'eût dit ? Qui eût pu faire prévoir, alors, que tout semblait leur réussir !

Sic transit gloria mundi !

CHAPITRE XVI

Nos illusions. — Notre insouciance. — Les ordonnances paraissent. — Promenade à la rue Saint-Denis. — Les orateurs. — Notre toilette. — Le polisson. – Les boulevards. — Conjectures. — Le boulevard à minuit. — Conversations. — Nous sortons en voiture. — Danger; fusillade. — Suite. — Le comte Just de Chasseloup-Laubat. — Nous rentrons. — M. Talichet. — La prudence. — Provisions. — Les melons. — La vérité sur les sentiments publics. — Un siècle en trente ans. — Une lithographie. — La demande des armes. — Encore M. Talichet. — La récompense. — La baronne D. de Saint-Ch... et sa fille. — Les balles mortes. — Robespierre. — M. le duc d'Enghien; l'aigle. — Je vais voir. — La barricade. — Les cadavres. — Une troupe révolutionnaire. — Galanterie d'un héros. — Je cours encore.

Je ne puis songer à ce temps-là sans tristesse. Tout allait changer en France. Nous nous croyions tranquilles à jamais ; tout fut remis au contraire en question, et pendant bien des années nous avons vacillé sur la pointe d'une aiguille. Puissions-nous reprendre tout à fait notre aplomb !

Bien des gens ont déjà raconté cette révolution de Juillet, au point de vue politique surtout. J'en parlerai sans passion, moi simple spectatrice ; moi qui n'étais pas derrière le rideau, je la dirai telle que je l'ai vue, moi et toute la population de Paris. Elle fut assez remarquable pour valoir la peine d'être décrite.

Depuis la prise d'Alger, on entendait de sombres rumeurs ; il venait des gens chez mon oncle qui annonçaient soit de grands malheurs, soit de grands triomphes, suivant l'opinion qu'ils professaient.

Nous autres, jeunes, nous n'en prenions pas souci ; nous croyions la Restauration si bien établie, que nous ne supposions pas qu'elle pût tomber.

La dissolution de la Chambre, les agitations diplomatiques lors de la guerre d'Alger et tout le reste, ne nous atteignaient pas. Notre éducation politique n'était pas faite ; nous ne songions, en fait de choses sérieuses, qu'à nos devoirs et à nos affections, ou bien à nos plaisirs. Nous laissions aux gens spéciaux le soin de nous gouverner.

Beaucoup d'entre nous avaient encore de la foi et des souvenirs, et se seraient fait hâcher pour la maison de Bourbon. La démoralisation n'avait pas fait dans la noblesse l'œuvre qu'elle a accomplie depuis. Il y avait de l'enthousiasme, non pas celui de nos pères, non pas cette abnégation qui les avait conduits à sacrifier leurs vies et leurs fortunes ; mais, avec une habile direction, on eût pu tirer parti de ces bonnes volontés. C'est toujours ce qui manque aux royalistes : un chef et une unité ! Leurs comités sont toujours un peu la cour du roi Pétaud.

Le 26 juillet, au matin, les ordonnances parurent. Mon cousin Alfred de B... vint le dire à mon oncle, qui ne s'en tourmenta pas plus que nous. Une de mes amies, la comtesse de Q..., devait venir me chercher pour aller rue Saint-Denis faire une partie de magasins à bon marché et acheter des rubans. Elle arriva, en effet, et nous partîmes à pied, vers les deux heures, par une chaleur de vingt-cinq degrés.

Tout le long des boulevards, nous rencontrâmes beaucoup de gens empressés, qui couraient plus qu'ils ne marchaient et en tous sens. Il y avait des groupes fort affairés, mais nous n'y fîmes pas attention, nous n'y pensions guère.

Lorsque nous fûmes dans la rue Saint-Denis, les rassemblements devinrent plus nombreux et plus rapprochés. Nous trouvâmes des orateurs montés sur des bornes, faisant la lecture des ordonnances avec des commentaires qu'on écoutait attentivement, mais qui ne produisaient pas grand effet. Les passants s'arrêtaient, prêtaient l'oreille et, après quelques remarques, continuaient leur route.

Ce n'était pas trop effrayant. Malgré cela, ma compagne était fort poltronne; elle se hâta d'achever ses emplettes et me pria de retourner, ce que je fis pour la rassurer.

Je me rappelle que nous étions sorties en taille avec des manches à gigot, des corsages plats, lacés du bas en haut ; pour tout pardessus, une écharpe de barège ou de dentelle, qui retombait toujours. Nous avions ce fameux appendice, appelé, je ne sais pourquoi *polisson*, et qu'en cérémonie on nommait une *tournure*. C'était un mouchoir de poche, qui se passait dans le corset et se nouait tout en bas de la taille. Il formait une bosse assez laide et difforme, mais on y tenait beaucoup; il n'était pas une de nous qui, en quittant son siège, ne s'empressât de remonter sa tournure à la hauteur exigée par le bel air, et l'on nous trouvait charmantes ainsi.

Hélas ! je parcourais pour la dernière fois ces belles allées des boulevards, où les deux rangées d'arbres de chaque côté étaient magnifiques ; ils donnaient de l'ombre, ceux-là ; c'était une véritable promenade. Ils devaient le lendemain être jetés bas et ne jamais être remplacés !

En rentrant, nous racontâmes ce que nous avions vu. Il vint d'autres personnes. On causa, on discuta. Je commençai à me douter que les choses n'étaient pas ce que nous supposions et qu'il pourrait bien y avoir de la résistance, parmi les écrivains surtout. Sur les dix heures, on vint nous apporter la protestation des quarante-cinq.

— Bah ! dirent deux ou trois entêtés, des écrivassiers !...

— Prenez garde, repondit un homme de beaucoup d'esprit, les écrivassiers pourraient bien être la puissance du jour; on les attaque, ils feront flèche de tout bois.

Un parti se rendit à cette raison, l'autre conserva son optimisme, ce qui n'empêchait pas les choses de marcher. Le temps était magnifique ; on respirait un peu après cette journée étouffante. Je proposai à mon oncle d'aller prendre l'air sur le boulevard; il y consentit, et je n'oublierai jamais ce spectacle.

Tout était plus éclairé qu'à dix heures du soir, et la foule était aussi grande. Devant tous les cafés, on prenait des glaces et on causait. Tout était pacifique encore, mais c'était déjà grave et sérieux. Nous nous assîmes devant le café de Paris et nous écoutâmes ce qui se disait ; on parlait très haut. A notre gauche, deux ou trois vieux officiers échangeaient leurs réflexions. L'un d'eux seulement était bonapartiste, et parla du duc de Reichstadt.

— Et que voulez-vous en faire ? répondit un autre. C'est le fils de l'empereur, soit ! Mais il l'ont élevé en étranger; il ne nous connaît pas et nous ne le connaissons pas non plus.

— Mais c'est son fils ! c'est son fils !

Je fus frappée du ton plein d'amour avec lequel il prononça ces mots; c'était touchant, même pour ceux qui ne partageaient pas ces sentiments-là.

Nous entendîmes ensuite vingt autres opinions très étranges. Fort peu approuvaient les ordonnances; d'aucuns n'osaient, tout haut, parler de la République; ils y pensaient pourtant, ils craignaient d'effrayer. Le nom du duc d'Orléans se prononçait aussi; il courait dans les masses, non pas précisément qu'on lui offrît le trône, mais on se tournait vers lui comme vers un protecteur. On le sentait au fond de tout cela, on sentait qu'il avait la meilleure place pour en profiter.

Il se faisait aussi des appréciations sur le mérite des hommes qui pouvaient devenir quelque chose dans ce conflit. Ce n'étaient pas des causeries calmes assurément, ce n'étaient pas non plus des discussions.

On n'acceptait pas ce que l'on regardait comme un acte de tyrannie, comme une violation des droits des citoyens; ce mot, qui devait nous être répété si souvent pendant une trentaine d'années, commençait à devenir à la mode.

On ne rentra chez soi qu'à plus de deux heures du matin, encore nous laissâmes bien du monde.

Nous demeurions 18, rue de la Chaussée-d'Antin, presque en face de l'hôtel de l'État-Major de la Garde Nationale. Toute la nuit on n'entendit que des estafettes allant ou venant dans la rue, portant et cherchant des ordres. Le mouvement ne cessa pas jusqu'au matin.

Cependant, cette matinée étant, dans nos quartiers, assez tranquille, l'inquiétude se dissipa un peu.

Vers trois heures, on nous dit que l'autorité avait voulu faire briser les presses des journaux, qu'il y avait eu résistance, mais qu'enfin on en était venu à bout.

Là-dessus, les royalistes de chanter victoire ; ils ne comprenaient pas que c'était au contraire une défaite.

J'avais grande envie d'aller voir; j'obtins que nous sortirions en voiture ; mon oncle fit atteler, et nous partîmes. Les boulevards, la rue de la Paix, le quartier de la Madeleine, qui n'était pas bâtie, n'offraient qu'une agitation attendue. Nous poussâmes jusqu'au Palais-Royal.

Au moment où nous arrivions dans la rue Saint-Honoré, à la hauteur de la rue Fontaine-Molière, qui s'appelait la Traversière, le cocher tourna brusquement les chevaux pour se jeter dans cette dernière rue ; nous entendîmes des cris, nous aperçûmes des gens qui couraient de notre côté ; et puis une décharge de coups de fusil, un feu de peloton, se fit entendre.

Les hurlements qui y répondirent ne sortiront jamais de ma mémoire.

Mon oncle ordonna à ses gens de retourner bien vite à l'hôtel, et d'autant plus vite que certaines voix répétaient déjà :

— Aux barricades! Prenez la calèche! Prenez la calèche!

Nous nous esquivâmes par la rue Villedo et les rues adjacentes ; nous arrivâmes promptement au boulevard où l'on se promenait, où l'on ne savait rien. En mettant pied à terre, devant le passage de l'Opéra, nous rencontrâmes le comte Just de Chasseloup-Laubat; en m'apercevant, il eut une exclamation :

— Eh! madame, que faites-vous donc là? Rentrez vite ; on se bat déjà, et bientôt tout va être à feu et à sang.

Il était alors officier dans un régiment de la garde royale. Nous pensâmes qu'il devait savoir ce qui se passait.

— Je viens acheter de la poudre et des balles, ajouta-t-il ; je vais vite à mon corps; nous avons reçu l'ordre d'y retourner sur-le-champ. Ce n'est pas la place des femmes ; allez chez vous et restez-y.

Malgré mes instances, mon oncle voulut profiter de l'avertissement.

Nous rentrâmes. La rue de la Chaussée-d'Antin était pleine de gardes nationaux, isolés, mandés sans doute à l'état-major. Tout le monde était sur les portes ; une grande agitation régnait de ce côté-là et l'on recommençait à s'alarmer.

Le récit des gens de mon oncle ne contribua pas à rétablir la tranquillité. Notre portier, M. Talichet, s'empressa de fermer la grille, et bientôt après le bruit augmenta dans le quartier. La soirée fut très agitée, la nuit le fut davantage; on entendait le bruit lointain de la fusillade, mais le canon ne tonnait pas encore. Personne ne dormit ; l'angoisse augmentait et la cha-

leur était si intense qu'il n'y avait pas moyen de rester dans son lit.

Dès le matin, on était sur pied. Le lait manqua; on sait quel effet produit l'absence des laitières à Paris, c'est une calamité publique. On proclama partout que nous allions être assiégés, et que l'intention du roi était d'affamer les Parisiens jusqu'à ce qu'ils se soumissent.

Aussitôt les boutiques furent envahies; chacun fit des provisions de toutes sortes; pour ma part, je m'en souviens, j'achetai sept ou huit melons. A dix ou onze heures, toute la ville était en feu. Le sentiment dominant toutes les classes de la population tranquille était la stupeur. Je ne dirai pas que l'on faisait des vœux pour le triomphe de la cour, on n'en faisait pas non plus pour sa chute; ce que l'on désirait, avant tout, c'était le calme. Le commerce de Paris, si florissant pendant ces années de paix, tremblait de voir baisser ses affaires.

Je ne prends pas mes désirs et mes sentiments pour des faits accomplis, remarquez-le bien; je ne dis pas que la majorité aimât la maison des Bourbons; je suis même très convaincue que si l'on eût pu la renvoyer sans secousses, on l'eût fait depuis longtemps; ainsi je ne suis pas suspecte de partialité. La branche aînée représentait des idées et des principes, que la révolution avait sapés, et qui ne convenaient plus aux besoins du moment.

L'autorité opposait nécessairement une digue à ce torrent, que nous avons vu grossir si vite, dès qu'elle eut disparu. Lorsque je me rappelle ce temps-là, la société d'alors, et que je les compare à aujourd'hui, il me semble que cent ans se sont écoulés. L'histoire n'offre pas d'exemple d'un changement aussi rapide et aussi complet. Les mœurs, les habitudes, tout a passé, mais du blanc au noir, presque sans transition. En 1832, déjà les premiers pas étaient faits. Nous savons cela... Revenons à Juillet.

On engagea les honnêtes gens à ne pas sortir de chez eux; beaucoup prirent l'invitation à la lettre. Aussi fit-on, après la bataille, une lithographie qui eut beaucoup de succès; elle représente parfaitement la situation.

C'était un monsieur en habit noir, les bras ouverts comme des parenthèses, penché vers le public et lui demandant :

— Pourriez-vous me dire où étaient les royalistes les 27, 28 et 29 juillet? Vous m'obligeriez infiniment.

Ceci était tout à fait en situation. Ils se laissèrent chasser sans tirer un coup de fusil pour se défendre; la tiédeur commençait déjà.

La fusillade fut dans toute sa force, le 28 et le 29. Nous vîmes entrer dans notre cour une bande d'insurgés, qui venaient demander des armes.

M. Talichet fut superbe; il persuada à ces braves gens que tous les locataires étaient à la campagne, excepté des veuves et des orphelins. Il était responsable de ce qui se trouvait sous sa garde, et les suppliait de ne point le mettre dans l'embarras; d'ailleurs tous ses locataires étaient des gens tranquilles, n'ayant d'autres armes que des broches à rôtir.

Il appuya l'argument de deux ou trois bouteilles de vin qui, par cette chaleur affreuse, étaient le plus grand des bienfaits, et ils se retirèrent, non sans regret et sans lever les yeux vers les croisées où ils ne virent personne; je les regardais pourtant à travers le rideau, non sans émotion, je l'avoue.

M. Talichet monta ensuite chez mon oncle, et lui dit d'un ton convaincu :

— Monsieur le marquis, je vous ai sauvé!

On savait ce que ce bulletin-là voulait dire et l'on agit en conséquence. Talichet fut content.

Nous avions pour voisine la baronne D... de Saint-***, une charmante et excellente femme, veuve d'un général d'artillerie, tué à Waterloo. Sa fille, une des belles personnes de Paris, venait d'échapper à une fièvre

typhoïde et était encore en convalescence. Mon oncle connaissait la baronne depuis vingt ans. Nous nous voyions donc souvent et, pendant les *glorieuses*, nous ne nous quittâmes guère. Nous passions la nuit à nous promener dans la cour ; mais, le 28, il y tomba des balles mortes : nous rentrâmes.

Les nouvelles arrivaient fort contradictoires ; on ne savait qui l'emporterait, et l'on avait grand'peur. Ce sentiment-là dominait tous les autres, convenons-en. Chacun faisait ses conjectures et ses préparatifs. On cachait ce que l'on avait de précieux ; on s'attendait au pillage, au sac de Paris.

La jeunesse trouve moyen de se distraire de tout ; nous cherchions dans les armoires, chez Mme D... et chez nous. Nous découvrîmes un portrait de Robespierre, un de M. le duc d'Enghien, et la baronne avait conservé l'aigle du régiment de son mari. Nous les cachâmes tous les trois, très décidées à montrer celui qui pourrait sauver notre cou et à dissimuler les autres.

La nuit du 28 au 29 fut terrible ; la fusillade, le canon, le tocsin, on entendait tout, par cette nuit claire et chaude. De temps en temps, des clameurs éclataient et s'apaisaient ensuite ; quelques cris isolés y répondaient, puis après cela le silence, plus effrayant encore.

Le matin du 29, on répandit le bruit qu'on ne se battait plus. J'étais possédée du démon de la curiosité, je voulais voir. Je pris le bras de mon cousin et nous voilà dans la rue.

L'hôtel de la garde nationale était gardé par des gens à figures effrayantes ; il y avait une barricade au bout de la rue, près du boulevard.

La troupe avait voulu l'enlever au lever du soleil ; on s'y était battu à outrance. Nous approchâmes.

Jamais je n'oublierai ce que je vis ; et, pendant bien longtemps, je n'ai pu passer à cette place sans une vive émotion. Les pavés dont se composait la barricade étaient couverts de sang à plusieurs places ; un bras et une main, séparés du corps, gisaient en bas, et la

maison qui fait le coin, celle de Rossini et du café Foy, avait un monceau de cadavres entassés jusqu'à l'entresol.

Je ne pris pas le temps de les regarder ; je fis faire brusquement volte-face à mon conducteur, et je retournai vers la maison en me voilant la face. Je voulais courir ; le baron me pria de marcher tranquillement et de ne pas montrer signe d'effroi. Nous étions entourés de gens qui auraient pu nous regarder de travers. Quelques instants après, nous n'avions pas encore eu le temps de regagner le logis, lorsqu'une troupe déboucha du boulevard. Une troupe affreuse. Ceux qui la composaient étaient à demi nus, les bras sanglants, les manches retroussées jusqu'au coude ; ils portaient, au bout de piques et des baïonnettes, des uniformes de Suisses et de gardes-royaux, quelques-uns même des lambeaux de chair. Ils brandissaient leurs sabres et criaient : « Vive la Charte ! »

C'était horrible. Je me rappelai les récits de ma mère ; il me sembla être en 93. Je m'attendais à quelques trophées plus horribles encore. Nous étions arrêtés sur le trottoir ; deux ou trois autres curieuses s'étaient réunies à nous. Au moment où ces vainqueurs passaient, l'un deux, qui me parut très ivre, se détacha et vint de notre côté. Il était épouvantable à voir.

— Eh ! dit-il en riant, nous avons presque fini notre besogne, et nous pourrons aussi nous promener avec de jolies femmes.,.

Il osa me toucher la joue comme pour une caresse amicale. Je me reculai, en poussant un cri. Je quittai le bras d'Henri et je m'élançai vers le n° 18, sans songer à autre chose qu'à me sauver.

Personne ne me poursuivit, je dois l'avouer ; le héros se contenta de rire plus fort et de chanter haut. Du reste, nous fûmes respectées en toutes choses.

Je rentrai et je ne fus plus tentée de faire aucune excursion, tant que les hostilités n'auraient pas cessé complètement. Ensuite je m'enhardis.

CHAPITRE XVII

Plus de voitures. — Figures étranges. — La garde nationale. — Première cause de la défection des troupes. — Le gamin assassin. — Autre bruit de ce genre. — Les deux frères. — Bruits sur M. le duc d'Orléans. — Justice rendue au peuple. — Son admirable conduite. — Les glaces à Tortoni. — Les toilettes. — La famille C... — Frayeur. — Bombardement par le tonnerre. — Contrefaçon en 48. — Erreur de Charles X. — Trop tard. — Proposition et courage de Mme la duchesse de Berry. — Mme la duchesse d'Orléans veut l'imiter. — Différence des deux époques. — Départ du roi pour Rambouillet. — Son refus de résister. — Embarcation des vainqueurs pour le poursuivre. — Madame la Dauphine, M. le duc de Chartres. — Les Tuileries. — Abomination. — Les spectacles. — Pièces de circonstance. — Promenade dans Paris. — Ce qu'il était. — Arrivée de la famille d'Orléans. — Mme Adélaïde et le boulet. — Les tapissières. — Supplice. — La Fayette et Louis-Philippe. — Les gamins. — Leurs chants. — Les domestiques du vicomte de Maistre.

Ce qui étonne le plus peut-être à Paris, pendant les révolutions, c'est la cessation du bruit des voitures. Ce silence, après une agitation dont on a l'habitude, paraît morne ; il est presque lugubre.

On ne s'imagine pas, sans les avoir vus, les figures et les costumes qui semblent sortir de terre ce jour-là. Ils sont épouvantables ; ils ont des physionomies particulières, que l'on ne revoit plus ensuite. On croirait presque que l'enfer les lâche, tant qu'il en a

besoin, pour les reprendre ensuite. Ils font partie de la mise en scène, et rentrent au vestiaire, quand la pièce est jouée.

La garde nationale, malheureusement, était dissoute; sans cela elle aurait été consignée en corps, dès le premier jour, et peut-être sa masse en eût-elle imposé. Le roi avait fait cette première faute par la permission de Dieu, qui ne voulait pas qu'il fût sauvé; il en porta la peine.

Les citoyens soldats s'en allèrent individuellement se mêler à l'insurrection, et contribuèrent ainsi à la défection de la troupe de ligne. Ce qui y contribua encore davantage, c'est la jalousie que ces régiments nourrissaient aussi bien contre la garde que contre le gouvernement. C'était une vengeance personnelle.

Du reste, cette pauvre garde fut décimée d'une façon horrible. Il n'y avait ni ordre ni unité. Des officiers de mes amis m'ont raconté qu'étant avec leur régiment de grenadiers à pied, campés sur la place Vendôme, les armes en faisceaux, puisqu'il ne se présentait aucun ennemi, mais tout prêts à les reprendre en cas d'alarme, un gamin leur avait tué plus de vingt hommes.

Il était monté sur le toit, caché par une de ces cheminées monumentales, et de là, à l'abri de toute vengeance, il choisissait ses victimes et les descendait comme des moineaux. Le régiment était enragé. Ils avaient bien de la peine à se contenir. Enfin, quelques soldats qui avaient été couvreurs entrèrent dans la maison, montèrent sur le toit et se mirent à poursuivre l'assassin. C'était bien véritablement un assassin, car ces malheureux n'avaient pas brûlé une charge de poudre, depuis le commencement de la bataille.

Ils eurent beau faire, ils ne purent l'atteindre. On avait inutilement tiré sur lui d'en bas; sa cheminée lui servait de bastion. Il avait tout au plus dix ou douze ans.

Un autre officier fut tué au corps de garde de la place Royale par un gamin aussi, mais plus traîtreusement, si c'est possible. L'enfant s'approcha de lui; il tenait derrière son dos un pistolet chargé. Au moment où le jeune homme — il avait vingt-deux ans à peine — au moment, dis-je, où il se retournait, le petit misérable lui déchargea son arme dans le dos. Il tomba pour ne plus se relever.

Ce qui est étrange et terrible, c'est que le frère de cet officier, beaucoup plus jeune que lui, fut tué presque de la même manière, en 1848.

Le 29 au soir, on commença à répandre le bruit de la nomination de M. le duc d'Orléans au poste de lieutenant général du royaume. Pour beaucoup de gens qui craignaient la République, ce fut une excellente nouvelle. Généralement on y croyait peu.

— Si M. le duc d'Orléans devient lieutenant général, disait-on, il sera roi avant huit jours ; et l'on n'a pas fait la révolution pour avoir un changement de dynastie, disaient les raisonnables.

Quoi qu'il en fût, Charles X ne régnait plus ; nous étions sans gouvernement constitué. Nous devions nous attendre à de grands malheurs.

Je suis loin d'être l'adorateur du système inauguré en ce temps, mais rien ne m'empêchera de dire la vérité et de rendre justice à qui de droit. Nous sommes restés presque huit jours sous la domination du peuple de Paris, sans autorités, sans défense, sans troupes, sans garde nationale organisée. Nous étions entièrement en son pouvoir ; il pouvait piller, tuer et le reste : il n'y eut pas le moindre désordre.

Nous voyions de chez nous poser et lever des sentinelles en guenilles, à l'hôtel de la garde nationale, tout cela avec un ordre, une convenance qu'eussent enviées des troupes régulières.

Les patrouilles étaient admirablement organisées ; elles parcouraient la ville nuit et jour, de sorte qu'il n'y eut pas le plus léger mouvement. On attendait;

on était avide de nouvelles; elles arrivaient contradictoires, et chacun les commentait à sa façon, suivant ses espérances ou ses craintes. Les boutiques ne se rouvraient pas, excepté celles qui fournissaient des choses indispensables à la vie et les cafés.

Le 30 au soir, nous allâmes, à travers les barricades, prendre des glaces à Tortoni. Le boulevard était radieux. Des femmes en toilettes splendides le garnissaient, comme s'il ne se fût rien passé. Tortoni, le café de Paris, le café Anglais étincelaient de lumière (la Maison d'Or n'existait pas).

Nous rencontrâmes chez Tortoni toute la famille Collot, venue à pied, bien entendu, de la Monnaie. Ces dames étaient en robes blanches avec des longues ceintures de rubans, des chapeaux de paille de riz. Je ne puis pas y croire, lorsque j'y pense à présent, et cependant rien de plus vrai.

Je ne me souviens plus, si c'est cette nuit ou une des nuits suivantes que nous eûmes une peur épouvantable. Tout Paris fut réveillé en sursaut par un tapage sans pareil, par des lueurs éblouissantes.

La première idée fut que le roi bombardait la ville, et que le feu la consumait déjà. Je n'ai jamais rien vu de semblable; c'était un orage, mais un orage tel que les coups de tonnerre affreux se succédaient sans interruption et que les éclairs nous aveuglaient; on eut pu croire à la fin du monde, pendant plus d'une heure que cela dura.

J'ajouterai maintenant, tandis que j'y pense, qu'après la révolution de Février, pareil phénomène se répéta, seulement avec moins de violence. Le premier grand orage suivait la chute d'une monarchie de quatorze siècles, le second ne saluait que la fin d'une usurpation de famille ; ils ne pouvaient pas être égaux.

Pendant ce temps, à Saint-Cloud, tout allait de mal en pis. Ce malheureux roi chassé croyait à une révolte et non à une révolution. Les princes ne voient

souvent les choses qu'à travers des nuages, la vérité n'arrive jusqu'à eux que quand il est trop tard et qu'elle ne peut plus servir qu'à les désespérer. On a beaucoup parlé de sa partie de whist, jouée pendant que tout était à feu et à sang dans la capitale. Si Charles X avait su les événements aussi sérieux, ne fût-ce que par égoïsme, par intérêt personnel, il eût agi autrement; le bon sens le dit.

Quand il apprit tout, il n'était plus temps d'y porter remède que par une résolution désespérée, à laquelle il se refusa.

Mme la duchesse de Berry le supplia de la laisser aller à Paris, seule avec son fils, tenant à la main le retrait des ordonnances, son abdication, celle de Monsieur le Dauphin, qu'ils offraient tous les deux. Elle se faisait fort d'arriver aux Tuileries et de s'y installer avec le royal enfant, sans que l'un ni l'autre eussent couru aucun danger.

Elle connaissait les Français, elle les savait braves et incapables de faire le moindre mal à une femme et à un enfant. Il fallait venir seule, par exemple, sans un garde, sans quoi que ce fût qui ressemblât à de la crainte, à de la défiance; ils eussent été portés en triomphe, eux et leurs chevaux; la princesse eût été déclarée régente; elle était aimée, elle était courageuse, intelligente; elle eût solidement établi le trône de ses fils, fait les concessions utiles, et sa fermeté eût maintenu les lois indispensables.

Il fallait la croire, elle sauvait tout.

On repoussa bien loin son projet comme extravagant; c'était le seul praticable.

En 1848, Mme la duchesse d'Orléans voulut faire la même chose, elle ne réussit pas; elle faillit être prise; elle fut insultée, à la grande honte des hommes d'alors. La position et les gens ne se ressemblaient pas.

D'abord Henri V représentait un principe et M. le comte de Paris ne représentait rien du tout; ensuite, la veuve du duc d'Orléans s'adressait à la Chambre

des députés et non pas au peuple lui-même ; enfin, les dix-huit ans de corruption du règne de Louis-Philippe avaient éteint parmi nous ce qui restait de chevalerie et de générosité. Les masses n'étaient plus les mêmes ; les idées pernicieuses s'y infiltraient de plus en plus. Ce qui arriva devait arriver.

La famille royale quitta Saint-Cloud pour Rambouillet, lorsque tout fut perdu. Là, Charles X pouvait encore reconquérir sa couronne s'il eût voulu combattre ; il avait en province beaucoup plus de partisans qu'à Paris, avec ses quarante mille hommes de la garde, qui se seraient fait écharper jusqu'au dernier. L'armée n'avait pas tourné encore et n'aurait pas osé le faire, peut-être, si un moyen de défense se fût organisé. La partie valait au moins la peine d'être défendue.

Hélas ! ils se résignaient à reprendre le chemin de l'exil. Louvel savait bien ce qu'il faisait, en assassinant M. le duc de Berry : il coupait la tête de la dynastie.

J'ai vu partir la troupe qui se dirigeait sur Rambouillet. Rien ne peut donner à ceux qui ne les ont pas vues, l'idée de ces bandes. C'était un ramassis de gredins, la lie des égouts ; on les envoyait là, pour se débarrasser d'eux, dans l'espoir qu'ils n'en reviendraient pas, car on les craignait. Ce sont les mêmes qui, plus tard, ont été envoyés en Algérie.

Il est bien entendu que je ne parle pas ici des honnêtes gens, que leur enthousiasme entraîna sur cette triste route. Je m'efforce d'être impartiale, et je ne veux pas accuser surtout ceux qui ne professent pas la même foi que la mienne. Leurs convictions les ont guidés, leur conscience en est le seul juge. J'ai beaucoup d'amis dans ces rangs étrangers, plus que dans les miens peut-être. J'ai pour eux une affection et une estime tout aussi grande, bien que nos sentiments ne soient pas les mêmes.

Je dis *sentiments* et non pas *opinions*, car mes

opinions ne sont que des sentiments, voilà pourquoi je n'en puis changer.

Madame la Dauphine était à Vichy, lors des événements. On l'avait renvoyée pour lancer les ordonnances; elle y était tout à fait contraire. Elle revint en toute hâte, mais trop tard.

Elle rencontra en chemin M. le duc de Chartres qui retournait à son régiment, et, après quelques instants de conversation, elle lui dit :

— Nous pouvons toujours compter sur vous et sur votre régiment, mon cousin ?

— Je ne sais pas, Madame, répondit-il, avec un profond salut.

Déjà, l'usurpation se brassait et le prince était trop jeune pour oser mentir.

Je ne sais rien de plus que tout le monde sur l'acceptation de Louis-Philippe et sur les intrigues qui l'ont précédée. Je me rappelle seulement de quelle douleur je fus pénétrée en voyant les Tuileries. Quel spectacle de désolation ! Les vitres cassées, les persiennes détachées, les rideaux déchirés pendants au dehors, le sol jonché de débris, les portes ouvertes à l'abandon ; une vraie représentation du 10 août, car le sang y avait coulé aussi.

La foule s'y portait de toutes parts. Je ne voulus pas entrer dans les appartements; il m'eût été trop pénible de les revoir ainsi. On en faisait des récits déchirants; nous avons vu depuis vendre bien des objets qu'on y avait dérobés, non pas les combattants, mais ceux qui y vinrent après eux. Nous ne savons pas en France faire de révolution sans détruire.

Les spectacles se rouvrirent assez promptement. Nous fûmes assassinés de pièces de circonstance. On eut la barbarie de nous raconter sur la scène ce que nous venions de voir en réalité. La guerre civile n'est pourtant pas un si beau tableau. Je ne vous parle pas de *la Parisienne*, de *la Marseillaise*, qu'il nous fallut

subir à chaque instant. En dehors de l'enthousiame, c'était assommant!

Avant que les barricades fussent démolies et Paris rétabli dans son ordre habituel, je voulus le voir tel que la révolution l'avait fait. On cria à l'imprudence, la peur régnait encore. Je ne haïssais pas ces émotions-là. J'endossai un costume des plus simples; on pouvait facilement me prendre pour quelque fleuriste. Le baron de Wilsen se mit en veste; il ne lui était pas difficile de ressembler à un garçon épicier. Le pauvre homme n'était ni distingué, ni spirituel; il n'était pas non plus disposé à la résistance.

Chaque fois que nous rencontrions une troupe armée — et il y en avait encore beaucoup — il levait les bras et criait : « Vive la Charte! » J'avais beau lui adresser des remontrances et tâcher de le faire taire :

— Je n'ai pas envie d'être écharpé! répondait-il.

La grande ville me parut toute changée. D'abord ces boulevards dépouillés de leur plus belle parure, ces candélabres de gaz, si magnifiques, renversés; on n'en a jamais refait de semblables. Les maisons et les édifices criblés de boulets et de balles, les rues dépavées, c'était bien triste. Je me rappelle surtout le Louvre, l'Institut; des morceaux de pierres et de ciment étaient tombés en entier.

Le drapeau tricolore était partout; les armes de France et celles des souverains étrangers étaient arrachées, le mot « royal » effacé. On commençait déjà à changer les noms des places et des rues.

L'envers des révolutions est encore plus triste que l'endroit. L'exaltation est morte, on ne voit plus que les désastres.

Je ne voulus pas rentrer sans aller rue Thévenot, chez des amies dont j'étais inquiète. A peine si le feu était éteint, et j'y étais.

On nous annonça officiellement l'arrivée et la nomination de M. le duc d'Orléans. Il était tombé des boulets dans le parc de Neuilly. Madame Adélaïde en fit

ramasser un et lui fit construire une sorte de monument dans le parc. Non contente de cela, elle commanda une lithographie qui fut distribuée à tous ses fidèles. Une inscription rappelait la date et la cause de la chute du projectile.

C'était en même temps injuste et maladroit. D'abord, si ce boulet était arrivé à cette place, ce n'était pas dans l'intention de nuire à la propriété ni aux personnes des princes d'Orléans. Ensuite, pourquoi perpétuer le souvenir de nos discordes? N'était-ce pas assez de prendre le trône au chef de leur maison, fallait-il encore ériger une colonne pour braver ses droits et ses souvenirs?

Madame Adélaïde était bien la fille d'Egalité; elle n'avait rien de sa noble et généreuse mère, pas même la bonté. Certes, si M[lle] de Penthièvre, l'arrière-petite-fille de Louis XIV, la fille de ce duc de Penthièvre qui se fit aimer et estimer de tous, avait pu voir ses enfants usurper la couronne de France, elle en eût pleuré.

Tous arrivèrent à Paris, dès les premiers jours d'août, et s'établirent au Palais-Royal. Ils se promenaient dans ces voitures si peu royales, faites comme des tapissières, où ils étaient assis de côté, sur deux rangs. On eût dit de bons bourgeois revenant de la campagne. Les Parisiens, qui rient de tout, en riaient bien.

Ces premiers moments de royauté furent une vraie dérision. Ils durent cruellement souffrir, car enfin ils étaient princes et de vrais princes, accoutumés, par conséquent, à d'autres manières.

Louis-Philippe et La Fayette se promenaient dans les rues, une fois par jour au moins. Ils donnaient des poignées de main et ils embrassaient à qui mieux mieux; leurs joues étaient de vraies patènes. Quel supplice ce devait être pour la meilleure des républiques! Les gamins les suivaient et les précédaient, comme de juste, battant le tambour avec des pots cassés. Ils avaient fait une variante à la *Parisienne*, à propos du fameux vers :

(Notez qu'il avait une perruque jaune. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire en vers.)

Les gamins disaient donc :

C'est La Fayette en cheveux blancs.

ou bien :

C'est La Fayette en cheveux tricolores !

Il fallait, comme la comtesse d'Escarbagnac, allonger un peu le vers pour dire une belle pensée...

Ils avaient aussi parodié la chanson de *Fra Diavolo*, d'une façon tout aussi heureuse.

En voyant La Fayette,
Les gendarmes répètent :
« Sauvons-nous ! »

Cette fois-ci, c'était la rime qui péchait.

Les malins, au lieu du dernier vers, rétablissaient le dernier mot de la ronde. Au lieu de « Sauvons-nous ! » ils disaient « Diavolo ! »

Ceci était souverainement injuste, le pauvre vieux *héros des deux mondes* ne ressemblait pas à Lucifer. Ces poignées de main et ces embrassades produisaient un étrange effet.

Le vicomte de Maistre traversait le boulevard en tilbury. Son domestique était auprès de lui.

Ils rencontrèrent le bienheureux cortège. Le vicomte arrêta son cheval et dit à son groom :

— Veux-tu donner une poignée de main à La Fayette ?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Eh bien, va, mon ami. Ne te gêne pas, je t'attends.

Le domestique y alla.

Quand il revint, son maître lui demanda s'il avait embrassé Louis-Philippe.

— Non, monsieur.

— Tu as manqué à ce que tu devais. Vas-y, mon brave, vas-y. On ne trouve pas toujours des occasions

telles que celle-là. Tu ne l'embrasseras pas l'année prochaine, sois-en sûr. Dépêche-toi !

L'accolade fut donnée et reçue. J'ai entendu raconter bien des fois le fait par le vicomte lui-même.

La noblesse n'était pas seule à rire de ces familiarités déplacées, qui étaient blâmées partout. Quant à moi, je ne cesserai de le dire, je plaignais de tout mon cœur ce malheureux prince de la maison de Bourbon se croyant obligé de se compromettre ainsi.

Il y avait pis encore, si c'est possible.

CHAPITRE XVIII

Scènes déplorables au Palais-Royal. — Différents tarifs pour les exhibitions demandés par les gamins. — Les tombes des héros. — Le chien du Louvre. — Il est peut-être Suisse. — Mouvement de bourse. — Histoire de Trilby. — Ses courses révolutionnaires. — Reine. — La mort du prince de Condé. — Détails. — La veille. — Le matin. — Inquiétudes suspectes. — Il ne s'est pas tué. — Innocence de Louis-Philippe. — La main de la Providence. — Libelles et caricatures infâmes. — Mme la duchesse de Berry épargnée. — Les pièces de circonstance. — *La Parisienne.* — *La Marseillaise,* par Nourrit en comte Ory. — Effet magique. — *Chant du bivouac*, au Palais-Royal.

Il se faisait au Palais-Royal une exhibition déplorable, indigne de la royauté et bien propre à déconsidérer le souverain qui ne craignait pas de s'y soumettre.

Voici ce dont je fus témoin, un jour que je traversais la cour en compagnie de deux ou trois personnes de province.

Il y avait du monde en permanence, attendant quelque événement; on attendait toujours en ces moments-là; les polissons y étaient en majorité. Ils reconnurent mes provinciaux à leurs allures, et accoururent vers eux :

— Monsieur, mesdames, voulez-vous voir le roi?

— Merci, mon ami, nous n'y tenons pas.

Ils étaient Poitevins et fort légitimistes.

— C'est pourtant bien curieux, je vous assure. Si vous voulez nous donner dix sous, il viendra là, sur ce balcon.

— Quoi? pour dix sous, je le dérangerais?

— Tout de suite, monsieur. Donnez. Ce ne sera pas long.

M. de S... donna ses dix sous. Les enfants se réunirent en troupe et s'en allèrent sous le balcon, hurlant à tue-tête :

— Le roi! le roi!

Après quelques minutes, il vint, salua et allait se retirer, car l'enthousiasme était faible. Le chef de la bande joyeuse reprit :

— Monsieur, dépêchez-vous! Donnez-moi un franc, vous allez voir la reine.

— Parbleu! je le veux bien. Cela m'amuse.

— La reine! la reine!

La pauvre femme parut.

— Maintenant, monsieur, pour quarante sous vous verrez les jeunes princes.

— Voilà les deux francs.

— Les princes! les princes!

On cria très fort et ils vinrent.

— Monsieur, le plus beau, c'est quand le roi chante *la Marseillaise*. Mais ça, c'est six francs.

— Ah! je les donne de grand cœur.

— *La Marseillaise! la Marseillaise!*

Aussitôt, tous les badauds de la cour se mirent à l'entonner, et Louis-Philippe la chanta même avec eux; du moins, il ouvrit la bouche et fit des gestes. J'en fus tout attristée...

Un autre spectacle où l'on courait, c'était les tombes des héros. Celles du Louvre étaient les plus fréquentées, à cause du chien qui restait sur le tombeau de son maître. Je ne sais pourquoi il y demeurait, ce que j'affirme, c'est qu'il ne comptait pas y mourir de faim. Je lui ai plusieurs fois porté des gâteaux qu'il croquait

bel et bien, comme un animal sans soucis et sans regrets.

Les mauvaises langues ont prétendu qu'on en louait un et que ce n'était pas toujours le même. J'atteste que celui que j'ai vu était bien identique et ne changeait pas. On m'a assuré, par exemple, que ce n'était pas un chien patriote, et que son maître tant regretté était un Suisse.

En ce cas-là, il aurait bien volé les élégies, les couronnes, les gros sous qu'on lui prodiguait. Si on l'eût cru suppôt de la tyrannie, on lui eût jeté des pierres et de la boue. Il n'y a que la foi qui sauve.

Ces pauvres Suisses, ils n'eurent pas pour cette révolution-ci un splendide monument comme pour la première. Je ne sache rien de plus beau que ce magnifique lion de Lucerne, taillé dans un roc à pic, mourant dans sa caverne, couché sur les drapeaux fleurdelisés, qu'il défend encore, bien qu'il ait un fer de lance brisé dans le flanc!

Cette tête de lion est d'une expression admirable. C'est grand, c'est digne, c'est approprié au pays et au sujet. L'œuvre est remarquable et la pensée plus splendide que l'œuvre. Le pauvre chien du Louvre gardait son maître au pied d'une croix de bois; dans les cantons il n'eût pas eu mieux.

A propos de chien, c'est ici le moment de raconter l'odyssée authentique d'un griffon que je possédais. S'il eût pu écrire ses Mémoires, il nous en aurait appris bien long sur l'histoire du temps; je veux au moins dire ce que je sais de lui, en anticipant même sur l'avenir.

Il s'appelait Trilby; il avait un esprit incroyable, mais ses inclinations étaient vagabondes; il aimait à courir. Comme tous ceux de sa race, il suivait les chevaux et aurait plutôt vécu à l'écurie qu'au boudoir.

Il étranglait merveilleusement poulets et canards. Dieu sait les mémoires que les paysans me présentaient de ses méfaits à la campagne. Elevé au régi-

ment, il adorait les militaires et, lorsque je le conduisis à Vendôme, cette année-là, il passait sa vie au quartier de cavalerie, avec les cuirassiers, dont le comte de Charette, mari de M[lle] d'Issoudun, fille du duc de Berry, dont j'ai parlé déjà, était colonel.

La veille de la révolution, le 26, le jour des ordonnances, Trilby disparut. Je le fis chercher inutilement, il ne revint point. Au bout d'un mois, lorsqu'on commençait à respirer, j'entendis gratter à ma porte. C'était lui.

Je lui fis grande fête, me demandant d'où il pouvait venir. Il ne m'en rendit pas de comptes, bien entendu.

Quelques jours après, nouvelle disparition. Le lendemain, il y eut une de ces nombreuses émeutes que les premiers temps de Juillet virent éclore.

Depuis lors — et j'atteste que c'est la vérité — jamais il n'y eut dans Paris la moindre émotion, sans que Trilby décampât la veille au soir. Son absence durait plus ou moins longtemps, suivant que l'émeute était plus ou moins longue et importante. Pour celle de Saint-Méry, il resta huit jours.

Cela est si positif que, dès qu'il était parti, j'allais trouver mon oncle devenu capitaine dans la garde nationale à cheval, et je lui disais :

— Mon oncle, faites préparer votre équipement et vos chevaux, Trilby est parti, il y aura du bruit demain.

Et cela ne manquait pas.

En 1831, je passai l'été à Chaville, avec M[me] D... de S. M... et sa fille ; un samedi soir, on ne trouva plus mon chien. Je voulus parier qu'on allait se battre.

Ce fut, en effet, cette fameuse histoire du comte de Lobau qui fit venir ses pompes au lieu de canons[1].

1. Le général Mouton, comte Lobau, qui avait remplacé Lafayette comme commandant des gardes nationales, le 5 mai 1831, voulut dissiper l'émeute bonapartiste de la place Vendôme. Il fit asperger les assaillants avec des pompes à incendie.

Trilby ne reparut que le samedi suivant, dans la nuit.

Enfin, je m'en allai au château de P... Nous jouions la comédie. Je le vis pour la dernière fois ce jour-là. Quand je le demandai, le matin, on me dit qu'il avait suivi les chevaux du duc de B...

Je ne doutai pas qu'il n'y eût quelque événement politique; en effet, c'était le débarquement de Mme la duchesse de Berry avec le *Carlo-Alberto*. Mon chien ne revint plus. Fut-il tué à la Pénissière?

Tant il y a que c'est drôle et que l'âme de quelque émeutier devait être passée dans le corps de ce griffon-là. Mon mari prétendait que c'était le cardinal de Retz.

Pauvre Trilby! Qu'est-il devenu?

Ces premiers mois de la révolution furent terribles. Pas un instant de repos. Il n'y avait pas de semaine où l'on n'entendît ce malheureux tambour. Le rappel nous sortait par les oreilles, sans compter les inquiétudes sans cesse croissantes, sans savoir où l'on marchait.

Nous allâmes voir une revue au Champ-de-Mars, où Louis-Philippe fut cependant acclamé à tour de bras. Ce fut un enthousiasme, ce furent des cris épouvantables, à croire qu'on allait recommencer la Fédération. La garde nationale l'aurait volontiers porté en triomphe. Mon Dieu! que ce Champ-de-Mars en a vu et entendu depuis 89!...

J'arrive à un crime effroyable, sur lequel je suis bien renseignée. Je n'ai rien oublié, j'en réponds; toutes les circonstances sont profondément gravées dans ma mémoire et ne sauraient s'en effacer.

Quelques jours après la mort du dernier des Condé, un de ces gentilshommes qui ne l'avaient pas quitté depuis l'émigration, M. de L..., vint voir mon oncle de B..., son ancien ami, qui se trouvait à Paris chez mon autre oncle, en ce moment-là.

Il était encore atterré de ce qu'il avait vu et de la triste fin de ce prince, qu'il ne croyait pas quitter.

Je n'ai lu nulle part, dans aucune relation, ce qu'il nous raconta.

La veille de sa mort, M. le prince de Condé avait expressément déclaré qu'il comptait rejoindre incessamment le chef de sa famille et que, d'après les événements survenus, toute sa fortune appartiendrait à M. le duc de Bordeaux.

Il avait même donné des ordres pour que tout fût disposé à recevoir son testament avant de partir.

Mme de Feuchères eut avec lui une discussion assez vive à cet égard. Elle alla jusqu'à dire qu'elle ne le suivrait pas.

— Eh bien, vous resterez, lui répliqua-t-il avec un peu d'humeur.

Ensuite, il fit sa partie et se coucha de bonne heure.

Le lendemain, comme à l'ordinaire, les personnes de sa maison, ou qui avaient affaire à lui, vinrent attendre son réveil, dans le salon qui précédait sa chambre. Jamais il ne sonnait avant huit heures, et quelquefois après. Il n'y avait donc pas lieu d'être inquiet avant ce moment-là.

Dès sept heures et demie, le valet de chambre commença à dire et à répéter :

— C'est bien étrange, Monseigneur n'appelle pas... Lui serait-il arrivé quelque chose?

On lui fit observer qu'il n'était pas l'heure encore; il n'alla pas moins coller son oreille à la porte et écouta. Il se répandit en jérémiades, en discours pleins de craintes, dont nul ne se soucia.

On était si loin de la vérité.

A huit heures précises, on parla d'enfoncer la porte. Les gentilshommes s'y opposaient; ils savaient que le prince dormait quelquefois un peu au delà. Mais à huit heures et quart, il alla chercher Mme de Feuchères.

On entra après avoir ouvert d'autorité.

On trouva le prince affaissé sous l'espagnolette de

la fenêtre. La cravate qui lui nouait le cou était lâche et n'avait pu le pendre. De plus, il avait une hernie; en s'approchant du lit, M. de S... trouva son bandage brisé. Il y avait donc eu lutte.

Une autre circonstance fut très marquée.

Dans son alcôve, se trouvait une petite porte dérobée qui introduisait chez Mme de Feuchères. Le verrou n'était jamais mis, et on fit remarquer qu'il l'était ce jour-là, en ajoutant que c'était à cause de la querelle de la veille. Plus tard on fit des essais et on découvrit que, comme beaucoup d'autres, ce verrou pouvait se tirer du dehors, avec une petite corde. Rien donc de plus facile que de pénétrer chez lui par là, pendant son premier sommeil et de l'attaquer.

Il est d'ailleurs inutile d'insister là-dessus maintenant. Le crime est avéré; personne ne doute que cette misérable n'ait assassiné son bienfaiteur. La mort subite et singulière de ses deux complices, le valet de chambre et le médecin, suffirait seule pour le prouver. D'ailleurs, pourquoi ce noble vieillard aurait-il mis fin à sa vie? Qui l'y engageait? Il était, certes, fort atteint par la chute de la monarchie, mais jamais il n'avait manifesté l'intention de se suicider. Il était fort loin d'idées semblables, et sa résolution de partir le prouve suffisamment.

Quant à la participation du roi des Français à ce meurtre, je suis prête à attester qu'elle n'existe pas. Il l'a ignoré avant, c'est indubitable, il l'eut empêché; il eut le tort de ne pas le punir après sa découverte, mais des raisons puissantes d'intérêt le retinrent; il dût en gémir et le déplorer, c'est certain aussi; Marie-Amélie surtout.

Il avait eu le grand tort de recevoir Mme de Feuchères, d'accepter d'elle des services. Peut-être le menaça-t-elle, si on la mettait en jugement, de le proclamer son complice; les apparences l'accusaient. Quelles tortures il dut endurer!

Certainement, il y avait là-dessous quelque mystère

d'horreur que l'on ne saura jamais. Mais il est impossible d'admettre qu'un honnête homme — et M. le duc d'Orléans l'était — ait pu démentir toute sa vie et se rendre coupable d'un acte tel que celui-là. Cela n'est pas. On peut usurper une couronne, on peut oublier ce que l'on doit au chef de sa maison, sans être un infâme criminel. Jamais l'esprit de parti ne me rendra complice d'une calomnie.

Le roi des Français a profité de cette mort; il ne pouvait guère faire autrement, puisque le testament instituait M. le duc d'Aumale légataire universel. Il a été entraîné par les circonstances et contre sa volonté, semblable à ces malheureux, que l'engrenage d'une machine prend par un pli de leur vêtement, et dont tout le corps est broyé, sans qu'ils puissent s'y soustraire.

Jamais la main de la Providence ne se montra plus visiblement que dans cette occasion ; jamais Dieu plus juste et plus fort.

Que reste-t-il de ces meurtriers ? Une mémoire exécrée et honnie. Les trésors qu'ils avaient amassés s'en sont allés en fumée ; le vent de la dévastation a passé sur tout ce qui les touche; le souffle du Seigneur les a balayés, il n'a pas permis qu'on retrouvât d'eux le moindre vestige.

C'est une véritable fin biblique que la leur.

Après la révolution, nous fûmes inondés d'abominables images — on ne peut s'en faire une idée — sans compter les libelles et les pamphlets que l'on vendait publiquement dans les rues. Je me rappelle entre autres le récit de *Mme la duchesse d'Angoulême avec l'archevêque de Paris*. Pauvre sainte princesse !... La calomnie avait épargné sa jeunesse, elle devait essayer de salir ses vieux jours !

Cela révoltait tout le monde. On se demandait comment le roi, son cousin, supportait une insulte que le plus mince bourgeois n'eût pas tolérée sur sa famille. Il est à remarquer que, de tous les exilés, la plus mé-

nagée fut Mme la duchesse de Berry, dont l'âge et les allures mondaines prêtaient moins que tout autre à ces infamies. A peine s'il en fût question, et fort légèrement. Ceci vient à l'appui de ma remarque sur l'effet qu'eût produit sa présence.

Je vous ai parlé des spectacles et des pièces de circonstances. Tous les théâtres avaient la leur. On chantait également *la Parisienne*, et il fallait se lever au dernier couplet :

> Déjà du convoi de nos frères
> J'entends le lugubre signal.

Je me rappelle une représentation à l'*Opéra* dont je fus bien frappée. On donnait le *Comte Ory*, et Nourrit le chanta avec sa grâce et son élégance habituelles. Lorsque le second acte fut fini, on ne baissa pas la toile; et, dans ce même décor féodal, au milieu de ces pennons armoriés et de ces chevaliers en armure, Nourrit rentra. Il conservait son costume du comte Ory, en y ajoutant un bonnet phrygien et un drapeau tricolore. Il vint sur le devant de la scène et entonna *la Marseillaise*. Ah! que c'était beau! Avec quelle âme, quelle passion il chanta! Cet air sublime dans sa bouche aurait donné du cœur aux plus poltrons. Le refrain se répéta en chœur par tout le parterre qui se leva. Je ne peux rendre ce que j'éprouvai; je ne suis pas révolutionnaire assurément, pourtant je me serais battue, je crois; en l'entendant, j'aurais marché à l'ennemi, et tout le monde également. J'avais dans ma loge un officier de la garde, encore tout meurtri de sa défaite; il en fut impressionné comme moi.

Ce pauvre Nourrit, tout à fait dans les idées du jour, ou plutôt du lendemain, se cassa la voix à ce métier-là. Il s'en allait partout en chantant *la Parisienne* et *la Marseillaise* surtout; et il se fatigua tellement qu'il fut obligé de se reposer. Cela ne l'empêchait pas de jouer tous les deux jours, et quels opéras! Il n'avait pas encore *Robert*, mais il en avait bien d'autres; et

l'on sait ce que c'est qu'un ouvrage en cinq actes, à notre académie royale.

Il fit plus, et c'est, je l'avoue, une des choses qui m'a le plus impressionnée dans ma vie.

Il remplissait avec assiduité ses devoirs de garde national. Pendant le procès des ministres, dont nous allons avoir bientôt à nous occuper, un bataillon resta la nuit dans le jardin du Palais-Royal, dont les grilles furent fermées au public, qui pouvait seulement se promener sous les galeries. Il faisait un temps affreux, un brouillard humide. Les gardes nationaux avaient fait des feux et s'étaient campés comme à un bivouac. Tout est spectacle pour les Parisiens; ils se portaient en foule pour assister à cette scène guerrière. Mon plus jeune frère était à Paris; très légitimiste, très violent, je craignais qu'il se fît de mauvaises querelles ; je le suivis partout et je vis tout en cette circonstance. Nous allâmes au bivouac comme les autres. Et là, nous entendîmes, au milieu de la nuit, cette belle et pure voix de Nourrit répétant le chant révolutionnaire, avec tout son bataillon pour choristes.

C'était effrayant, mais c'était splendide.

CHAPITRE XIX

Le procès des ministres. — M. le duc d'Orléans. — *Maître Jacques.* — Pensées et opinions du prince royal. — Les armes de France. — Départ de Charles X. — Regret. — Dumont-d'Urville. — M. le comte de Chambord. — *Le Rouge et le Noir.* — *L'Ane mort et la femme guillotinée.* — Rencontre. — Benjamin Constant. — Suite du procès des ministres. — L'arrêt. — L'émeute. — Réception au Palais-Royal. — Toilettes. — Manières de cour. — La femme du général *Un tel.* — Miss Cuningham. — Mme Charles Lafitte. — Bal à l'Opéra. — Comparaison. — Cohue au Palais-Royal. — On conspire. — Le 14 Février. — Service à Saint-Germain-l'Auxerrois. — Pillage et tumulte.

Ce procès des ministres faisait tout remettre en question. On voulait les sauver ; le parti extrême voulait leur mort, et le parti extrême était bien vu par le maître, qu'on craignait. Il y avait surtout les artisans de la garde nationale, qui ne cachaient pas leurs tendances républicaines, et dont les gens tranquilles avaient une peur atroce. Ils les voyaient toujours prêts à braquer leurs canons contre les maisons et à tout mettre à feu et à sang.

On fit entrer M. le duc d'Orléans dans une batterie, mais cela ne rassura point. Pour beaucoup de personnes, il était entaché d'exagération libérale. Les légitimistes, je ne sais pourquoi en vérité, le surnommaient *Grand Poulot*, et les quolibets pleuvaient sur lui de ce côté-là.

Du côté bourgeois, on le traitait de *bousingot*[1], mot fort à la mode pour désigner les émeutiers. Le troisième parti, le plus nombreux, acclamait le jeune prince, qui jouissait par lui d'une popularité incontestable. Lorsqu'ils le voyaient avec son uniforme d'artilleur, ils poussaient des cris d'allégresse.

On fit sur lui une charge, où on le représentait comme le *Maître Jacques* de la monarchie de Juillet. Il avait un bras passé dans son habit de colonel du 1er hussards, l'autre dans son habit d'artilleur, et il se tournait suivant que l'on s'adressait au militaire ou au soldat citoyen.

Le langage était aussi différent que le costume.

En colonel il parlait de conciliation, il se servait de termes choisis, promettait la paix, l'union des partis, l'oubli du passé et tout ce qui s'en suit.

En artilleur, il jurait, il proclamait les barricades, la résistance à la réaction. Il acclamait son grand-père et voulait s'appeler comme lui le citoyen Egalité.

La critique était sanglante, bien qu'exagérée. La position était pourtant un peu cela. Il fallait ménager la chèvre horriblement encornée de la révolution et le chou indigeste de la bourgeoisie; ce n'était pas facile.

Le duc d'Orléans était pourtant un charmant prince. Il n'avait rien de la maison de Bourbon et ressemblait tout à fait à un grand seigneur anglais. Sa taille svelte, élancée, était gracieuse; son visage plein de distinction.

1. C'est Gozlan, croyons-nous, qui inventa le mot. Il fit plusieurs articles fort amusants dans le *Figaro*, sur les *bousingots*, pour continuer la série des *Jeune-France*. « Le bousingot, c'est le chapeau ciré », disait-il; dans un article, *Le dernier des bousingots*, il s'adresse à Mme de Feuchères, à propos de la mort du prince de Condé : « Le Bousingot monta sur un banc de pierre pour s'accrocher à une branche où il se pendit avec sa cravate. En supprimant la civilisation, il avait oublié de supprimer aussi les branches d'arbre, le bâillement, le découragement, et les cravates. Mme la baronne de Feuchères est priée d'assister à son convoi. »

Il avait le regard et le sourire ravissants. Ses manières et sa façon de parler avaient beaucoup de charme. Intelligent, instruit, bien élevé, brave, si la mort ne l'eût pas surpris, la monarchie de Juillet ne fût pas tombée, comme elle l'a fait, sous le ridicule. Il l'eût soutenue assurément. Le duc d'Orléans était, malheureusement pour lui, dans une position fausse; sa nature et son éducation se révoltaient contre le rôle qu'il était obligé de jouer. Très aristocrate, très imbu de la grandeur de sa race, il était contraint à en faire bon marché pour plaire à ses partisans et consolider son empire sur eux.

Il sentit qu'en acceptant la couronne, son père et lui avaient passé le Rubicon, et qu'ils ne pouvaient plus retourner en arrière. De là, les instructions qu'il a laissées, dit-on, à ses fils et à sa veuve, qui ont empêché la réunion des deux branches. Il voulut soutenir à tout prix l'usurpation; il voulut se convaincre et convaincre le monde qu'elle était légitime, en repoussant tout accommodement qui aurait pu faire l'aveu d'un tort. Il entra franchement et complètement dans la voie, en imposant silence à ses regrets, à ses sentiments, à ses instincts.

Il devint le prince royal, et dépouilla tout souvenir du duc de Chartres, du petit-fils d'Henri IV, du petit-neveu de Louis XIV. Il voulut être et il fut seulement le fils de l'élu du peuple.

Je devrais dire des deux cent vingt et un, mais je veux bien prendre ici la partie pour le tout.

En soutenant très haut qu'il était légitime, en défendant tout accommodement avec les aînés, M. le duc d'Orléans imagina sans doute confirmer ses droits. C'était du moins en affirmer la vérité, mais ce ne pouvait être qu'une opinion personnelle que nul, excepté lui, n'adopta.

Il souffrait beaucoup du milieu où il lui fallait vivre. Certains actes de son père le blessaient jusqu'au cœur, bien qu'il ne les blamât pas officiellement. Il fut très

malheureux de la perte des fleurs de lis. Ce renoncement à ses armes, que n'eût pas accepté le plus obscur gentilhomme, fut pour lui un vrai chagrin. Je lui entendis prononcer quelques paroles, au camp de Compiègne en 1833, qui me le prouvèrent, bien qu'il ne s'exprimât pas clairement.

Le fait est qu'il était dur pour un prince de la maison de Bourbon de cacheter ses lettres, avec les tables de la loi, comme les Juifs conservent celles de Moïse. A l'étranger, cette espèce de marque faisait un drôle d'effet à côté des armoiries des autres nations. C'était presque humiliant, pour un vieux pays comme le nôtre. Les Anglais en riaient bien, eux qui, malgré Cromwell et leur régicide, avaient conservé leur licorne et leur lion. C'est que leur révolution, tout indigne qu'elle fût, garda de la dignité, et que la nôtre en manqua totalement.

Les Anglais ont beau se révolter, ils respectent la vieille Angleterre; ils ont beau changer leurs projets d'avenir, ils tiennent à leur passé. Ils ont un patriotisme bien entendu, qui plane toujours au-dessus de tous les principes et de tous les systèmes. Nous ne sommes pas ainsi, je dois l'avouer tristement.

Pour nous, il n'y a plus de vieille France, et comme la jeune ne nous a pas encore donné grand'chose de ce qu'elle a promis, nous nous trouvons fort dénudés. Espérons en l'avenir.

Je n'ai point parlé du départ de Charles X et de cette belle et royale promenade qu'il fit à travers la France, escorté, jusqu'à la fin, de sa garde et de ses serviteurs. Il se retira en roi; il ne se sauva pas. Sa monarchie finit dignement. Il reçut quelques insultes qui ne purent l'atteindre; il reçut encore des témoignages de fidélité. Lorsqu'il s'embarqua, tous les yeux étaient mouillés, on n'entendait que des sanglots. Beaucoup se jetèrent à ses pieds en pleurant. Pauvre vieillard!

C'était le dernier exil. Ses cendres ne reposeront même pas dans sa patrie!

L'histoire enregistrera la grossièreté de l'amiral Dumont d'Urville, qui reçut à son bord toute la royale famille, sans même porter la main à son chapeau. Ce fut une insulte bien gratuite, et digne des beaux jours de 93 et du Temple.

Cela n'empêcha pas M. le comte de Chambord de souscrire au monument qu'on éleva à l'amiral après sa mort horrible, lors de l'accident du chemin de fer de Versailles. Il avait été une des gloires de la France; le prince ne voulut se souvenir que de cela et oublia l'outrage.

Le livre à la mode en ce temps-là était celui de Stendhal : *Le Rouge et le Noir*. On se l'arrachait, et on discutait à qui mieux mieux la littérature quand on ne discutait pas politique. Il fallait discuter en ce temps-là. Ce lion de Stendhal, ou Henri Beyle comme vous voudrez, fit jeter les hauts cris aux rigides.

Le fait est que cette M[lle] de la Molle, l'héroïne, est une fière folle, avec ses têtes coupées. Je n'ai jamais pu savoir, par exemple, pourquoi le roman s'appelait *Le Rouge et le Noir*.

Il me semble également que l'*Ane mort et la femme guillotinée* a fait aussi sensation. Nous avons tous pleuré ce pauvre âne, et c'était si joliment écrit!

Je rencontrai par hasard un homme que je ne connaissais pas et qui devait mourir trois semaines après tout au plus. J'étais chez un agent d'affaires ; j'attendais dans une première pièce, où entra aussi un monsieur assez âgé, dont le visage se cachait dans l'ombre, car il pleuvait beaucoup et l'on y voyait à peine. Il resta quelque temps sans me parler, et moi je ne songeais point à lui, lorsque tout à coup il m'interpella fort poliment et me demanda si j'étais pressée.

Je répondis que j'étais là depuis longtemps et que

je désirais m'en aller le plus tôt possible; on m'attendait.

— Je crains, me dit-il, que vous ne soyez pas libre de sitôt; l'homme auquel nous avons affaire est très long dans ses audiences.

Alors, nous nous mîmes à causer, et cela pendant près d'une heure, sans que je m'aperçusse de la fuite du temps.

J'ai rarement entendu une voix plus agréable, plus distinguée. Elle me parut charmante, de la meilleure compagnie. L'avoué sortit avec sa cliente ; j'entrai à mon tour, et je m'empressai de demander le nom de mon compagnon.

— C'est Benjamin Constant.

— Ah ! mon Dieu !... L'auteur d'*Adolphe*, l'ami de Mme de Staël ?

J'en fus toute troublée et j'expliquai maladroitement mon affaire ; en m'en allant, je m'excusai de mon ignorance, et Benjamin Constant me répondit mille choses gracieuses.

Il mourut bientôt après. J'en fus désolée; j'aurais bien désiré le revoir.

Ce procès des ministres, qui commença en novembre, fut une grosse affaire, ainsi que je viens de le dire. On sentait que c'était un crime de les sacrifier, et l'on n'osait pas refuser une satisfaction quelconque au parti qui demandait leur mort. Ils furent condamnés à la détention *perpétuelle*, comme s'il y avait quelque chose de perpétuel en France. M. de Polignac fut condamné à la mort civile.

J'étais ce jour-là, toujours avec mon frère, dans la rue de Tournon, au milieu d'une foule à nous étouffer. L'arrêt fut répété aussitôt que rendu. Je ne saurais vous peindre l'effet qu'il produisit. Cette foule devint enragée ; ce furent des cris, des sifflets, des hurlements à rendre sourd. Elle essaya de se ruer ontre le palais, bien gardé heureusement, entraînant

après elle ceux qui ne voulaient pas la suivre. Ces horribles vociférations :

— A mort! à mort! A bas les pairs! La tête des ministres! s'entendaient partout.

Je crus ma dernière heure arrivée. Je me tus cependant, car mon frère rugissait comme un lion, et si je m'étais plainte, rien ne l'eût empêché de taper sur ses voisins, ce qui nous aurait fait écharper.

Lorsque nous arrivâmes à la rue de Vaugirard, plutôt portés que poussés, j'obtins que nous nous retirerions de là et nous parvînmes, avec beaucoup de peine, à gagner les galeries de l'Odéon, où nous étions un peu moins pressés, bien qu'il y eût beaucoup de monde. Nous reprîmes le chemin de la rive droite, fort lentement, regardant et courant. Nous entrions sur la place du Carrousel, lorsque l'émeute nous rejoignit.

J'avais assez de la première épreuve. Je pris la fuite, mon frère fut obligé de me suivre.

Nous fûmes rattrapés dans la rue de l'Echelle. Ils couraient tous au Palais-Royal pour demander les têtes des ministres, celles des pairs, celle du roi, si on les eût un peu pressés. Je les vis venir au pas de charge ; je me jetai dans la boutique d'un chapelier, encore ouverte, mais que l'on fermait. Nous y fûmes reçus très cordialement, et nous entendîmes de longues doléances sur le régime du moment.

— Vous l'avez voulu, dîmes-nous.

— Ah! si nous avions su! Le commerce ne se doutait pas...

— Le commerce devait se douter de ce qui arrive. La populace est une bête féroce; on ne peut pas la museler quand on l'a lâchée.

Pendant deux ou trois jours, nous eûmes du bruit. Les honnêtes gens de tous les partis étaient désolés; les choses, au lieu de se remettre, se disloquaient de plus en plus. L'arrêt de la cour, s'il n'avait pas contenté la canaille, indignait la classe aisée. Le faubourg

Saint-Germain, en masse, déclara qu'il ne reviendrait pas l'hiver, qu'il ne reparaîtrait pas à Paris.

Cet hiver s'annonçait sous les auspices les plus tristes et les plus pénibles. Nous étions sûrs de nous ennuyer parfaitement.

J'ai dit, il me semble, quels liens unissaient la famille de mon mari à la maison d'Orléans. On exigea donc que j'allasse au Palais-Royal malgré mes prières et les désolations de ma mère, qui ne pouvait pas s'en consoler. La situation de M. de Saint-Mars au service exigeait, me répétait-on, ce sacrifice aux souvenirs du passé.

J'obéis, mais j'étais peu satisfaite ! Un soir du commencement de décembre, nous allâmes à une réception. Je ne pouvais en croire mes yeux.

Il y avait là des femmes en *robes de barèges*, d'autres sans l'ombre de toilette, comme si elles allaient prendre le thé chez une amie intime. A côté de cela, se voyaient des parures extravagantes, sortant d'une arrière-boutique, des choses à faire monter sur les toits.

Quant aux façons, elles valaient les costumes. A côté de moi se trouvait une des célébrités de la banque, fort connue de la maison. Elle présentait au roi et à la famille une dame, en robe de petit taffetas puce, avec une écharpe de grenadine noire pour tout ornement. Elle dit à Sa Majesté citoyenne, en lui montrant sa protégée :

— Sire, la femme du général *un tel*.

Ce fut tout. Il n'y eut pas plus d'explications ni d'étiquette. Je croyais rêver. Les princes devaient être eux-mêmes bien surpris.

J'avais, à quelques pas, une personne qui a fait bien du bruit depuis ce temps-là. Un membre de sa famille la présentait également, c'était miss Florence Cumingham, devenue, l'année suivante, Mme Charles Lafitte.

Elle avait une coiffure que je n'ai point oubliée; je ne l'ai vue qu'à elle, à cette époque-là surtout.

Ses cheveux étaient relevés à la chinoise au sommet de la tête, en coques, suivant la mode. Ces coques étaient séparées par un camélia blanc. Ses tempes et son jeune visage étaient donc découverts, mais du nœud formé sur le haut, tombait d'un côté une longue boucle, une seule, ce qui était au moins original.

Ses cheveux noirs et sa peau blanche formaient avec ses yeux bleus un contraste singulier. Je n'ai jamais vu une personne changer aussi complètement et aussi heureusement que Mme Lafitte. Certes, elle a toujours été jolie, mais, dans sa première jeunesse, sa beauté pouvait ne pas plaire.

Je l'ai souvent entendu comparer à une poupée de cire avec des yeux d'émail.

Ses yeux étaient ronds et d'une expression un peu incertaine.

Plus tard, je ne sais vraiment comment cela s'est fait, son œil est devenu long, couvert, langoureux; sa physionomie s'est transformée. C'était à ne pas la reconnaître; elle avait gagné cent pour cent. Un pareil travail ne pouvait s'attribuer qu'à la nature seule, l'art serait impuissant à le produire. Sa taille avait toujours été délicieuse. Elle est, je crois, la seule femme qui ait été plus jolie à quarante ans qu'à vingt.

C'est une originalité, et je la note.

Tous les salons, hors les officiels, étaient fermés; il y eut des bals dans les ministères, à la cour et chez les amis déclarés du gouvernement.

On en donna un à l'Opéra, le 22 janvier, ce qui fit crier encore à cause de la date de la veille.

On voulait peut-être faire oublier celui de l'année précédente, mais quelle différence!

Je n'allai point à celui-ci, j'en eus des nouvelles par ceux qui y furent.

La compagnie était plus que mêlée; les beaux danseurs étaient les commis de magasins, en habits noirs.

Ce n'étaient pas là les uniformes et les habits de soie de l'hiver précédent.

Le 24, il y eut bal au Palais-Royal. Quelle cohue! Impossible d'y entrer ni d'en sortir. On y entendait des discours inimaginables; les charges du temps n'ont rien inventé.

Je ne saurais vous rien raconter sur ce douloureux carnaval. Je n'ai pas gardé de notes, et je me rappelle seulement qu'on ne s'amusait pas.

Le commerce agonisait, on n'entendait parler que d'arrestations; rouges et blancs étaient pris, les rouges surtout, qui faisaient plus de bruit. Ce n'est pas que les blancs se tinssent tranquilles; ils conspiraient, mais ils ne s'amusaient pas dans la rue. Il y avait des réunions clandestines dans les maisons borgnes; les partisans de Henri V se remuaient fort, et ils avaient encore des chances, car leur dévouement était véritable.

Nous arrivons à une circonstance très douloureuse, dont je puis vous donner les détails. Je les écrivis alors, et je fus témoin oculaire d'une partie des faits. Ils ont, du reste, été constatés bien des fois.

Le 14 février était le lundi gras; une messe noire devait se dire à Saint-Germain-l'Auxerrois. Les journaux carlistes l'avaient annoncée, et tout ce qui tenait au parti de près ou de loin s'y était donné rendez-vous.

On avait choisi cette église, parce que le curé était ce même prêtre qui porta l'absolution à la reine Marie-Antoinette, lorsqu'elle passa dans la charrette, rue Saint-Honoré.

L'assemblée ne pouvait être plus aristocratique, tout le nobiliaire de France était là. Les environs de l'église étaient remplis de monde, rien n'était plus difficile que de circuler. On avait dressé un catafalque au milieu de la nef, et tout s'accomplit fort décemment jusqu'à la fin.

Au moment où l'on commençait à sortir, une émotion se fit dans les groupes semés sous le porche; nous entendîmes des murmures; on nous insulta même, mais on ne nous fit aucune violence. Il y eut pourtant un moment de tumulte effroyable. Ceux qui voulaient entrer et ceux qui voulaient sortir s'entrechoquaient.

Les premiers ne cherchaient que le désordre, et les autres ne demandaient qu'à regagner leur demeure; aussi la force l'emporta, mais comment rendre la bousculade qui en fut la suite.

J'avais été assez heureuse pour m'échapper par une porte latérale, et je me cachai dans une vieille allée de la rue des Prêtres. Je n'en vis pas moins les abominations qui se commirent et les profanations auxquelles on se livra.

L'église fut pillée, saccagée, le catafalque détruit, la croix descendue du sommet. Et quels cris, quels blasphèmes! C'était atroce.

CHAPITRE XX

Les masques. — On se bat à Notre-Dame. — Indifférence. — On part. — On efface les fleurs de lis. — Chaville. — Rencontre à Saint-Cloud. — Mme Rossini. — Première représentation d'*Antony*. — Effet qu'elle produit. — Succès. — Bocage et Mme Dorval. — Encore Mlle Mars. — Les mots de Mme Dorval. — Bocage dans *Echec et Mat*. — Paul Bocage. — *Notre-Dame de Paris*. — L'opéra de Mlle Bertin. — *Quasimodo*. — *Phœbus*, Nourrit. — *Marion Delorme*, première représentation. — Les pièces de Hugo. — Dorval et Bocage de nouveau. — *Antony* défendu. — *Les Feuilles d'automne*, Hugo. — Eugène Suë, *Plick et Plock*. — Jules Janin, *Barnave*. — Bibliophile Jacob, *le Roi des Ribauds*. — Comment nous lisions. — Paganini. — Un artiste inconnu.

Il y avait beaucoup de masques pendant les jours gras et, pour faire croire à la prospérité, à la gaieté publique, on en avait envoyé un peu plus que de coutume. Il faisait très beau, les boulevards étaient garnis de monde ; on né pouvait s'y retourner. L'émeute de la veille s'était calmée après le sac de l'église, nous avait-on dit, et nous serions parfaitement tranquilles ce jour-là.

Les mascarades étaient jolies et drôles. On criait, on se marchait sur les pieds, on rencontrait des gens de sa connaissance et l'on causait ; chacun faisait ses remarques et l'on avait de l'esprit sans grossièreté, dans les conversations entre les polichinelles, les

forts de la halle et le public, ce qui n'est plus d'usage aujourd'hui.

Tout à coup une rumeur se propage. On se bat à Notre-Dame, on pille l'archevêché.

Les uns dirent :

— Bah ! ce n'est pas vrai !

Les autres reprirent :

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

Et comme on s'amusait, l'on continuait.

Paris était alors, sous ce rapport-là, ce qu'il est aujourd'hui ; quand il s'amuse, il n'aime pas qu'on le dérange et il devient féroce ; son insouciance est terrible ; elle ne change pas, elle ne s'apaise pas.

Il n'y eut pas, malgré nos affreuses nouvelles, un masque de moins, une plaisanterie de moins ; on resta à se promener, à regarder jusqu'à la nuit, et cependant le sang coulait. Le palais de nos pontifes n'était plus qu'un monceau de ruines ; la Seine charriait des trésors de piété et de science; les vases saints étaient profanés ; c'était une vraie journée de sauvages pour qui rien n'est sacré, ni ici-bas ni là-haut.

On n'eut les détails que par bribes; on ne sut bien la vérité que le lendemain.

Le peu de personnes du haut monde qui s'étaient aventurés à Paris se sauvèrent ; la peur était partout. Du moment où l'on ne respectait pas Dieu, on ne devait pas respecter les hommes. On a prétendu que le gouvernement avait poussé, aidé à cette émeute ; je ne puis le croire, il eût donné des verges pour se faire fouetter.

Ce fut quelques jours plus tard que Louis-Philippe fit effacer les fleurs de lis et changer le sceau de l'État. La peur le gagnait comme les autres, sans qu'il en voulût convenir. Il ne savait quels sacrifices faire à ceux qu'il craignait; il s'imagina leur être agréable par cette suppression, qui fut une maladresse et pis que cela.

On ne la demandait pas, on n'y pensait plus. Elle ne contenta pas le parti qui commençait à murmurer tout haut qu'on lui avait escamoté la liberté ; elle outra les autres. Ce fut une clameur de haro. Les partisans même ne s'arrangèrent pas d'un roi sans armoiries; leur amour-propre en fut blessé. Il le sut, mais il n'y avait pas moyen de revenir. Il en fut bien fâché, car il tenait fort à son écusson. Maintenant qu'il s'était fait roi, il eût pu ôter ce lambel de cadet qui le plaçait dans une infériorité désagréable.

On assura que chez lui, dans ses affaires privées, il le portait; c'était une petite fiche de consolation.

Paris, c'est-à-dire le Paris des salons, était véritablement émigré aux champs. Les beaux jours arrivèrent d'assez bonne heure. Je m'en allai à Chaville avec la baronne D... et sa fille, ainsi que je l'ai dit. Je passerai vite sur ce temps; il n'a rien qui doive intéresser personne, si ce n'est une rencontre que je fis dans le parc de Saint-Cloud. Un matin que je me promenais de bonne heure avec Augusta D..., nous avions voulu inventer un chemin qui nous ramenât plus vite chez nous, afin d'y arriver pour l'heure du déjeuner, et nous nous perdîmes.

Nous voilà, courant d'allées en allées dont nous ne voyions pas la fin, quand nous aperçûmes une dame conduisant un petit garçon par la main. Elle était vêtue de blanc et belle à miracles ; assurément, une des beautés de notre époque. Elle s'informa très gracieusement du sujet de notre agitation. Nous lui racontâmes ce qui nous arrivait. Elle s'offrit à nous remettre dans notre chemin, et nous conduisit jusqu'à la porte voisine du pavillon de Breteuil.

Sa conversation, pleine d'esprit, était celle d'une femme distinguée. Nous nous séparâmes, sans savoir qui ce pouvait être. Quelques mois après, je la rencontrai sur le boulevard et je m'empressai de demander son nom aux personnes qui m'accompagnaient.

C'était la splendide Judith, d'Horace Vernet, celle qui devait être plus tard Mme Rossini.

J'avais pris goût aux pièces de Dumas, bien que tout le monde, c'est-à-dire les *gens raisonnables* — ce que l'on appelait des perruques — fussent scandalisés de leur immoralité et de leurs allures. Je voulus donc assister à la première représentation d'*Antony*.

Selon moi, elle fut plus curieuse que celle d'*Hernani*, en ce sens qu'*Hernani* était une fiction et qu'*Antony*, au contraire, se passant de nos jours, devait être pris pour une réalité. On savait bien qu'*Hernani* ne courait pas les rues; on ne s'amusait pas à le chercher dans les salons. Mais Antony devait vivre; l'auteur pouvait l'avoir copié sur nature. La toile levée, nous voyions des scènes contemporaines, des costumes qui étaient les nôtres; cela palpitait, c'était nous.

Aussi l'effet ne fut-il pas le même. On ne se préoccupa pas de la question d'école, mais seulement de la pièce. Les romantiques et les classiques écoutaient avec la même avidité; il n'y avait pas de parti pris; on voulait savoir si l'ouvrage était bon, on voulait être ému; et, si quelques entêtés songeaient encore à la querelle littéraire, la majorité l'oubliait.

On fut étonné, surpris; on ne comprenait pas trop bien cette étrangeté. Nous autres jeunes femmes, nous sentîmes qu'il y avait là une passion vraie, et nous nous laissâmes prendre tout de suite. Il n'était pas une de nous qui ne rêvât son Antony. Je jure que cette pièce a fait faire bien des sottises. On voulait être aimée jusqu'au poignard, et bien des écervelés, des extravagants de cette époque sont devenus de mauvaises copies d'Antony, acceptées pour bonnes, et vraies, par les folles qui les trouvaient sublimes.

Au moment où le héros bâtard met le mouchoir sur la bouche de son amante et l'emporte — on sait bien pourquoi — il y eut stupeur; personne ne dit rien d'abord, nous étions tous atterrés. Les raisonnables

levaient les yeux au ciel pour le prendre à témoin d'une telle abomination; les femmes ne trouvaient plus la chose si fort à leur goût. On veut bien être assassinée, c'est héroïque. Mais autre chose?... Ah! non, c'est une tyranie de la force, et nous ne nous y soumettons pas volontiers.

Quant aux hommes, ils n'avaient pas l'habitude de ces manières-là. L'idée leur vint, apparemment, que ce moyen expéditif pourrait les tirer d'embarras, et ils l'acclamèrent les premiers. Après un peu de réflexion, les femmes en prirent leur parti, car elles se mirent à battre des mains avec entraînement; ce qui fit dire à un vieil ami, tapi au fond de la loge, que nous mériterions bien d'être traitées de même, puisque nous le trouvions si bien.

Je ne puis vous rendre les désolations et les emportements des gens calmes. Les uns auraient volontiers pleuré, les autres devenaient furieux, enragés. Certaines vieilles dames auraient mis Dumas en pièces, et Antony fut interdit à toutes les beautés en tutelle de belle-mère; aussi se mouraient-elles d'envie de le lire. Je suis convaincue que la moitié des exemplaires a été achetée par elles en cachette.

Antony fut un succès magnifique, mais une sorte d'épouvantail pour le haut monde, qui ne voulut pas s'y reconnaître, et qui n'avait pas tort. On répandit partout le bruit que Dumas était un enfant naturel, lui qui plaidait si bien leur cause. Ce fut une clameur contre lui tout haut; quant à ce que pensait la jeunesse, c'était autre chose; je crois que si l'on fût allé au scrutin on lui eût voté une couronne d'or.

Celles qui lurent *Antony* et ne le virent pas jouer y perdirent beaucoup; Mme Dorval et Bocage y étaient admirables. La pièce, à ce qu'il paraît, avait été portée aux Français pour Mlle Mars et Firmin; elle eût eu un tout autre aspect. Mlle Mars eût fait d'Adèle une grande dame, et, dès lors, celle-ci n'a plus raison d'être. Une grande dame n'a pas ces façons-là, cette

liberté-là; elle ne marche pas sans une famille, sans un monde de valets; une grande dame ne reçoit pas M. Antony tout court, qui sort on ne sait d'où ; une grande dame, eût-elle été folle amoureuse de celui qui l'avait violentée, n'aurait pu lui pardonner cette violence.

Quelque distance qu'il y eût comme talent de Mlle Mars à Mme Dorval, pour un rôle de ce genre, la supériorité de celle-ci était indubitable. Soumet l'appelait « la cuisinière de Melpomène » et rien n'était mieux dit. Elle n'avait aucune distinction ; sa voix était éraillée, ses mouvements convulsifs et communs; ce n'était sous aucun rapport une véritable femme du monde. Elle n'était pas jolie; elle n'était ni propre, ni soignée. Une de ses rivales, qui la détestait, prétendait qu'elle semblait avoir oublié son visage sur une chaise et qu'on s'était assis dessus.

Et pourtant, jamais actrice ne fit couler des larmes plus abondantes, parce qu'elle pleurait véritablement, parce qu'il y avait en elle une passion, un sentiment, si réels, qu'on ne les croyait pas joués. Elle était tout à l'inspiration. Chez elle rien d'étudié; c'était spontané. Elle cédait à des élans involontaires; elle était le personnage ; elle entrait dans sa peau et s'emparait complètement de lui, en s'oubliant tout à fait.

Dans ce rôle d'*Antony*, le plus beau de tous les siens selon moi, elle avait des mots, des attitudes dont on doit toujours se souvenir. Elle disait :

— Mais je ne lui ai rien fait à cette femme! d'une façon à déchirer le cœur.

Et quand elle se baissait sur le bras du fauteuil, en murmurant :

— Je suis donc perdue, moi!

La chair de poule vous prenait.

Ce qui prouvait bien chez elle l'inspiration plutôt que le travail, c'est qu'elle avait rarement la même voix; c'était suivant ce qu'elle éprouvait. La com-

position de la salle, la façon dont Bocage jouait lui-même, une prédisposition nerveuse, c'était tout autre chose

Elle s'habillait rarement bien en femme du monde et le costume ne lui allait pas, le costume royal surtout. Je lui ai vu jouer une fois la *Tour de Nesle*. Je ne connais pas de mots pour rendre ce qu'elle y fut. Ceci prouve une fois de plus qu'il ne faut pas forcer la nature. Elle n'était pas faite pour jouer les reines.

Bocage était bien le véritable Antony. Il en avait la fougue, les irrégularités. Il en avait le physique fatal. Plusieurs autres acteurs ont essayé ce rôle, aucun n'a approché de lui. L'artiste que j'y ai vu le mieux, c'est Clarence, il y a tantôt vingt ans. Il en faisait surtout ressortir le côté mélancolique, désespéré. Bocage était un homme d'un talent réel; il était même plus varié qu'on n'a voulu en convenir. Après l'avoir porté aux nues, il fut de mode de le déprécier. On ne lui accordait aucun mérite. Il avait cependant toujours de la finesse, et un grand charme de sensibilité et d'esprit dans la diction.

Je me rappelle de l'avoir vu charmant dans *Echec et mat*, cette jolie pièce de son neveu, Paul Bocage, cet excellent et spirituel garçon dont le seul tort est de vouloir se faire oublier.

Nous eûmes aussi une autre nouveauté, dans cette année 1831, *Notre-Dame de Paris*. Ce beau livre s'empara de toutes les imaginations, on le dévora. Les gens futiles lui reprochèrent pourtant ses pages archéologiques, pendant que les savants se révoltèrent de la fable mêlée à tant de travaux sérieux. Malgré ces critiques, *Notre-Dame de Paris* obtint un vrai triomphe et tout fut bientôt à l'Esmeralda. Les petits chiens s'appelaient Djali, et les amoureux volages devinrent des Phœbus. Quant à Quasimodo, il ne tenta personne que Mlle Bertin; plusieurs années après, elle nous le mit à l'Opéra sous les traits de Massol.

Il chantait un air dont voici un vers :

Belle lame,
Vil fourreau,
Par mon âme!
Je suis beau.

Nourrit jouait Phœbus, M[lle] Falcon Esmeralda; il n'y eut guère de représentations. Nourrit disait un récitatif que j'ai encore dans les oreilles, lorsque le beau Chateaupers veut enlever la bohémienne et que le sonneur se laisse prendre à sa place :

Le rossignol s'envole;
Le hibou m'est resté.

Pauvre Nourrit! c'est encore un de ceux qu'on n'oublie pas, et qui laissent leur marque partout où ils ont passé.

Hugo eut encore un autre triomphe cette année, triomphe fort contesté et qui, selon moi, était incontestable. *Marion Delorme* fut joué, au mois d'août, aussi par Bocage et M[me] Dorval. Je n'y aurais pas manqué pour tout au monde.

Nous retrouvâmes les mêmes symptômes qu'à *Hernani*. Seulement il n'y eut ni batailles, ni mêmes discussions. L'opposition était trop faible; elle se contenta de protester. Les *hugotiens* étaient formidables et laissaient voir des dispositions toutes guerrières; on ne s'y frotta pas[1].

Marion Delorme est une œuvre superbe; c'est celle que j'aime le plus, abstraction faite des principes. On a beaucoup reproché à Hugo, dans cette pièce,

1. La censure de Charles X avait d'abord défendu *Marion Delorme ;* la représentation à la Porte-Saint-Martin fut un triomphe, le 13 août 1831. « Quel spectacle ! disait Gozlan. C'étaient des feux croisés de claqueurs ; des admirateurs désintéressés au point de vous faire rendre gorge au moindre geste, au moindre signe de critique ; on eût dit les assommeurs du 14 Juillet chargés d'une mission littéraire. »

l'avilissement de la royauté, qui est avilie dans tout ce qu'il a fait; il faut le prendre ainsi ou ne pas l'accepter. Au moins là, il a dit la vérité, en nous montrant la faiblesse de Louis XIII; dans le *Roi s'amuse*, que nous verrons bientôt, il a dénaturé le caractère de François Ier et a calomnié l'histoire.

Dans *Hernani* le vilain rôle est pour Charles-Quint; dans *Marie Tudor*, dans *Lucrèce Borgia*, l'autorité royale est-elle ménagée? Pas que je sache. *Marion Delorme* avait, de plus que ses sœurs, une versification admirable, un vif intérêt de cœur. On s'y laissait prendre malgré soi.

C'est encore une de ces pièces où Mme Dorval devait être infiniment meilleure que Mlle Mars. La parfaite convenance, la distinction native de celle-ci ne lui auraient pas permis les dévergondages d'une courtisane amoureuse; elle en eût fait une duchesse.

Le succès alla en grandissant; on coupa des vers, et des plus beaux, parce qu'ils avaient blessé des susceptibilités de convenance. Cependant, le public n'accepta pas cette œuvre, comme il l'eût dû.

Antony avait été défendu après beaucoup de représentations. C'était bien la peine! Presque tout le monde l'avait vu, et tout le monde voulait le lire. La monarchie de Juillet avait de ces pruderies incroyables, qui ne lui servaient à rien.

Bocage était bien beau dans Didier qui, en certaines choses, tenait un peu d'Antony. Il y fut surtout très jeune. Combien ce temps-là était propice aux arts! Nous étions sous le coup des révolutions, nous avions la fièvre au cœur et à la tête. Il n'y avait pas d'indifférence, le sang coulait vite dans nos veines, il y bouillait. Nous ne songions guère au positif, nous vivions par l'intelligence bien plus que par la réalité.

Le feu était partout: la peinture, la poésie, la musique, le théâtre, le roman, tout cela occupait même ceux qui auraient pu et dû s'occuper plus sérieusement. L'année 1831, parurent les *Feuilles d'Automne*,

ces vers merveilleux qui devaient être suivis de tant d'autres merveilleux comme ceux-là même, et qui font de Victor Hugo le poète par excellence de ce dix-neuvième siècle. Lamartine est d'une autre essence, qui convient moins à nos dispositions du jour, quoique tout aussi grand.

De toutes parts surgissaient des livres et des écrivains : Eugène Suë avec *Plick et Plock*, J. Janin avec *Barnave*, le bibliophile Jacob avec *le Roi des Ribauds*, et bien d'autres encore. Nous lisions toute la journée et toute la nuit, et non pas pour nous occuper ou nous instruire, mais avec entraînement, avec passion. Le mouvement littéraire était si fort, si irrésistible, qu'il venait nous chercher, nous autres, jusque dans nos familles ; et nous le suivions en dépit de tout.

C'est aussi le moment où parut Paganini, ce magicien, ce vrai suppôt du diable ; il y avait quelque chose d'infernal dans son jeu, dans sa figure, dans ses mouvements. Il ne touchait pas le cœur ; il prenait sur les nerfs, il excitait, il inspirait quelque chose d'indéfinissable. Il courait sur son compte une foule de bruits, que son apparence fantastique rendait plus effrayants.

On disait qu'il sortait de prison pour avoir tué une femme, on le prétendait avare jusqu'à la manie, jusqu'à la dureté. On citait de lui une foule de mots qui inspiraient la répulsion ; et, cependant, il fascinait dès qu'on entendait son archet magique toucher les cordes.

Toutes les charges qu'on a faites de lui sont ressemblantes, et sont à peine des charges ; elles le représentent bien. Il était aussi déhanché, aussi tordu qu'un cep de vigne. Son regard, lorsqu'on le rencontrait par hasard et qu'il se fixait sur la foule, avait une expression ironique et moqueuse. Il était empreint d'une supériorité dont beaucoup de gens se blessaient. Je crois pour moi qu'il était involontaire et n'avait rien de personnel.

Il donna plusieurs concerts, et l'on y courut Il avait

transporté son art dans des régions inconnues : c'était le romantisme de la musique. Les anciens criaient au charlatanisme ; sa quatrième corde devançait les *Ut* de poitrine. Il n'était si mauvais racleur, qui ne voulût imposer au public des exercices sur la quatrième corde.

Est-ce là ce qui plaît, ce qui touche? Je ne le crois pas. J'ai bien envie de parler ici d'un artiste sans renom et qui, pour moi, fut le premier violon du monde. Je n'en excepte pas même les plus célèbres, malgré toute l'admiration que j'ai pour eux. Peut-être ce talent puisait-il sa source dans une âme brisée, et se serait-il évanoui au souffle de la prospérité. C'est ce que je ne saurais dire, et dont vous allez juger.

CHAPITRE XXI

M. de la Porte. — Dîner à Meslay. — Les convives. — L'abbé Mounier. — Philidor. — Histoire de l'abbé Mounier. — Portrait de Philidor ; son talent. — Ses chagrins. — Je le retrouve. — Son second mariage. — Il devient fou. — Il meurt. — *La peau de chagrin.* — Balzac. — L'Exposition. — Delacroix. — L. Robert. — Horace Vernet. — Paul Delaroche. — Gudin. — Camille Roqueplan. — Ary Schœffer.— Foyatier. — La croix de Juillet. — Mot. — Le théâtre du Palais-Royal. — Samson. — Dona Maria. — Réunions dans les châteaux. — La vie qu'on y mène. — La chasse. — Portraits. — Gens du monde. — Nous jouons la comédie. — *Le Mariage de raison, les Premières Amours.* — La baronne de M... — La vicomtesse de C... — *Malvina.* — *Heur et malheur.* — Mme de V... — Scribe. — M. de Morny.

Un jour, à Vendôme, M. de Laporte, ce père des artistes, ce juste appréciateur des arts, m'engagea à venir dîner à son château de Meslay, où il se trouvait seul pour le moment. Il voulait me faire entendre un homme dont je serais charmée, et, qui, pour n'être pas connu, ne méritait pas moins de l'être.

Je ne manquai pas cette partie. J'avais d'abord pour l'amphytrion une amitié et une sympathie qui ne me permettaient pas d'hésiter.

Nous étions cinq convives. Hélas ! des cinq, il ne reste plus que moi ; le dernier vient de s'en aller, il y a quelque temps à peine.

Ces cinq convives étaient : d'abord le maître du logis, l'abbé Mounier, Philidor, le violon annoncé, et un autre.

L'abbé Mounier était un bonhomme fort étrange.

Il était très âgé et n'en avait pas l'air. Il a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix ans, je crois, et toujours bien portant. Avant la révolution, la grande[1], il était déjà dans les ordres, mais sa vocation n'était pas très solide, à ce qu'il paraît : il ressemblait plutôt à un pandour qu'à un abbé. Aussitôt que les persécutions commencèrent, il cessa d'exercer. Ce n'était pas qu'il eût peur, mais la juridiction ecclésiastique n'existait plus, il ne craignit pas ses foudres. Il se dispensa ainsi du serment, dont il ne voulait entendre parler.

Ses raisons étaient bonnes, apparemment, puisqu'il ne cessa pas d'aller dans les maisons aristocratiques des environs, et qu'on l'y traitait sur un pied d'affection. A Meslay particulièrement, il était comme de la maison. Pendant la Terreur, Mme de Laporte fut au moment d'être arrêtée pour avoir envoyé de l'argent à son fils Hippolyte, celui que j'ai connu, et dont il est souvent question dans ces pages ; il était émigré[2].

M. Mounier apprit le danger que courait son amie ; il se rendit chez elle sur-le-champ mais, pour ne pas être vu des domestiques, au lieu de passer par la cour et par la grande porte, il traversa le Loir à la nage, entra dans le parc et se glissa par une issue dérobée, jusqu'au salon. Il avertit la châtelaine de ce qui se préparait pour le lendemain matin.

Il n'y avait pas à hésiter ; il fallait fuir et surtout ne pas laisser de traces. L'abbé avait une cachette préparée ; il obtint de Mme de Laporte qu'elle se laisserait diriger par lui, l'entraîna par le chemin qu'il venait

1. Mme Dash emploie presque toujours un qualificatif, quand elle parle de la révolution, « la douairière » des deux autres, « ses filles ».

2. Cf. *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration*, pp. 152 et suiv.

de prendre. Arrivés à la rivière, il la fit monter sur son dos et l'emporta de l'autre côté. Il la cacha si bien dans la ville, que nul ne soupçonna qu'elle y fût restée t surtout que l'abbé eût pris part à son évasion.

La Terreur touchait à sa fin ; la tranquillité fut rendue à la France, Mme de Laporte rentra chez elle. Elle et M. son fils n'oublièrent jamais ce qu'ils devaient à l'abbé Mounier.

A l'époque dont je parle, il demeurait à sa jolie propriété de la Croix-Briffault, près de Vendôme. Il était encore séculier, je crois, et il donnait même des bals : j'ai dansé chez lui. Plus tard, il rentra dans les ordres et devint l'objet du respect universel par sa bonté et par son grand âge, qu'il portait, je l'ai dit, d'une façon incomparable.

M. Philidor était jeune, blond, d'une physionomie douce et timide comme un enfant. Malgré les efforts et les encouragements de M. de Laporte, il parlait peu. Le soir, on lui demanda de se faire entendre. Il alla chercher son violon ; la personne qui devait l'accompagner se mit au piano, et il commença une fantaisie dont il était l'auteur, sur les motifs de *Guillaume Tell.*

Aux premiers coups d'archet je fus intéressée, puis saisie, puis troublée, puis extasiée ; je le déclare, depuis que je suis au monde, jamais instrument ne produisit sur moi un pareil effet. Je pleurais toutes mes larmes. Jamais Nourrit ni Duprez ne disent comme cela : *O! Mathilde, idole de mon âme !* Ce violon en avait une âme, lui : il gémissait, il adorait, il souffrait. C'était une bien autre magie que celle de Paganini.

Je restai sous le charme, toute la soirée ; j'aurais voulu l'entendre encore, sans cesse. Il ne se faisait pas prier ; son violon paraissait être pour lui un ami, un confident auquel il contait ses douleurs et qui lui répondait par de tendres plaintes.

Cet homme était évidemment malheureux. Je sus qu'il avait une femme bonne et charmante, qu'il ai-

mait beaucoup, deux enfants, et que, sans aucune fortune, il n'avait pour les faire vivre que son talent, fort mal rétribué dans une ville de province, où le plus clair de son revenu était le modique fixe qu'il recevait du collège pour sa place de professeur.

Je retournai à Paris. Je ne le vis plus, mais j'emportai de lui un souvenir ineffaçable. Plusieurs années s'écoulèrent avant que je ne revinsse à Vendôme. Lorsque j'y fixai à peu près mon séjour près de ma mère, en 1846, Philidor y était encore, mais sa position était bien changée ; sa femme était morte après une longue maladie, qui l'avait fort endetté; il avait toujours ses enfants et il n'était pas plus riche.

Le pauvre homme ! Il était bon, honnête et doux. Il adorait ses enfants, et il sentait sa position se perdre petit à petit. Je l'entendis à un concert pour les pauvres : il était plus déchirant que jamais; ses cordes sanglotaient, son cœur devait être ensanglanté de douleur. Je le compris, comme s'il m'eût fait une confidence. Evidemment, lorsque ce garçon si timide et si renfermé, tenait en main son violon, l'auditoire disparaissait pour lui : il n'y avait plus qu'un ami et lui-même, et il exhalait ses désespoirs.

Il arriva ensuite une sinistre aventure.

Ce malheureux, par excès de probité et d'honneur, se maria ; mais très peu de temps après, il devint fou et on dut l'enfermer comme tel, ce qui souleva l'indignation générale. On dit que dans ses accès, il tirait de son violon des accents divins; ceux qui l'ont entendu n'en pouvaient pas parler de sang-froid. Hélas ! je n'ai pas été de ce nombre. Il n'avait plus rien de ce monde que la douleur. On eût dit une âme errante entre la terre et le Paradis, ne pouvant y entrer et suppliant Dieu de lui pardonner ses fautes, en faveur de ce qu'il avait souffert. Il mourut bientôt à Blois.

Toutes les fois que j'entends un violon chanter, je pense à lui, et je n'ai pas encore éprouvé ce que j'ai ressenti en l'écoutant.

En vous parlant des livres éclos cette année, je retrouve, dans mes notes, que j'en ai sauté un, *La peau de chagrin;* il vaut cependant bien la peine d'être mentionné, car c'est le premier réel succès du plus grand romancier des temps modernes, d'Honoré de Balzac. Il fut fortement discuté et ne fut pas compris. La pensée philosophique, qui en est le fond, disparut pour beaucoup de gens, sous la forme qu'il a adoptée. Il partit de là cependant pour sa *Comédie humaine*, ce prodigieux travail, qu'on ne peut pas se lasser d'admirer.

J'ai dit à peu près ce qu'il y eut de saillant en livres et en pièces ; voulez-vous savoir maintenant ce que fut l'Exposition de cette année.

Eugène Delacroix exposait son tableau de la *Liberté!*

Hélas! les libertés, les barricades, les portraits de Louis-Philippe étaient là à foison ; écartons-les et ne mentionnons que cette liberté-là, en faveur du nom qui l'a signée.

Léopold Robert avait ses *Moissonneurs.*

H. Vernet, le portrait de sa fille.

Paul Delaroche, son *Cromwell*, ses *Enfants d'Édouard*, *Mazarin* et *Richelieu.*

Gudin, une de ses plus belles marines.

Camille Roqueplan, je crois, le *Lion amoureux.*

Arry Schœffer, *Faust et Marguerite.*

La sculpture était moins riche; elle avait cependant le *Spartacus*, de Foyatier.

Je vous ferai grâce des quantités de déesses dont nous vîmes les statues. Que peuvent-elles être devenues, toutes ces belles libertés? Il y en avait de quoi fournir toute la France.

Je vis à l'Exposition le premier décoré de ce ruban bleu de Juillet, dont une spirituelle vieille femme disait :

— Ce n'est pas une croix, c'est une marque.

Ces rubans-là ont tout aussi bien disparu que les statues de la liberté.

Le Théâtre du Palais-Royal actuel est aussi né à la même époque. Quand on pense que nous y avons vu Samson, cet homme si bien fait pour la Comédie-Française qu'il ne semble pas avoir pu aller ailleurs auparavant !

Je cherche dans mes souvenirs de 1831 ; j'y trouve beaucoup plus *de choses que de gens*, c'est-à-dire bien plus d'événements publics que particuliers. La petite Dona Maria, qu'on venait de faire reine du Portugal, était à Paris. On cherchait beaucoup à la voir. Elle a donné son nom à une gaze. Tel est le souvenir le plus durable de son séjour en France.

Si on ne se réunissait pas à Paris, en revanche, les châteaux se peuplaient et on y donnait de belles fêtes.

Peut-être dans les plus à la mode, était-on un peu trop en représentation. C'était un salon de Paris depuis le matin jusqu'au soir. Trois toilettes étaient exigées, celle du déjeuner, celle de la promenade, et celle du dîner pour le soir.

Tout cela devait être fort élégant; il était permis néanmoins de remettre plusieurs fois la même robe, et l'on faisait une différence entre la mise de la campagne et celle de ville. Ainsi, bien que l'on eût de beaux diamants, on ne les portait pas ; les fleurs, les rubans étaient les ornements préférés. On avait des robes de mousseline et d'organdi, des dentelles légères, et, pour le matin, sans cérémonie, mais non pas dans les jours d'apparat, des robes de toile.

Parlez donc de cela à une élégante du jour, elle vous renverra à sa femme de chambre.

J'allai cette année-là, pour la Saint-Hubert, au château de P... chez mes cousins. Il y avait nombreuse et brillante réunion, comme cela se pratiquait à peu près chaque année, à pareille époque. Nous étions vingt-cinq ou trente maîtres sans compter les domestiques ; tout ce monde-là venait de Paris et appartenait au plus haut monde.

Quelles chasses ! quelles promenades ! quels dîners !

quelles causeries aussi ! Chevet envoyait chaque jour ses plus précieuses raretés ; ses fleurs délicieuses arrivaient aussi de Paris ; le château tout entier était à la disposition des hôtes, et l'on s'amusait à qui mieux mieux. Tout était luxe, beauté, jeunesse.

Les chasses à courre étaient merveilleuses. Je ne sache rien de plus enivrant qu'une chasse à courre, par un beau temps, dans de belles allées, avec un bon cheval dont on est sûr et dont on n'a pas besoin de s'occuper. Cela grise tout aussi bien que le vin de champagne. Je ne suis pas de force à adorer la chasse quand il pleut, qu'on se casse le nez dans les fourrés contre les branches, qu'on y laisse des lambeaux de son habit et qu'on monte une bête difficile, menaçant à chaque minute de vous casser le cou : la peine en passe le plaisir.

Je sais pourtant des femmes qui n'étaient pas de mon avis et qui, depuis neuf heures du matin jusqu'à dix heures du soir, restaient à se faire mouiller, pour courir après quelque chevreuil ou quelque sanglier. Elles ne se souciaient ni de la fatigue ni des dangers. Celles-là, c'étaient des déesses chasseresses ; je n'ai pas osé aspirer à leur gloire.

Je ne veux point tracer tous les portraits des personnes présentes.

Nous avions d'abord un vieux couple, fort haut placé dans le monde ; la femme était très impérieuse, le mari fort bon homme et peu hardi en face de sa noble moitié. Ils arrivèrent le soir et n'entrèrent pas dans leur appartement, où leurs gens transportèrent leurs paquets. Comme il y avait beaucoup de monde au château, on avait mis les époux ensemble, et l'on avait donné à ceux-ci une très belle chambre du rez-de-chaussée, que nous occupions habituellement, mon mari et moi. Nous étions relégués au second étage, en qualité d'intimes, dans le corridor des garçons.

Madame n'avait pas l'habitude de coucher avec Monsieur. Il eut beau faire et beau dire, elle ne voulut

pas de lui et le renvoya en lui disant de chercher un lit ailleurs. Il était tard ; il lui répugnait de déranger les maîtres du château, à une pareille heure, et peut-être aussi d'avouer sa soumission aux exigences de sa moitié ; il s'en alla au salon et, le lendemain, les domestiques le trouvèrent étendu sur un divan où il grelottait, mais où il ronflait nonobstant.

Ce fut la nouvelle de la journée, vous le pensez bien.

J'en pourrais ajouter bien d'autres, mais je ne suis pas d'humeur à le faire ; les *Caractères et les portraits*, c'est seulement un échantillon de la société d'alors. Nous donnâmes deux représentations. La première se composa du *Mariage de raison* et des *Premières amours*. Le rôle de Suzette fut joué à merveille par la baronne de M..., qui avait bien les plus beaux yeux du monde, des yeux de velours. Ma cousine fut charmante dans Mme Pinchon.

La seconde fois, on joua *Malvina* et *Heur et Malheur*.

Mme A. de V..., dont j'ai déjà parlé dans l'autre volume, était une Malvina presque aussi passionnée, aussi complète que Léontine Fay. Vous voyez combien Scribe était à la mode dans les salons : sur quatre pièces que nous choisîmes, trois étaient de lui. Mme de V... était de sa connaissance, il l'avait fait répéter.

M. de Morny, qui débutait dans le monde, devait jouer dans les *Premières amours* le rôle de Gonthier. Il ne put venir et mon mari le remplaça, au dernier moment.

Je dois ajouter, pour notre amour-propre, que tous les acteurs eurent beaucoup de succès, à tort ou à raison. Ce fut un premier début au théâtre.

CHAPITRE XXII

Physionomie de Paris en 1831. — L'ambassade d'Autriche. — L'ambassade d'Angleterre. — Impolitesse envers les princes. — Générations depuis Louis XIV. — L'abbé Chatel. — Une église de garçon. — Les Templiers. — M. de Chateaubriand. — La Vendée se remue. — Vengeances. — M. de Bonnechose ; Cathelineau. — Première représentation de *Robert*. — Présages mauvais. — M[lle] Taglioni et Nourrit; leurs accidents. — Le Vasseur — M[me] Damoreau. — M[me] Dorus. — Observation de costume. — M[me] Vandenheuvel-Duprez. — Le commencement de l'hiver. — *Le Philtre*. — *Le Dieu et la Bayadère*. — Assaut. — Les révérences de Taglioni. — Souvenir du *papillon*. — Les Vendéens. — Les procès de presse. — Comparaison. — Bals mixtes. — M. Barchou de Penhoët.

Nous revînmes à Paris vers le milieu de novembre. Il commençait à reprendre sa physionomie. Le haut faubourg Saint-Germain ne recevait pas, mais on s'en vengeait sur les ambassades, terrain mixte où tous les mondes se rencontraient. Il y avait des fêtes ravissantes, surtout à l'ambassade d'Autriche et à celle d'Angleterre.

Cette dernière était moins difficile dans ses invitations, et la société y était moins triée. L'ambassadeur était, il me semble, lord Granville. On rencontrait les jeunes princes à ces grandes fêtes, et on savait d'avance qu'ils iraient ; par conséquent, on était libre de n'y pas venir si on ne voulait pas se trouver dans le même salon qu'eux.

J'ai toujours été l'ennemie des exagérations, et j'ai toujours blâmé la conduite de certaines personnes envers eux. J'en ai vu qui ne leur rendaient pas leur salut, qui affectaient de ne pas leur donner la main en dansant en face d'eux, qui leur marchaient sur les pieds sans daigner s'en apercevoir.

C'est mal, c'est indigne d'une grande dame pour qui la politesse est le premier devoir.

Je conçois que ces dames n'aient pas cherché une conversation avec les fils de Louis-Philippe, qui eût été pénible pour eux et pour elles.

Si telle était leur idée, elles étaient libres.

Mais faire une impertinence à brûle-pourpoint, Mesdames leurs mères n'eussent pas agi de cette façon. Elles eussent, peut-être, montré un peu vertement leurs pensées dans une occasion où le hasard les eût mises en présence de leurs anciens princes; mais, si cela eût été de leur volonté, qu'elles fussent venues librement dans le même cercle, elles en auraient subi les conséquences.

M. le duc d'Orléans et M. le duc de Nemours ont dû bien souffrir dans ces premières années, où tout ce qui était distingué leur tournait littéralement le dos; M. le duc de Nemours surtout, bien plus prince que son frère, et dont les idées, assurait-on, ne cadraient pas avec le régime actuel. On le disait fort aristocrate, et pas du tout entiché de la société nouvelle qu'il était obligé de voir. Il ressemblait beaucoup aux Bourbons, à Louis XVI surtout. Il était parfaitement distingué.

En fait de ressemblance, la plus frappante dont on put se convaincre encore mieux quelques années après, c'était celle de Louis-Philippe avec Louis XIV. On exposa en 1835 un tableau de Largillière, représentant Louis XIV vieux, ayant près de lui Louis XV enfant et la duchesse de Ventadour, la gouvernante. C'était absolument la tête de Louis XIV, le vieux lion.

Du reste, c'était, de tous les princes, le plus près du grand roi. Il n'en était qu'au quatrième degré par les

femmes. Il n'y avait entre eux que Mlle de Penthièvre, sa mère, Mgr le duc de Penthièvre, son aïeul, et M. le comte de Toulouse, son bisaïeul, fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Il en descend encore du côté paternel :

M. le duc d'Orléans, marié en secondes noces à Mme de Montesson, en premières à une princesse de Conti ;

M. le duc d'Orléans marié à une princesse de Bade, fille de M. le Régent et de Mlle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mme de Montespan, comme M. le comte de Toulouse.

Il n'y a donc que quatre degrés d'un côté et cinq de l'autre, de lui au Roi Soleil, tandis que M. le comte de Chambord en a :

Monseigneur le grand Dauphin, fils de Louis XIV ;

M. le duc de Bourgogne ;

Louis XV ;

Monsieur le Dauphin ;

Charles X,

M. le duc de Berry.

C'est-à-dire six degrés. Il est vrai que c'est de mâle en mâle et par droit de progéniture, ce qui est bien quelque chose, lorsqu'il s'agit surtout de la couronne de France.

Il y eut force bals, cet hiver de 1831 à 1832, aux Tuileries, chez les ministres, et même dans la partie jeune du faubourg Saint-Honoré. En France on ne sait pas s'ennuyer longtemps ; on crie, on fronde, mais on danse, mais le plaisir ne peut perdre ses droits ; aussi, ce temps-là avait toutes les originalités.

J'aurais dû parler avant mon séjour à P... d'une extravagance déplorable, que j'avais voulu voir, et qui n'offrit pas tout le danger qu'on aurait pu craindre, parce qu'elle succomba sous le ridicule. C'était l'église française de l'abbé Châtel, qui, comme dit une des drôles de chansons de Roger de Beauvoir :

Se composait d'une chaise
Et du sieur Auzon, son curé

Il avait fait un scandale terrible, à Clichy, où il avait été tout bonnement réclamer du maire une des deux églises du lieu pour y dire son office. On la lui avait refusée ; et il avait célébré la messe sur une table de cabaret, au milieu de la place, couvert de pierres et de boue par les gamins qui s'en amusèrent, comme d'un masque de carnaval.

C'est alors qu'il s'en alla louer à Boulogne ce qu'Alphonse Karr appelait une église de garçon, au premier au-dessus de l'entresol. C'est là que je le vis ; quelle pitié ! quelle misère ! Il y avait à peine dix personnes, parmi lesquelles je distinguai le dos d'une dame, très prosternée, qu'on m'assura être la veuve de Benjamin Constant, la baronne de Rebecque. Vous savez que tel était son nom et son titre. Le mari le dédaignait, mais la femme n'était pas si difficile, elle le portait fort bien.

L'abbé récitait les prières en français ; à cela près, elles étaient les mêmes ; cela me parut néanmoins une profanation. Au bout de quelques moments, je partis, au grand chagrin sans doute du *primat des Gaules*. Il avait aperçu des femmes bien mises, des hommes décorés : il comptait sur de bonnes recrues, et elles lui échappaient.

Il y avait aussi les Templiers et leur grand-maître ; je ne pus jamais parvenir à voir ceux-là, à mon grand chagrin. Il ne se trouva non plus personne pour me conduire à la salle Taitbout, chez les saint-simoniens ; mais, ceux-là, je les visitai plus tard.

On ne savait quelle invention avoir, comment créer quelque religion à côté de la véritable, dont on ne voulait plus parmi ces malheureux égarés.

M. de Chateaubriand était le héros du jour dans le monde. Il fit une brochure où il mit tout son talent et tout son cœur ; on se l'arrachait. Je la relisais l'autre jour, et je me demandais comment un gouvernement avait pu se laisser traiter ainsi. Les journaux carlistes et républicains de cette époque passent toute mesure.

Les personnalités y abondent. Quand on ne nomme pas les gens, on leur applique un sobriquet transparent qui les désigne, et Dieu sait comme on les arrange !

La Vendée se remuait déjà ; on y tuait fort joliment les gens, et l'opinion qui a tant reproché à la Restauration les échafauds de la Rochelle, et de Poitiers, en a fait pis dans l'Ouest. Non seulement il y eut des échafauds, mais il y eut des gens assassinés traîtreusement, tels que MM. de Bonnechose et Cathelineau.

Je n'approuve ni ne défends ni les uns ni les autres. La mort pour les tendances politiques est un crime. Si l'on se bat, la partie est égale, et c'est bien différent ; mais que la société se croie le droit de retrancher un de ses membres parce qu'il ne pense pas comme la majorité du moment, Dieu ne veut pas cela. C'est déjà assez, c'est trop peut-être, d'infliger aux assassins la peine du talion. Je ne me permettrai pas de trancher cette grande question-là. Si vos adversaires cherchent à vous renverser et que vous vous en empariez, bannissez-les de chez vous, écartez-les : ne leur faites pas de mal. Vous n'avez pas le pouvoir de les tuer.

A peine étions-nous revenus de P... qu'eut lieu la première représentation de *Robert le Diable*. C'était le 21 novembre ; je trouve tous les détails de cette soirée dans mes cahiers. Ce fut splendide, un vrai triomphe ! Cependant, plusieurs accidents firent croire à de mauvais présages. Vous voyez comme il faut s'en rapporter à ces superstitions.

L'effet des cornets, dans le chœur des diables, ne prit pas tout de suite ; il étonna plus qu'il ne plut. La décoration du cloître fut applaudie à tout rompre, et vraiment je ne crois pas qu'on ait fait depuis rien de plus vrai et de plus magnifique. Ce clair de lune était saisissant dans sa fraîcheur.

Mlle Taglioni jouait le rôle de l'abbesse, absolument fait pour elle, marqué de son estampille, et que personne n'a pu saisir.

Elle était couchée sur son tombeau pendant l'évocation de Bertram et, par un hasard heureux, elle regardait en l'air. Il lui sembla qu'une portion de la décoration, située dans les combles et qu'un machiniste arrangeait, n'entrait pas à sa place; elle la vit vaciller et n'eût que le temps de sauter et de s'effacer; le portant tomba ; elle eût été tuée.

Ceci produisit une rumeur qui s'oublia bien vite, devant le magnifique spectacle qui suivit.

Mais à la fin, au moment où Bertram est englouti dans les flammes, Nourrit mit tant de chaleur à retenir son père, qu'il tomba avec lui. On le crut tué. Aussi lorsqu'il revint, rappelé par toute la salle, le public ne savait comment lui témoigner sa joie.

L'exécution fut irréprochable; personne n'a chanté ni joué cet écrasant rôle de Robert comme Nourrit. Au trio du cinquième acte, ce chef-d'œuvre, sa voix était aussi fraîche, aussi pleine qu'au premier acte. C'était un grand et habile artiste, qui se ménageait merveilleusement ; néanmoins on l'entendait toujours, même avec les chœurs. Et qu'il était superbe dans ce costume de chevalier ! quelle admirable tête ! quelle noblesse !

Le Vasseur était Bertram, ou plutôt Bertram c'était Le Vasseur, une véritable incarnation. Il en était effrayant. Janin disait, dans un feuilleton, qu'en le créant Dieu avait prévu qu'il devait jouer un jour ce rôle-là, et lui en avait donné la figure.

M[me] Dorus était une Alice naïve, douce, peut-être plus la femme du rôle que Falcon, dont la voix avait plus d'ampleur; elle était moins inspirée, moins ardente; elle semblait plus attendre de Dieu et, dans son combat avec le démon, sa faiblesse même donnait plus de prix à sa victoire.

Quant à M[me] Damoreau, c'était, comme toujours, la perfection.

Qu'il me soit permis une petite observation à l'endroit des costumes.

Les figures du moyen âge que nous voyons dans

les tableaux du temps, sur les vitraux. sont toutes longues, avec des vêtements presque collants, il n'est personne qui ne le sache. Aussi M[me] Damoreau, dans le rôle d'Isabelle, avait une sorte de jupe blanche, brodée d'or dans le bas, avec une queue et sans aucun bouffant. Par là-dessus elle portait une tunique rouge, courte, faite comme une dalmatique, un grand voile sur son diadème qui lui enveloppait le visage comme ceux des religieuses.

Au quatrième acte, quand elle était dans sa chambre, elle ôtait sa tunique, son voile, son diadème, et restait avec ses longues nattes tombant dans le dos; une cordelière d'or marquait seule sa taille, c'était enfin une princesse de ce temps-là.

A présent, ces dames et M[me] Vandenheuvel-Duprez, entre autres, mettent d'abord une crinoline au premier costume; c'est une dérision, c'est une énormité. Mais ce qu'il y a de pis, c'est le négligé. Un peignoir de mousseline, fait comme les nôtres, empesé, sur une crinoline aussi; une ceinture de *ruban blanc*, nouée sur le côté, et une coiffure relevée, suivant la mode du jour.

C'est une artiste de cette valeur, qui se permet un tel anachronisme, et c'est à l'Opéra, la première scène du monde, — celle qui devrait servir de modèle à toutes, — qu'on le souffre.

Les journaux, ordinairement si sévères, se sont tus et cela a passé ainsi.

L'opéra de *Robert*, ainsi que beaucoup d'autres de cette importance, a besoin d'être vu et entendu souvent. On ne le comprend bien que quand on le sait presque par cœur. Les œuvres de Meyerbeer comme celles des musiciens allemands étonnent plus qu'elles ne charment, à la première audition. Elles font un peu confusion dans la tête; mais aussi comme on les apprécie, quand on les connaît bien!

L'hiver s'ouvrit donc par ce succès, et je vous assure qu'il fut grand; il le fut plus encore à mesure que le

temps marcha, par la raison que je viens de vous dire.

Bien qu'on fût toujours fort peu satisfait, on se renfermait moins. On revenait aux théâtres. L'Opéra et les Italiens revoyaient leurs abonnés. Il fut de bon goût seulement de ne pas faire de grandes toilettes en public; c'était la suite de la bouderie.

Nous avions eu aussi à l'Académie royale, dans l'année précédente ou dans celle-ci, le *Philtre*, où Nourrit se montrait aussi comédien qu'à la Comédie-Française. Il fallait le voir avec ses sabots, assis sur une branche d'arbre, mangeant son pain et son fromage. Qui aurait pu reconnaître en lui le sublime Robert, l'élégant comte Ory?

Dans *le Dieu et la Bayadère*, il était aussi charmant; cette pièce le réunissait à Le Vasseur, à Mme Damoreau, à Taglioni; celle-ci était adorable. Elle dansait avec sa grâce habituelle et avec une verve passionnée que demandait le rôle.

Au second acte, lorsqu'elle faisait un assaut avec Mme Alexis Dupont, et que le dieu, pour exciter sa jalousie, applaudit sa rivale de préférence à elle, il y avait un moment où elle s'élançait à croire qu'elle avait des ailes.

Elle saluait comme personne; ses révérences sont des types. Il y a quelques années, lorsqu'elle fut demandée, aux acclamations de la salle entière, après son ballet du *papillon*, je la vois encore saluant l'empereur et l'impératrice. Ce fut une révélation pour ceux qui ne la connaissaient pas; ils en furent surpris, et nous autres, les anciens, nous leur disions :

— Eh bien! oui, voilà ce qu'elle était, voilà ce que nous avions et que vous n'aurez point. Cherchez qui l'égale!

Nous y mettions de l'amour-propre; il semblait qu'elle fût à nous.

La politique n'était pas brillante et le mécontente-

ment se répandait partout. Les provinces de l'Ouest étaient loin de la tranquillité; on répétait des bruits alarmants pour le nier. La Vendée se reformait.

Peu d'hommes de la haute noblesse, de la noblesse parisienne, se soucièrent de s'y rendre. On les compta. En revanche, les gentilshommes de l'Ouest ne firent pas défaut; ils tinrent à honneur de s'y attacher un peu plus tard, surtout lorsque Mme la duchesse de Berry y fut arrivée. On arrêtait ce que l'on pouvait; on en envoyait aux galères, on en condamna même quelques-uns à mort.

Les procès de presse se multipliaient outre mesure. On avait fait la révolution pour ce que l'on appelait un attentat à la liberté de la presse, et cependant, sous la Restauration, on n'avait compté que sept procès à des écrivains, tandis que maintenant, c'était par milliers.

Au mois d'octobre, on avait donné à l'Odéon *Charles VII chez ses grands vassaux* qui passa plus tard au Français; en décembre, ce fut le tour de *Richard d'Arlington*. Je ne suis pas très sûre de la date, ou plutôt je crois bien que c'était plus tard, cela fait un peu confusion dans ma tête, et les livres que je consulte ne sont pas d'accord.

Qu'importe, du reste? L'essentiel, c'est l'effet produit, c'est la valeur de la pièce. Celle-ci obtint un grand succès; Frédérick Lemaître y fut superbe et Mlle Noblet très touchante. Frédérick n'était pas prisé comme aujourd'hui; c'était pourtant son beau temps alors.

Il y eut bien des bals *mixtes* ce carnaval-là; on se retrouva dans des salons qui n'avaient pas pris de parti officiel, et aux ambassades, ainsi que je l'ai dit. Je vis beaucoup les gens du monde et peu de célébrités; la fusion qui s'est faite depuis n'existait pas.

J'avais cependant rencontré assez souvent un officier mort jeune, et qui marqua dans la littérature sérieuse, M. Barchou de Penhoët. C'était un Breton, son nom le dit. Il était fort instruit, s'occupait de

sciences, mais il n'avait pas l'esprit brillant qui amuse.

On ne le remarquait pas dans les salons, il parlait peu ; si on attaquait un sujet qui lui plût, il était fort intéressant à entendre.

Il quitta depuis le service pour se livrer tout à fait aux belles-lettres. Il a écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*, et Balzac lui dédia une de ses études dans la *Comédie humaine*. Ils avaient été ensemble au collège de Vendôme.

CHAPITRE XXIII

Insouciance de Paris. — Les bals de la liste civile. — Le premier chez le comte Delamarre. — Sa composition. — Une dame expulsée. — Comment les hommes arrangeaient leur vie. — Deux Aspasies célèbres. — Les bals Musard. — Les mascarades des boulevards. — Les voitures. — Lord Seymour. — Détails sur lui. — Comme on se trompait. — Invasion du tabac. — Le bal de Dumas. — La Vendée. — Ce n'est pas le moment. — Aventure d'un mari, d'un voleur et d'une belle étrangère. — Autre aventure d'une étrangère, d'un mari et d'un cheval.

Il est bien entendu que je ne vais pas m'amuser à raconter tous les bals auxquels j'assistai, cette année-là et même les suivantes.

Cet hiver de 1832 ressemble donc, excepté au faubourg Saint-Germain, à tous les autres hivers. Nous approchions d'une époque terrible. Le choléra s'avançait; on le disait sourdement, mais il n'est pas dans notre caractère de nous alarmer d'avance, et puis nous avons une telle idée de notre Paris que, sans en convenir, involontairement, nous croyons que rien ne peut l'atteindre. Excepté les tempêtes que nous soulevons nous-mêmes, tout doit le respecter. C'est bien à nous que convient le mot célèbre :

« A demain les affaires sérieuses! »

Je ne sais plus si c'est cette année, ou la précédente, qu'eut lieu le premier des bals, donnés ensuite réguliè-

rement, pour les pensionnaires de l'ancienne liste civile de Charles X.

Ces fêtes, qui tombèrent dans le vulgaire à la fin, étaient alors la fleur de l'élégance et de l'aristocratie.

La première eut lieu dans l'hôtel du comte Delamarre, rue Neuve-des-Capucins. Il prêta tout son rez-de-chaussée, un superbe appartement. Il n'y avait pas cohue, mais la foule la plus choisie. Je me rappelle un incident très bon à relater ici, qui marquera la différence des époques.

Les patronnesses et les commissaires étaient responsables de leurs invitations. Au milieu de ce cercle, composé de femmes toutes connues, il s'en trouva *une*, d'apparence suspecte, dont le nom était ignoré. Elle portait de la poudre, chose fort excentrique et qui la fit remarquer tout de suite.

Une des dames fondatrices alla lui demander très poliment de qui elle tenait son billet; elle désigna un commissaire, et immédiatement, dans un petit salon à part, on le fit comparaître devant l'aréopage féminin. Il fut sommé de décliner les noms, prénoms et qualités de sa cliente, et là il s'embarrassa. C'était une demoiselle si peu connue, dit-il, qu'il espérait la faire passer par-dessus le marché et qu'on ne s'apercevrait de rien. Il lui avait recommandé de s'éclipser le plus possible ; et n'avait pas prévu la poudre.

Ces dames lui administrèrent une semonce, lui déclarant qu'il devait réparer sa faute en conduisant lui-même sa protégée à une voiture. Elle ne pouvait plus rester là. On ne voulut mêler aucun homme à cette exécution, de peur des susceptibilités et des querelles. Il s'exécuta; la pauvre égarée fut poliment mise à la porte, et le jeune homme n'osa plus se montrer.

C'est ainsi qu'on était alors. Cette classe brillante des lorettes qui tient maintenant tant de place dans la vie de tout le monde n'existait pas, ou plutôt elle existait à peine, dans des conditions tout autres.

Les hommes avaient des maîtresses comme maintenant. Ils leur donnaient de l'argent, beaucoup moins qu'aujourd'hui par exemple; ils les voyaient chez elles, ou chez eux, ou chez leurs amis; en public jamais. Ils avaient deux existences entièrement séparées : celle du monde, qui passait avant tout, et celle de leurs plaisirs, ignorée le plus possible. Ils faisaient des dîners et des soupers fins dans les restaurants ou dans quelque maison amie. Ils allaient au théâtre en bonne fortune, dans des loges grillées, s'arrangeant toujours pour ne pas être vus. Ce monde-là était tout à fait muré pour nous ; nous n'en soupçonnions ni les mœurs ni les habitudes. A peine savions-nous qu'il existât.

Nous connaissions les actrices célèbres et quelque peu de leurs aventures; encore fallait-il qu'elles fussent très remarquées pour cela. Jamais un homme n'aurait osé faire mention de ces choses-là, à moins que ce ne fût dans une intimité très grande ou par plaisanterie.

Un peu plus tard, c'est-à-dire vers 1835, le changement avait fait de grands progrès. On parlait de deux Aspasies, tout à fait hors ligne, l'une à cause d'un luxe princier qu'elle déployait dans son appartement, l'autre par ses bons mots. La première a disparu de la scène après des aventures et des voyages romanesques. L'autre a conservé et augmenté sa place; elle est toujours l'un des esprits les plus brillants et les plus justes de l'époque.

Le sans-gêne, la liberté des manières et le reste commençaient à s'infiltrer dans les mœurs et devaient faire, en bien peu de temps, des progrès immenses. Les bals masqués de Musard firent leur apparition ; c'est le premier jalon de ce revirement complet. Non seulement les hommes s'y précipitèrent avec ardeur, mais les femmes eurent le désir extrême de s'y faufiler, bien cachées, et de voir ce qui leur était si complètement inconnu. Elles mettaient tout en œuvre pour

obtenir de leurs maris cette permission, tant souhaitée, qu'ils accordaient quelquefois à condition d'être de la partie. D'autres se passaient du mari et de la permission.

Ce bal Musard était le fruit défendu. Je puis affirmer cependant que, s'il eût fallu s'y montrer sans masque, aucune femme n'en aurait eu l'audace, quelque curiosité qui la poussât. On s'y glissait très craintivement, et l'on eût mis un sac pour déguiser sa taille.

Les fameuses mascarades des boulevards qui, l'année précédente, avaient préludé, furent celle-ci dans toute leur gloire. Les voitures, attelées de quatre chevaux, tenaient le milieu de la chaussée. Des jeunes gens de tous les mondes, depuis le plus haut jusqu'aux artistes, y étaient juchés avec des trompes de chasse et des meilleures. Ils portaient des costumes charmants, très frais; leurs visages n'étaient pas cachés, mais déguisés par des peintures, des lunettes, des mouches; on pouvait les deviner, mais non pas les reconnaître entièrement. Ils jetaient des bonbons en profusion; ils chantaient, ils causaient avec les passants; ils avaient un esprit énorme, et rien de plus amusant que de les entendre. Ils étaient mordants sans doute, jamais grossiers; ils n'oubliaient pas leur éducation et la plaisanterie n'allait pas trop loin.

C'était absolument le carnaval italien. Cette innovation n'était pas de mauvais goût, elle eût dû rester; c'est la seule qui soit tombée: les mauvaises ont survécu.

Lord Seymour était, dans ce temps-là, le héros de toutes les histoires et de toutes les extravagances[1]. Il

1. Lord Seymour avait pour compagnons, dans ses fameuses descentes de la Courtille, surtout le comte d'Alton-Shée et Romieu. C'est en parlant d'eux, que le vieux Royer-Collard avait dit : « Laissez faire ces jeunes bambocheurs, ils seront un jour l'espoir de la France » La prophétie se réalisa. Et M. Romieu, préfet de Périgueux, pouvait écrire à M. Génie, secrétaire de M. Guizot, à propos d'une élection : « J'ai conseillé à M. de Liancourt de s'engager, s'il était élu, à acheter des vignes dans

avait une réputation colossale, et on lui attribuait même ce qu'il ne faisait pas, par la raison qu'on ne prête qu'aux riches.

Lord Seymour était un homme d'esprit, très ennuyé, las et fatigué des jouissances que sa fortune lui donnait sans relâche; il a fini misanthrope et n'était plus du tout amusable.

Il avait des éclairs de bonté, des envies de faire du bien qui le distinguaient ; puis, il devenait tout l'opposé et refusait ce qu'il avait accordé la veille. Il cherchait des nouveautés d'émotions et d'impressions inconnues, fussent-elles douloureuses. Amateur très éclairé des arts, il avait des collections merveilleuses ; il aimait les artistes, les recevait et les encourageait. Ce n'était pas précisément ce que l'on appelle un homme aimable, mais il était fort grand seigneur et personne n'avait de meilleures manières quand il le voulait.

Ses chevaux et ses équipages étaient célèbres ; il en avait de superbes. En cela comme en autre chose, il passait un peu à l'état de légende. Dès qu'on voyait dans Paris quelque voiture remarquable, les badauds s'écriaient :

— Voilà lord Seymour !

Très souvent, au contraire, il était, pendant ce temps-là, enseveli dans son fumoir, sans dire un mot, morose, pensif et ne songeant nullement à se promener. Il avait l'horreur du tapage et il ne s'en faisait pas dans Paris, le plus léger, qu'on ne le lui attribuât. Voilà comment on écrit l'histoire.

Cette année-là aussi est mémorable par l'invasion du tabac, jusque-là honteux et caché. Il parut au grand jour ; les hommes commencèrent à l'avouer. Quant aux femmes, il n'en était pas encore question ; mais cela ne tarda pas. Auparavant, jamais un homme

le pays... La question, dite *vinicole*, est toute la politique de ces gens-là... » — Cf. Alcide Dusolier, *Propos littéraires et pittoresque de Jean de la Martrille*, p. 149.

du monde, s'il fumait dans le tréfond de son appartement — et c'était rare — ne l'eût dit; les militaires même n'avaient généralement pas cette habitude. Les fumeurs étaient cités, plus qu'aujourd'hui ceux qui ne le sont pas, comme des phénomènes.

Ils avaient non seulement une chambre affectée pour cela, mais des habits exprès; ils passaient ensuite une heure à se débarrasser de ce vilain parfum, car s'ils en eussent apporté le moindre souvenir dans un salon, ils y auraient fait mauvaise figure; on n'eût pas manqué de le leur reprocher.

A dater des bals Musard et des voitures de masques, on ne se cacha plus. On ne se promenait pas dans les rues ou les promenades, sans le cigare à la bouche. On prenait des précautions, mais on avouait ce qu'on ne regardait plus comme un crime envers la bonne compagnie. On sait quelles proportions a pris ce *crime*-là, et combien les pécheurs sont décidés à l'impénitence finale.

Cet hiver eut lieu le bal de Dumas, dont on a tant parlé, même dans le monde, et qui enleva tous les jeunes gens un peu avantageux. Quant aux femmes, il n'y avait pas moyen d'y songer. On a prétendu que deux d'entre elles y étaient allées, masquées jusqu'au menton, mais comme on ne les a jamais positivement nommées, je ne le crois pas.

On parlait aussi beaucoup, dans l'intimité, de persécutions et de conspirations carlistes, et, si quelques-uns s'en félicitaient, le plus grand nombre avait peur d'être obligé de s'en occuper. On tremblait de rentrer dans la voie des sacrifices. A Paris, le dévouement était à peu près mort. On eût bien désiré, certes, le retour d'Henri V, on eût volontiers dit comme M. de Chateaubriand.

— Madame, votre fils est mon roi.

Mais à la condition qu'on ne se donnerait aucune peine et que cela ne coûterait rien.

On entendait des gros bonnets répéter :

— S'il est vrai que la Vendée se remue, c'est insensé, ce n'est pas le moment !

Il arriva, dans le haut monde, une aventure qui fit diversion aux préoccupations et aux craintes. Elle amusa beaucoup, et elle peut ajouter un chapitre de plus au livre des aveuglements.

Un mari très civilisé partit pour la chasse, ce qui est fort gracieux à un mari, lorsque sa femme et lui ne s'adorent pas. Il annonça qu'il y resterait huit jours, dans la terre d'un oncle, dont il devait hériter, et qu'il soignait beaucoup. Celle qu'il avait épousé était une riche étrangère. Elle parlait mal le français et on la faisait mettre en colère pour s'en amuser. C'est elle qui appelait le mari de sa sœur :

— Un *vipre.*

Elle voulait dire une vipère. Sa beauté était aussi célèbre que ses dîners étaient beaux. Appartenant à des parvenus, elle n'avait pas pu prendre les façons d'une grande dame, malgré d'excellentes leçons et tous ses efforts pour en profiter. Elle avait pour professeur l'homme le plus savant en ces matières. Il lui apprenait peut-être autre chose; mais, quant au savoir-vivre, il n'y parvenait pas.

Le mari absent fit buisson creux tous les jours; il s'en impatienta tellement qu'il revint une belle nuit, sans s'annoncer, ordonna à un domestique de faire le moins de bruit possible et monta sur la pointe du pied dans la chambre de sa femme, qu'il voulait surprendre agréablement. En dépit de sa bonne volonté, une porte cria, de sorte que la dame fut réveillée et se mit à pousser des cris perçants.

Il accourut à elle, bien qu'il n'eût pas de lumière, en lui disant :

— C'est moi ! c'est moi ! N'ayez pas peur...

Elle n'en cria que de plus belle.

— Je vous dis que c'est moi ! Ne craignez rien !

— Il y a un voleur ici ! il y a un voleur ici !...

— Mais non, c'est moi ! Reconnaissez-moi donc !

— Ce n'est pas vous, c'était avant vous! Je l'ai entendu, je l'ai vu, j'en ai été si saisie que je ne pouvais parler. Votre présence l'a fait fuir. Cherchez bien, vous le trouverez.

— Quelle folie!

— Allumez une bougie et cherchez.

Le mari obéit, tout en riant, tout en se moquant de la peureuse. Celle-ci, dès qu'il fit clair, regarda autour d'elle et reprit avec encore plus de désolation :

— Je vous le disais bien... voyez, voyez, ma montre a disparu! Il a emporté ma montre!... Cherchez-le, appelez, éveillez tous les domestiques... Est-il possible, ma montre à laquelle je tenais tant !

Et la voilà qui sonne à tour de bras. Aussitôt apparaît la femme de chambre habillée et tirée à quatre épingles. On aurait juré qu'elle ne s'était pas couchée et qu'elle avait veillé dans quelque pièce voisine. La baronne lui raconta le fait en mots entrecoupés. Elle se trouvait mal, le baron fouillait dans tout l'appartement après le malfaiteur. Il le suivait de chambre en chambre jusqu'à l'escalier de service, dont il trouva la porte ouverte. Plus de doute, il s'était enfui par là. Il descendit résolument. Comme il mettait le pied dans la cour, on fermait la porte de la rue; il courut jusqu'au portier, lui demandant qui venait de sortir.

— Quelqu'un de votre part, monsieur.

— Comment? de ma part?

— Sans doute, on a demandé le cordon en votre nom, et l'on a posé sur ma table un paquet, en me disant qu'on avait oublié de me le remettre. Vous devez le trouver.

En effet, le baron vit une petite boîte, dont il s'empara; elle contenait la montre de la baronne. Il n'y avait plus moyen de douter.

Il fit là-dessus mille commentaires, tout en remontant près de sa femme, qui était plus malade encore. Elle eut des attaques de nerfs toute la nuit; il fallut aller chercher le médecin. On s'aperçut que le

secrétaire était ouvert et l'argent d'sparu. Le voleur avait rendu la montre qui portait des armoiries et eût pu le dénoncer; il n'avait pas rendu l'argent qui n'avait pas de maître.

Rien de comique comme ce mari, racontant cette histoire en parlant de son désappointement de n'avoir pas découvert le misérable, qui avait osé s'introduire chez lui. La belle étrangère s'expliquait plus clairement. Ce devait être quelque amant de Justine. Il n'était pas naturel que cette fille fût levée et habillée à une pareille heure, s'il n'y avait pas amour sous jeu. Vous croyez qu'elle la renvoya ? Pas le moins du monde; elle donnait pour excuse qu'elle n'en trouverait pas une semblable et qu'il fallait bien lui passer quelque chose.

Quoi qu'il en soit, le monde s'en amusa fort, et le voleur reçut bien des noms, parmi lesquels figurait celui du maître d'étiquette. Quant au mari, il ne lui vint pas même l'idée de soupçonner sa femme. Il fut le premier à répandre l'aventure et, comme il ne manquait pas d'esprit, il la racontait fort drôlement; c'était deux fois drôle.

Une autre étrangère, mariée aussi à un gentilhomme français, fit une action d'un autre genre qui attacha une vive sympathie à son nom et à sa personne, quelque excentrique qu'elle fût.

Celle-là n'était pas belle, mais elle était spirituelle et bonne, douée d'une grande énergie. Elle aimait beaucoup son mari, qui la trompait sans cesse et qui la contraignit à quitter son hôtel, dont le séjour n'était plus tenable pour elle. Désirant sauver les apparences, elle prétexta un voyage dans son pays et s'en alla se cacher dans une petite retraite, à la campagne, très près de Paris; excepté quelques amis intimes, tout le monde l'ignora.

Le mari, très beau garçon, très à la mode, très intelligent, continua à s'amuser. Il avait un cheval magnifique, il prétendait être seul capable de le conduire.

Il y mettait de l'amour-propre, au risque de se casser le cou.

Un jour, au bois de Boulogne, poussé par deux ou trois autres fous, il fit un pari insensé. Je ne sais plus quelle en était la teneur, mais il n'était guère possible qu'il en revînt. Le bruit se répandit qu'il se briserait les os ; aussi la foule devait s'y porter avec empressement. Il avait peut-être envie de reculer après réflexion ; les choses étaient arrangées de façon à ce que ce fût impossible, sous peine de se couvrir de ridicule.

Des amis avertirent la recluse du danger que courait son infidèle. Elle n'hésita pas à se rendre chez lui, dès le matin, la veille du pari. Ils se voyaient quelquefois pour leurs affaires ; il existait même entre eux de l'affection : la femme aimait encore; le mari estimait beaucoup ce caractère plein de noblesse et de générosité.

Mme de *** employa toute son éloquence à détourner son mari, mais ce fut en vain. Il lui avoua qu'il était inquiet, qu'il allait lui écrire de venir, afin de lui dire adieu, qu'il se croyait très près de mourir. Rien ne pouvait l'empêcher de tenir son engagement.

La pauvre femme raisonna, pria, employa tour à tour la tendresse et l'intérêt.

— Eh bien, dit-elle, puisque vous persistez, montrez-moi donc ce terrible animal, que je vous en dise mon avis, je m'y connais, vous le savez.

On le pansait justement dans la cour : ils descendirent. Tant qu'il n'était pas monté, le cheval se laissait approcher facilement. Cela arrive quelquefois. Lorsqu'elle fut auprès de lui, elle le regarda attentivement de tous les côtés et, tout à coup, tirant de son manchon un pistolet armé, elle l'appuya sur la tête de l'animal et fit feu. Le cheval tomba :

— Maintenant, dit-elle avec beaucoup de sang-froid, vous ne le monterez point. Je payerai le pari.

CHAPITRE XXIV

Bal chez le comte et la comtesse de C... — Invasion du choléra. — Effet de cette nouvelle. — Le ciel d'airain. — Aspect de Paris. — Les emprisonnements. — Histoire d'une confession. — Départ pour... — Une colonie. — Le salon de P... — Le 1er mai 1833. — Un poète peu connu. — Ses vers. — La *fausse* et la *vraie sensibilité*. — Bouts-rimés. — Retour à Paris. — Courage de la châtelaine. — Amélioration sanitaire à Paris. — Mme de la Ferté-Champlâtreux. — Raoul d'Espinchal. — *Dix ans de la vie d'une femme.*

Au mois de mars ou d'avril, je ne sais plus la date, mais c'était, je crois, tout près de la mi-carême, il y avait un bal magnifique chez le comte et la comtesse de C... dans leur bel hôtel de la rue Saint-Lazare. On avait bâti une salle dans le jardin, pour ajouter à un superbe rez-de-chaussée ; tout ce qui n'était pas en deuil dans la bonne compagnie était là.

Vers minuit, un peu avant le souper, une rumeur sinistre se répandit. Le choléra était à Paris; il en était mort cinq ou six personnes depuis la veille, et le cuisinier de Casimir-Perier, premier ministre, avait été frappé le premier.

Les optimistes essayèrent de combattre l'impression reçue; les amis de la maison également; ils n'y réussirent point. A dater de ce moment, il sembla qu'un crêpe noir était tombé sur toutes les têtes ; on

commença à s'en aller; une heure après, il n'y avait presque plus personne.

Dès le lendemain l'alarme était partout.

Je ne tenterai pas de dépeindre ou plutôt de faire comprendre l'aspect de Paris, pendant ce choléra; à ceux qui ne l'ont pas vu, il est impossible de se le figurer. Encore ne puis-je parler que des quartiers où il exerça moins de ravages, dans les autres c'était bien pis; il fallait une force d'âme que je ne puis me vanter d'avoir pour s'y aventurer.

Le temps était étrange, et le fut même pendant près de deux mois. Dans les autres invasions de la maladie, on n'a pas remarqué le même symptôme. Le soleil ne cessait pas de briller, mais un soleil blanc et blafard, bien que les rayons en fussent très chauds. Le vent d'est régna sans interruption, et il ne tomba pas une goutte de pluie. Des médecins voulurent voir dans ces phénomènes la cause inconnue de la maladie. Je crois qu'ils se trompent, car les phénomènes cessèrent et la maladie continua, moins meurtrière, il est vrai.

Ce vent d'est était glacial, coupait le visage ; on tremblait d'un côté, on étouffait de l'autre. On remarqua que les rues exposées d'une certaine façon furent plus décimées; le vent y était donc pour quelque chose.

Les spectacles devinrent déserts, les promenades peu fréquentées, les affaires nulles. On ne parlait que de l'épidémie, les listes des morts, que l'on avait chaque soir, et qui étaient effrayantes, augmentaient les craintes et les épouvantes. La voie publique offrait un coup d'œil lugubre ; on voyait partout des bureaux institués par l'autorité, avec cette enseigne :

— Secours aux cholériques.

Tout à coup, sur le trottoir, un passant qui vous avait frôlé tombait en convulsions et écumait bleu. Vous entriez dans une boutique ; le commis ou la demoiselle de magasin qui vous servaient vous racon-

taient que le matin même il était mort deux personnes, dans la maison, ou qu'un client, en achetant un objet quelconque, avait été frappé.

Dans les églises, ce n'étaient que prières des quarante heures, enterrements précipités ; on n'y entrait pas pour prier Dieu, implorer sa miséricorde, sans assister à quelque office des morts. La mort vous poursuivait partout et sous toutes les formes. Pour peu qu'on eût l'imagination un peu vive, il était impossible de ne pas se frapper.

On rencontrait dans les rues des tapissières chargées de cercueils pleins, ou bien des fiacres, les portières ouvertes et les bières les dépassant de chaque côté. Il y avait de quoi faire tourner la cervelle.

La spéculation s'empara de l'effroi. Les apothicaires cherchèrent dans leurs vieux fonds de boutique, et en firent des préservatifs contre le choléra. On vendait partout des poudres, des sachets, des morceaux de cinquante substances qui, tous, avaient des vertus miraculeuses.

On inonda les appartements de camphre, de chlore; on publia des régimes salutaires ; les melons et tous les fruits furent proscrits, les excès de tous les genres défendus. Il est très vrai que le lundi ou le mardi on constatait une grande recrudescence dans la maladie, et que les cabarets, les bals de barrière devaient y être pour quelque chose. Chaque personne qu'on rencontrait avait des anecdotes, toutes plus effrayantes les unes que les autres. Peut-être exagérait-on ; je ne le crois pas, cependant.

Cette maladie présentait tous les signes de l'empoisonnement. On assure — et cela doit être — que bien des crimes furent commis, par suite de cette ressemblance. Quoi de plus facile, en effet? On ne s'amusait pas à regarder les morts. A peine les malades avaient-ils rendu le dernier soupir, qu'on se hâtait de les faire disparaître. On les enterrait dans de la chaux vive, et en quelques jours il n'en restait rien.

Les héritiers trop pressés, les vengeances avaient beau jeu.

Je me trouvais quelques années après dans un salon avec un magistrat appartenant au parquet ; il me raconta, en étant encore tout ému, ce qui lui était arrivé le jour même.

Une personne dans une haute position venait de mourir à la campagne, tout près de Paris ; on avait trouvé dans son secrétaire, au lieu de testament, un paquet adressé au procureur du roi. Le magistrat avait été chargé d'en prendre connaissance.

La défunte s'avouait tout bonnement coupable d'avoir, en 1832, empoisonné le fils de son mari d'un premier mariage, puis son mari ensuite, afin que son fils à elle eût toute la fortune. Elle avait confessé son crime ; le prêtre avait exigé qu'elle le réparât. Elle priait donc les magistrats, sans entacher sa mémoire, s'il était possible, à cause du nom qu'elle avait porté et des innocents destinés à le porter après elle, elle les priait de faire rendre la fortune de la première femme à sa famille, dans la proportion de ce qui lui revenait.

Ce n'était pas l'affaire des magistrats ; mais ils s'y employèrent néanmoins, je crois, officieusement, en prévenant le fils, bien désespéré d'avoir une mère semblable et qui se hâta de restituer, je ne sais plus trop comment.

L'épidémie allait toujours en augmentant. J'étais devenue folle de terreur ; je voyais écrit sur tous les murs, en lettres sanglantes, ce malheureux mot de choléra. Ma famille avait le projet de se retirer au château de P... avec un médecin, pour y former une colonie, pendant que Paris serait empesté ; nous partîmes vers la fin d'avril, à ce qu'il me semble. Nous étions onze et le docteur ; dans ce nombre se trouvaient cinq enfants.

Nous passâmes là quelques semaines fort tranquillement, dans ce beau lieu. Nous avions une jeune

cousine, Anna de T... devenue depuis duchesse de M.... Son esprit était charmant et son cœur parfait. Voici, du reste, dans une de mes notes, le *portrait* du salon de P..., le 1er de mai, à cinq heures et demie du soir.

— « Il y en a deux dans un coin qui griffonnent Dieu sait quoi ; un autre qui lit entre deux sommeils, étendu dans une ganache. Un autre tourne précipitamment les feuilles d'une revue périodique, et se persuade qu'il l'a commentée. Deux femmes causent à l'autre extrémité du salon : l'une dessine, l'autre brode, la plus grande écoute avec avidité les paroles de la plus petite; on voit que ce sont les conseils d'une jeune expérience à une jeune imagination. Un enfant regarde des gravures; le personnage le plus important de la colonie, le docteur, roule des billes sur un billard afin de se faire la main, etc. »

Nous avions avec nous un poète, un homme de beaucoup d'esprit et de talent. Il avait et doit avoir encore une grande facilité d'improvisation. Je le trouve très supérieur à Eugène de Pradel. Nous passions nos soirées à lui donner, tantôt des bouts-rimés, tantôt des sujets, quelquefois l'un et l'autre. Il les remplissait en quelques minutes. Je veux citer une pièce et des bouts-rimés, pour donner l'idée de ce talent qui ne s'est pas fait connaître comme il l'aurait dû.

La fausse et la vraie sensibilité.

Rêver au bruit du vent sous l'ombrage écarté,
Parler d'ingratitude et n'aimer nulle chose,
        Mourir du parfum d'une rose,
        Ce n'est pas sensibilité.
Mais cacher sa douleur dans le fond de son âme,
Comme brûle en silence une modeste flamme
Dans un vase ignoré sur l'autel du hameau;
Parler peu d'amitié et servir ceux qu'on aime;
Oublier les méchants, ne songer à soi-même
        Qu'en rêvant un bienfait nouveau,
Puis songer à l'amour, comme l'on songe aux anges;

Frémir au bruit des pas de l'ami de son cœur,
Partager ses plaisirs, deviner sa douleur,
Trouver dans ses vertus un charme sans mélanges,
Sur la terre avec lui comprendre le bonheur,
Au ciel s'unir à lui dans la même pensée,
Comme deux gouttes de rosée
Dans le calice d'une fleur;
Pour tous les malheureux avoir une prière,
Laisser parfois tomber de sa triste paupière
Une larme de repentir,
Frémir d'un mot cruel, tout sentir, tout comprendre,
Lire dans un regard, entendre
Le plus silencieux soupir;
Montrer ses jours heureux et souffrir en silence;
Garder les souvenirs, sourire à l'espérance;
Dans son âme, entrevoir tout avec vérité,
Comme le flot d'azur doucement agité
Par un léger zéphyr, ou troublé par l'orage,
Réfléchit tour à tour les cieux et le rivage :
Voilà la sensibilité.

Le sujet de ces vers avait été donné par nous ; ils furent improvisés sur-le-champ et sans ratures.

Voici maintenant des bouts rimés, sujet et rimes donnés.

Le Château de P...

Chevaux de chasse et de *charrette*,
Tour à tour musique et *crayon*,
Grosse bûche à tourner autour de la *pincette*,
Lyre de muse et laurier *d'Apollon*,
Polisson de Charlet demandant du *réglisse*,
Et jolis doigts courant sur le *métier*,
Projets joyeux de plaisirs de *coulisse*,
Vieilles armures et vieux morions *d'acier*,
Meute à la voix plus haute que *caniche*,
R... tout prêt à tirer le *bouchon*,
Soleil d'été brillant sur la *corniche*,
Vie et château, voila *P...*

En voici deux autres. Le premier morceau est de M. de R... dont il était question tout à l'heure, qui fut tour à tour militaire et avocat, devenu ensuite chasseur et très bon vivant.

Un jour il a quitté le sabre pour la *robe ;*
Après il a quitté la robe pour le *broc;*

L'astre des bons vivants sur lui traça son *orbe* :
Il n'eût jamais gardé le harem de *Maroc* ;
Pour lui le temps arrêta sa *pendule*,
Faut-il vous nommer ce *R*....
Dont la phrase d'amour fut toujours sans *virgule*,
Et qui brûla les cœurs, sans rôtir son *balai*.

Celui-ci est intitulé : *La Femme*.

La Femme.

La femme règne par les *grâces* ;
Elle vit par le *souvenir*.
Ses pensers des lieux parcourent les *espaces*,
Devinent les douleurs qu'elle sait *endormir*.
Et nous, de son bonheur, faisant une *chimère*,
Sans cesse la berçant d'un doux rêve *lointain*,
Ingrats! nous lui donnons la seule joie *amère*
D'un jour d'amour sans *lendemain*.

Tout cela n'a pas été imprimé.

J'en ai encore bien d'autres ; ceci suffit pour donner une idée de ce talent primesautier et très rare à ce degré-là.

La maladie approchait; nous nous en allâmes vers Paris. Les maîtres du logis restèrent, et, lorsque le choléra eut fait invasion dans le village, la châtelaine fut admirable; elle soigna tous les malades. Pas un qui ne lui passât par les mains, et qu'elle ne veillât comme une sœur de charité.

Elle montra un courage héroïque et une énergie rare. C'est un grand caractère. Peu de femmes eussent été capables d'un pareil dévouement; elle n'eut pas un instant de faiblesse. Aussi eut-elle dans le pays une réputation que les années n'ont pas affaiblie.

Nous trouvâmes Paris, à notre retour, bien moins effrayant. On s'accoutume même à l'horrible, en ce bon pays. Les peureux s'étaient enfuis, les autres avaient repris leurs habitudes. La maladie, d'ailleurs, était bien moins intense, et l'on avait pris des mesures pour que les spectacles douloureux ne frappas-

sent plus les regards. Les accidents imprévus, d'ailleurs, arrivaient très rarement. Nous fûmes à même de nous convaincre de l'amélioration.

Lorsque nous étions partis, il n'y avait pas de chemins de fer; les gens pressés et riches voyageaient en poste. Nous avions traversé tout Paris, à cinq heures du matin, pour rejoindre la route. Presque à une porte sur deux, nous avions vu un cercueil déposé; on les enlevait ainsi de très bonne heure, pour ne pas effrayer. En revenant à la même heure, nous n'en aperçûmes pas un seul.

Une des morts qui frappa le plus la société ce fut celle de Mme de la Ferté-Champlâtreux, fille de M. Molé, emportée dans les premiers jours de l'invasion. Jeune femme charmante, aimée de tous ceux qui la connaissaient, elle laissa des regrets universels, et sa perte répandit une véritable stupeur. Elle fut enlevée en quelques heures.

Dans la seconde période de l'épidémie, les gens du monde furent beaucoup plus atteints que les malheureux; cela rendait l'aspect de la ville moins épouvantable, tout en frappant plus douloureusement peut-être. Je vis succomber un jeune homme de la plus grande espérance, un fils unique, héritier d'un beau nom et d'une fortune honorable, Raoul d'Espinchal. La nature lui avait tout prodigué : il était beau, plein d'esprit; il possédait tous les talents, il écrivait déjà et faisait des dessins très remarquables. Il avait dix-neuf ans à peine, et un de ces cœurs qui font le bonheur des autres, en torturant celui qui le possède.

Pauvre enfant! Il riait de ce mal qui devait l'atteindre; il se moquait de mes frayeurs et m'apportait chaque jour une amulette nouvelle, pour me préserver. Fiancé à une délicieuse jeune fille qu'il adorait, on attendait qu'ils eussent quelques mois de plus pour les unir.

Il ne souffrit pas quatre heures, et, lorsqu'il rendit le dernier soupir, il ne restait plus rien de ces traits

si charmants et si sympathiques. J'ai vu son masque pris lorsqu'il venait d'expirer; c'était celui d'un homme de quatre-vingts ans, mort de vieillesse.

Ces scènes se renouvelaient journellement dans les familles. On n'entendait parler que de veuves et d'orphelins; les marchands de deuil firent fortune.

Cependant Paris s'amusait, Paris allait à la promenade et aux théâtres. La mort ne fauchait plus dans les rues, ni sur les places; on l'oubliait jusqu'à ce qu'on en fût atteint, soi ou ceux qui nous étaient chers.

C'est alors qu'on joua à la Porte-Saint-Martin la pièce la plus extraordinaire qui se soit vue sur aucune scène. Scribe avait, dit-on, parié qu'il montrerait, au théâtre, un de ces endroits que je ne vous nommerai pas et que vous devinerez sans peine; il voulait, ajoutait-on toujours, y faire venir les plus timorés.

Ce tour de force fut exécuté.

Je ne crois pas cependant que les plus *timorés* aient consenti à voir *Dix Ans de la vie d'une femme*, mais assurément toutes les aventurières, je ne dis pas les aventuriers, sont allées les voir.

L'héroïne, Mme Dorval, était une jeune fille de bonne famille, riche, mariée contre son gré. Elle tombait petit à petit dans tous les degrés de la dépravation jusqu'au dernier, jusqu'à cette maison dont je viens de vous parler. Elle quittait son mari, ses parents, et tout l'abandonnait, excepté une servante fidèle et sa sœur, je crois, la personnification de l'honnêteté. Toutes deux assistaient à sa fin, dans un grenier, sur la paille, rongée de toutes les maladies les plus ignobles. C'était effroyable.

Mme Dorval était saisissante de vérité; le drame était d'un réalisme à donner la chair de poule. Il eut plus de succès parmi les gens du monde que dans le public ordinaire des boulevards.

Nous allions, d'ailleurs, assister à d'autres pièces au théâtre et dans la rue qui devaient faire oublier celle-là.

CHAPITRE XXV

Un épisode terrible. — Mme Otton. — Boutique de mercerie. — La poursuite. — L'empoisonneur. — Les cris d'agonie. — Un homme mis en pièces. — Epouvante. — *Louis XI*, de Casimir Delavigne. — Ligier. — Mme Menjaud. — *Le mariage d'argent.* — *Le manteau.* — Mlle Mars. — *Un Duel sous Richelieu.* — Mme Albert; Volnys. — E. Taigny. — Mme Thénard. — *Les Jours gras sous Charles IX.* — Arnal, Lafont. — Mme Guillemin. — Histoire du frère d'un ministre et d'une comédienne. — Dévouement. — Mariage. — Mort. — Regrets. — Autre histoire plus douloureuse. — Un grand seigneur frelaté. — Une mère adroite. — Intrigue. — Sacrifice complet.

J'ai négligé de raconter dans le chapitre précédent un événement des plus saisissants. Je ne puis y penser encore sans frémir.

C'était, je crois, le second ou le troisième jour de l'invasion du choléra, au moment où je ne sais quels monstres cherchèrent à persuader au peuple qu'on empoisonnait le vin et les fontaines, et que la maladie était un empoisonnement.

Nous avions découvert, rue Saint-Denis, une jolie marchande, qui nous vendait des rubans superbes à bon marché et qui s'appelait Mme Otton. Je m'étais mise en route malgré mes craintes, et peut-être pour m'en distraire. J'allais chercher une parure de velours écossais, devenu très à la mode cette année. A peine entrée dans la rue Saint-Denis, il me sembla y voir

régner une certaine agitation. Nous étions si accoutumés aux émotions populaires, que nous n'y prîmes pas garde.

J'avançai. J'étais parvenue un peu avant la hauteur du passage du Caire, quand une foule déboucha de la rue Bourbon-Villeneuve, en poussant des cris épouvantables et en courant après un homme qui s'enfuyait. J'ignorais les soupçons répandus dans le peuple, mais comme on accourait vers moi, ne voulant pas me fourrer dans la bagarre, j'ouvris la porte d'une boutique et j'y entrai précipitamment.

C'était celle d'une mercière. Il s'y trouvait une vieille femme d'une apparence fort respectable et deux jeunes filles. Je demandai à me mettre à l'abri de cette cohue; elle me fut gracieusement, mais tristement accordée. On poussait des clameurs épouvantables... Je vis passer comme une flèche celui qu'on poursuivait; son visage était pâle et défait. Je crus que c'était un voleur. Cependant, on s'en allait criant :

— A mort! à mort! l'empoisonneur!

La servante de la maison, sortie par l'allée, rentra plus morte que vive :

— Ah! madame, dit-elle, il paraît qu'on empoisonne l'eau et les fontaines pour faire mourir le peuple; il n'y a pas de choléra, ce sont des empoisonneurs. L'homme qu'on poursuit là a été pris sur le fait; on veut le tuer, et c'est justice. Ah! mon Dieu! Le rattraperont-ils, au moins?

Je fus saisie d'une horreur profonde. La vieille femme leva les yeux au ciel, et dit :

— Votre père aura beau faire, mes enfants, je quitterai le commerce; cette vie n'est plus tenable depuis la révolution. Tout cela me rappelle la première, et les horreurs auxquelles j'ai assisté. Nous nous en irons.

J'étais toute tremblante; malgré moi, je regardais. Il était difficile de rien distinguer; la rue était pleine de gens dont le nombre augmentait à chaque instant;

les derniers en étaient aux conjectures ; les cris s'éloignaient dans la direction de la Seine. Je me disposais à m'en aller pour profiter de ce moment de répit, lorsque le peuple rebroussa chemin ; les cris revenaient de notre côté.

On avait ouvert la porte, la curiosité nous saisissait toutes. Les murmures, les hurlements se confondaient ; un cri plus perçant domina tout. Nous entendîmes une voix qui râlait ces mots :

— Non, non, ce n'est pas moi ! Ayez pitié !

Et puis un autre cri déchirant, et puis des vociférations de triomphe, et puis des plaintes lamentables. J'avais le sang glacé dans mes veines. Des énergumènes s'avançaient, et on leur faisait place. Ils tiraient à eux des lambeaux de chair et de vêtements ; une masse informe était entre leurs bras. C'était le corps de l'infortuné ; il respirait encore, car il se plaignit en passant près de nous. On se l'arrachait ; celui qui tirait le plus fort en avait davantage. Ils le mettaient en morceaux pour le jeter dans un égout, près de la porte Saint-Denis, dans le faubourg.

Je me cachai ; je n'aurais pu supporter plus longtemps ce spectacle ; le sang de cette victime innocente ruisselait dans la rue et marquait le chemin de son martyre, même après qu'ils eurent passé.

On sut, avant que je ne partisse, que ce pauvre homme s'en allait tranquillement dans la rue Bourbon-Villeneuve. Il se pencha devant la boutique d'une fruitière, où il y avait une horloge, pour voir l'heure sans doute. Devant lui était un grand pot plein de bouillon, qu'on venait de retirer du feu. Plusieurs ouvriers prenaient leur repas de deux heures. L'un d'eux s'écria :

— Voyez, voyez cet homme. Il empoisonne le bouillon ; c'est un empoisonneur. Arrêtez-le !

Le passant, homme assez bien mis, était si loin de se douter de l'accusation, qu'il ne bougea pas et les regarda, étonné. Une femme, arrêtée près de lui,

comprenant ce qui allait advenir, le poussa d'un coup de poing en murmurant :

— Sauvez-vous donc ! ils vont vous écharper !

Il devina enfin ce qu'il était si loin de prévoir, et se mit à courir ; c'est alors que je l'avais rencontré. On sait le reste.

Ces scènes se renouvelèrent plusieurs fois, toujours dans le même quartier. Ma belle marchande de rubans fit comme la mercière : elle fut si effrayée, qu'elle quitta le commerce et se retira à la campagne.

J'ai conservé des notes assez étendues sur cette époque. J'y trouve deux soirées à la Comédie-Française. Dans la première, j'ai vu *Louis XI*, de Casimir Delavigne, où Ligier joue très bien ce rôle. Mme Menjaud est charmante dans celui du Dauphin. La pièce est fort bien montée et a du succès, dans le monde surtout, où l'on aimait les pièces historiques.

Je vis ensuite *le Mariage d'argent*, de Scribe, et *le Manteau ;* Mlle Mars, dans les deux pièces, y était adorable comme toujours. On l'appelait le diamant de la Comédie-Française, et c'était bien un diamant, en effet, mais un diamant unique ; car, depuis qu'il ne brille plus, il n'a pas été remplacé.

Puisque je parle de théâtre, je ne puis passer sous silence un délicieux drame qui se jouait au Vaudeville : *Un Duel sous Richelieu*. C'était ravissant et monté dans la perfection. Mme Albert jouait la duchesse de Chevreuse ; Volnys, son mari ; un M. Adrien, M. de Chalais. Celui-là n'était pas à la hauteur des autres. Émile, tout jeune, était l'abbé de Gondy, le futur coadjuteur, le brouillon de la fronde. Tous s'élevaient à une grande hauteur, dans ces personnages soi-disant historiques ; rien ne l'était moins pourtant. La pièce était fort bien faite et fut applaudie bien des fois ; elle eut, je crois, plus de cent représentations successives.

La troupe du Vaudeville était admirablement composée. On y jouait le drame dans la perfection. Après

celui-ci, il en vint d'autres qui attirèrent une foule de bonne compagnie. En outre de Mme Albert, il y avait encore Mme Thénard, si distinguée et si touchante. Je me rappelle une pièce intitulée *les Jours gras sous Charles IX*, dont les premiers actes étaient aussi « intrigués » que *le Mariage de Figaro*, et la fin, très dramatique. C'était l'histoire de la Môle. Mme Thénard représentait un petit frère de Volnys, qui était l'amant de la reine Marguerite ; et, dans la scène des adieux, je lui ai vu pleurer de vraies larmes, par conséquent faire pleurer les autres.

Taigny était un charmant amoureux avant d'engraisser ; il était, ainsi que sa femme, un peu plus tard, tout à fait dans son rôle.

Ensuite Arnal et Lafont, dont il est inutile de faire l'éloge.

Et l'excellente Mme Guillemin qui, avec Julienne du Gymnase, fut certainement la meilleure duègne qu'aient eu les petits théâtres.

Bien d'autres encore, qui ne me reviennent pas, sans compter les Lepeintre dont j'ai déjà parlé[1].

Cette année-là ou la suivante, on s'entretint beaucoup, dans le monde et au théâtre, d'un roman dont le héros était le frère d'un ministre, et l'héroïne une des plus remarquables comédiennes du moment.

Elle était jeune, très jolie, parfaitement honnête et jouissait de l'estime générale ; elle avait beaucoup de talent. Le jeune comte de *** la vit et devint passionnément amoureux, mais sa réputation était si bien établie qu'il ne pensa pas à la séduire. Il demanda à l'épouser et prévint sa famille, c'est-à-dire sa mère, qu'il était disposé à accomplir cette union.

On employa tous les moyens possibles pour l'en détourner sans pouvoir réussir ; il resta inébranlable dans son projet. La mère était une femme d'esprit ; elle connaissait le cœur humain, et avait beaucoup

1. Cf. *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration*, p. 224.

étudié celle qui pouvait faire la destinée de son fils. Elle alla un matin la trouver chez elle.

Après une foule de compliments, elle aborda le sujet de sa visite. Son fils était insensé, il voulait absolument sacrifier un magnifique mariage à cet amour. Elle avait arrangé son union avec une des plus riches héritières de France. Le comte n'était pas riche, elle non plus, ils ne pouvaient pas soutenir leur rang ; elle lui fermerait toutes les carrières, et, lorsque son premier feu d'amour serait passé, il le lui reprocherait. C'était faire en même temps son malheur et celui de son amant. C'était enlever à celui-ci toutes les chances d'avenir.

Si ce qu'on disait de Mlle *** était vrai, ainsi qu'elle n'en doutait pas, elle ne consentirait jamais à cette extravagance ; sa famille s'en rapportait à sa générosité, à sa grandeur d'âme, pour détourner le jeune homme de sa perte. Elle pouvait compter sur une reconnaissance sans bornes; la puissante famille se chargeait de sa gloire et de sa fortune ; elle n'aurait désormais qu'à souhaiter.

Mlle *** répondit qu'elle était prête à entrer dans les vues de la comtesse; quelque douleur qu'elle éprouvât, elle sacrifierait son amour et son bonheur à celui qui l'avait choisie. Elle n'y mettait qu'une condition, c'est qu'on ne lui renouvellerait pas des offres qui la blessaient. Elle faisait tout pour lui et pour lui seul; ce qui pouvait ressembler à une récompense lui était odieux.

— Mais, dit la comtesse, ce n'est pas assez que de rompre, il faut lui enlever tout espoir et vous marier.

La jeune fille jeta les hauts cris, et s'y refusait absolument. On lui représenta alors que la rupture était inutile: tant qu'elle serait libre, il compterait sur elle et chasserait l'héritière. Résignée enfin, elle se laissa attendrir, et donna son consentement à un mariage qu'on lui proposait.

Elle écrivit au fiancé de son cœur que tout était fini

entre eux ; elle partit, se cacha jusqu'à ce qu'elle eût mis entre eux une barrière infranchissable. Elle fut sublime de courage et d'abnégation. Lorsque le jeune comte apprit ce qu'il appelait une perfidie, il tomba malade et ne voulut pas être consolé. Tous les efforts de sa mère et des siens furent inutiles ; il repoussa les propositions les plus brillantes et se complut dans son désespoir.

Sa poitrine s'attaqua. On le conduisit dans le Midi ; sa mère comprit que sa désolation venait surtout d'avoir été trompé par celle qu'il avait cru un ange. Espérant le consoler, elle lui avoua la vérité. Ce dernier coup le tua, au contraire. Cette injustice, cette cruauté, le dévouement de Mlle *** l'accablèrent ; il sentit qu'il ne pardonnerait pas à sa famille, et qu'il allait moins aimer sa mère, qui lui avait pris son bonheur par un mensonge.

Depuis ce moment, il ne fit que dépérir. Il demanda à voir sa bien-aimée avant de mourir. Elle n'avait rien caché à son mari, elle vint. Cette mort fut déchirante et sa mère ne put s'empêcher de regretter son impitoyable inflexibilité. Elle avait tué son fils.

Mlle *** vécut en honnête femme. Malgré sa beauté, sa jeunesse, son succès de théâtre, jamais sa réputation ne fut même effleurée par la calomnie. Son mariage ne fut pas heureux cependant ; elle se sépara de son mari en partant pour l'étranger, sans faire le moindre scandale.

Là et partout, elle jouit de l'estime générale. C'est une des rares figures artistiques qui aient conservé un prestige de respect. Elle n'est plus jeune. On dit qu'elle est toujours belle, et que son talent n'a rien perdu.

Je sais une autre histoire du même genre, plus douloureuse encore et bien moins connue. Elle est aussi très authentique, et touche à un homme et à une femme très répandus dans le haut monde.

Cette femme était en liaison, très sérieuse, avec un

jeune homme que beaucoup de gens prenaient pour un grand seigneur. Il ne se donnait pas précisément pour tel, mais il laissait dire. Il portait le nom d'une famille de cour. Sa parenté avec elle ne fut jamais bien prouvée. On ne le lui demanda pas trop, parce qu'il était modeste; il ne piaffait pas. Il avait très peu de fortune, mais c'était un de ces hommes auxquels il est convenu d'accorder un grand mérite. Quelqu'un s'imagine un jour de le vanter, peut-être parce qu'il n'est pas gênant, un autre le répète, et on accepte sa réputation toute faite, sans se donner la peine d'y regarder de plus près.

Les indifférents, les curieux demandent :

— Qu'a-t-il fait pour qu'on le prône tant ?

— Je ne sais pas, répond-on, mais il a beaucoup de mérite, à ce qu'il paraît.

Cela passe ainsi et cela se propage.

Celui-là avait et a encore du moins de l'esprit, quelque instruction, d'excellentes manières : il peut faire illusion, c'est un trompe-l'œil très réussi.

Quoi qu'il en fût, la comtesse de *** l'adorait. Ils étaient aussi heureux que le permet le monde à des amants non patentés par la mairie.

La mère du jeune homme était une femme plus supérieure, plus forte, et *plus entendue* que son fils. Elle avait beaucoup contribué à sa réputation, et en jouissait *in petto*, se disant qu'elle en tirerait parti, lorsqu'elle aurait atteint son apogée. Elle le laissa s'amuser aux bagatelles de la vie, tout en le dirigeant de façon à ce qu'il ne fît point fausse route ; enchantée de le voir attaché à une personne qui flattait son amour-propre, qui ne pouvait compromettre en rien ni sa position, ni ses petits capitaux, elle guignait pour lui une riche héritière, et la lui mitonnait tout doucettement, se promettant, quand l'heure serait là, de ramener son fils dans le sérieux de la vie et de le faire rompre avec la comtesse, en conservant tous les égards dus à son rang et à son caractère.

Le moment venu, elle déclara au jeune homme sa volonté, fit luire à ses yeux le splendide avenir qu'elle lui avait préparé : il allait recueillir le fruit de ses peines et de ses soins. Il fallait seulement se rendre libre bien ostensiblement ; six mois après, il demanderait la main de Mlle ***; tout était préparé pour qu'il pût l'obtenir, il n'avait qu'à dénouer sa liaison ; on ne lui en demandait pas davantage. On lui laissait même tout le temps nécessaire, et il n'était pas utile de rien brusquer.

Le jeune homme avait jusque-là obéi à sa mère comme un enfant ; mais elle trouva, en cette occasion, une résistance à laquelle elle était loin de s'attendre. Il déclara fort nettement qu'il ne fallait plus lui parler de cela ; qu'il ne se marierait jamais, et qu'il renoncerait plutôt à toutes les fortunes, à toutes les ambitions, que de renoncer à son amour.

La mère resta stupéfaite, mais ne se tint pas pour battue ; heureusement, l'héritière était assez jeune pour qu'on ne la lui enlevât pas. Elle avait tout prévu. Ses attaques se renouvelèrent sans cesse, et la résistance ne diminua pas ; elle avait affaire à un parti pris, à un roc inaccessible ; il refusa enfin un jour, tout à fait brusquement, ajoutant que si on lui en parlait encore il romprait avec sa mère et ne la reverrait plus.

Elle comprit que, de ce côté-là, elle n'avait plus rien à espérer, et, avec la promptitude et la sûreté de l'intrigue, elle se retourna de l'autre. En femme expérimentée, elle avait observé la comtesse ; elle la savait capable de tous les dévouements, et se dit qu'elle seule pouvait la tirer d'une position inextricable. Un matin elle se rendit chez elle, et, sans préambule, lui fit un exposé des faits, mit à nu sa situation et ses espérances, et lui demanda tout net de la servir dans cette occasion.

— Ah ! madame, c'est ma vie, c'est mon bonheur dont vous exigez le sacrifice ?

— Je le sais, mais je connais votre noble cœur ;

vous aimez trop mon fils pour hésiter un instant. Une femme, telle que vous, ne manque à ses devoirs qu'entraînée par un sentiment irrésistible. Vous me comprendrez, et vous voudrez tenir dans mon cœur, dans celui de mon fils, une place que nulle ne pourra vous enlever, pas même sa femme. Il pourra oublier sa maîtresse, il l'oubliera un jour ou l'autre, tôt ou tard : il n'oubliera jamais l'amie sublime qui s'immolera complètement à son avenir.

— C'est avec ces mirages-là que les habiles séduisent les généreuses... Et, d'ailleurs, lui, madame, il n'y consentira pas ; il ne le voudra jamais.

— Il le voudra, si vous le voulez. Je n'ai pas besoin de vous tracer votre marche, vous la connaissez comme moi ; seulement, je pousse vers vous un cri suprême : il se perd, vous seule pouvez le sauver ; vous pouvez à jamais être son ange tutélaire. Si vous l'aimez, vous ne balancerez pas, vous me le rendrez bientôt libre, disposé à m'obéir.

Inutile de peindre les combats qui s'élevèrent dans ce cœur si tendre, si dévoué. Elle se décida pourtant ; un seul moyen était possible. Il fallait se détacher de lui, qu'il ne connut pas la démarche de sa mère : il ne l'eut pas pardonnée. C'était pousser l'abnégation au dernier degré ; elle se fortifia en se disant qu'elle faisait le bonheur de celui qu'elle aimait par dessus toutes choses, et cette conviction devait la consoler.

Dès le jour où cette résolution fut prise, elle commença à l'exécuter : lorsque son ami arriva pour la voir à l'heure ordinaire, elle lui fit simplement dire qu'elle avait été obligée de sortir pour affaires, et qu'ils se retrouveraient le soir au bal.

Depuis sept ans, c'était la première fois que cela se passait ainsi ; il s'en alla tout rêveur et tout attristé.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi. (Cl.) 3.11.96.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE 1re, PARIS